

■ Octobre 2018
■ INJEPR-2018/14

Construire, explorer et partager sa sexualité en ligne

Usages d'Internet dans la socialisation
à la sexualité à l'adolescence

AUTEUR·E·S

- Yaëlle AMSELLEM-MAINGUY, chargée d'études et de recherche INJEP
- Arthur VUATTOUX, ingénieur de recherche EHESP, chercheur associé INJEP



Construire, explorer et partager sa sexualité en ligne

Usages d'Internet dans la socialisation à la sexualité à l'adolescence

Yaëlle Amsellem-Mainguy, Arthur Vuattoux

[Pour citer ce document](#)

Amsellem-Mainguy Y., Vuattoux A., 2018, *Construire, explorer et partager sa sexualité en ligne. Usages d'Internet dans la socialisation à la sexualité à l'adolescence*, INJEP Notes & rapports/Rapport d'étude.

Comité de suivi

Arnaud Alessandrin, chercheur en sociologie, université de Bordeaux

Lucile Bluzat, Santé publique France

Gaëlle Calvez, Santé publique France

Modeste Dagan, étudiant en master, EHESP

Ludivine Demol, doctorante, université Paris 8 (CEMTI)

Éric Le Grand, chaire de recherche sur la jeunesse, EHESP

Philippe Martin, doctorant, université Paris Diderot, INSERM

Delphine Rahib, Santé publique France

Mathieu Trachman, INED

Remerciements

Nous remercions tout d'abord les jeunes qui ont accepté de se prêter au jeu de l'entretien, qui ont eu confiance et ont accepté de nous montrer et parfois de nous envoyer des captures d'écran de leurs smartphones en lien avec leurs usages sexuels d'Internet. Merci à eux pour leur patience et leur intérêt pour la recherche que nous menions. Merci à toutes celles et ceux qui ont répondu au questionnaire en ligne durant tout l'hiver 2017, aux 1 437 jeunes qui ont répondu à la totalité et à toutes celles et ceux qui ont répondu partiellement. Merci aussi aux professionnels de jeunesse, aux acteurs de terrain, aux associations qui nous ont aidés à faire connaître l'enquête et à rencontrer une partie de ces jeunes en leur présentant le projet de recherche et en diffusant les liens.

Notre recherche a largement bénéficié de l'investissement conséquent de Modeste Dagan, étudiant en master « Enfance, jeunesse : politiques et accompagnement » à l'École des hautes études en santé publique (EHESP) et stagiaire pendant 6 mois à la chaire jeunesse sous la direction d'Éric Le Grand et à l'INJEP, dans le cadre de cette enquête. Qu'il soit ici remercié pour son implication et sa participation à la réalisation des entretiens, même les plus sensibles ou les plus « trash ».

Merci également aux membres du comité de suivi, pour leurs conseils, leurs lectures et leurs réactions au fil de la recherche et à Delphine Rahib, Meoïn Hagège, Caroline Janvre et Éric Le Grand qui se sont prêtés à diverses relectures. À Ludivine Demol pour son exercice de synthèse de la littérature sur les adolescents et la pornographie.

Merci enfin aux équipes de l'INJEP, en particulier aux membres de la mission Observation et évaluation, plus spécifiquement à Julie Béné pour son aide sur l'analyse du questionnaire et à Gérard Marquié pour ses contacts. Enfin, merci à Marianne Autain pour avoir suivi nos pérégrinations de terrain et accepté de partager nos découvertes d'une partie des médias sociaux en lien avec les usages sexuels d'Internet.

Sommaire

INTRODUCTION	7
Les jeunes et Internet	7
▪ Les jeunes, Internet et la sexualité	8
▪ Une enquête à situer dans son contexte politique	9
Problématique	11
▪ Étudier la diversité des usages sexuels d'Internet chez les jeunes	12
▪ Une enquête sur les frontières de l'intime à l'adolescence	13
Méthodologie de l'enquête	15
▪ Le questionnaire exploratoire	15
▪ Les entretiens	16
▪ La sexualité adolescente vue par de jeunes adultes	17
1. SE CONSTRUIRE, EXPLORER : USAGES INTIMES D'INTERNET DANS LA CONSTRUCTION ADOLESCENTE DE LA SEXUALITÉ	19
Internet et les conditions de l'intimité à l'adolescence : une chambre à soi, un matériel à soi et l'enjeu du contrôle familial	19
Les premières explorations en ligne : découverte de la pornographie et recherche d'informations sur la sexualité	25
▪ Des périodes d'initiation à la pornographie plus ou moins longues et tardives, marquées par des différences de genre	26
▪ Des recherches d'information plus ou moins déconnectées de la sexualité relationnelle	34
▪ L'importance des communautés dans les premières explorations en ligne	45
▪ L'importance de l'anonymat dans les usages sexuels d'Internet : se questionner sans être questionné, expérimenter sa sexualité et son identité sans être jugé	51
La routinisation des usages sexuels d'Internet : des séquences de nature et d'intensité variables durant l'adolescence et pendant la jeunesse	54
▪ Des recherches d'information souvent cantonnées au début de l'adolescence	55
▪ Une continuité dans les usages de la pornographie, avec des périodes de diversification, d'intensification ou de réflexion sur les contenus visionnés	57
▪ La sexualité relationnelle et la mise en couple comme éléments de discontinuité dans les usages de la pornographie	61
▪ Un impact de la pornographie sur les normes corporelles et de sexualité ?	64
Du privé au public : effets des usages « privés » d'Internet sur la sexualité relationnelle, parler ou partager une partie de ses pratiques les plus intimes	68
▪ La pornographie, peu partageable entre filles	68
▪ La possibilité de partager une partie de ses usages sexuels d'Internet au sein du couple	69
▪ En parler au-delà du couple : une pratique sous condition de non-mixité	71
2. PARTAGER, S'EXPOSER : CONFRONTATION AUX AUTRES ET CONFORMATION AUX NORMES SOCIALES	75
L'accès aux médias sociaux : effet « d'entraînement » dans le partage de l'intimité et de la sexualité	78

▪ Des usages partagés par une génération.....	78
▪ Expérimenter son identité <i>via</i> les médias sociaux.....	80
▪ Observer et être observé en ligne.....	82
▪ S'exposer aux jugements : médias sociaux et groupe de pairs.....	84
▪ L'inacceptable : les « forceurs » et leurs « <i>dickpics</i> ».....	87
Exposition de sa sexualité et conformation à celle des autres.....	89
▪ Des discussions entre pairs sur la sexualité.....	89
▪ Aux discussions sexuelles entre partenaires	90
▪ Le consentement tacite et le partage de contenus sexuels	93
▪ Discussions sexuelles, consentement et rappel à l'ordre de genre	95
▪ Au delà du consentement : violence des échanges	96
Chercher et rencontrer des partenaires en ligne : des canaux dédiés aux canaux détournés.....	99
▪ Des applications dédiées aux rencontres sexuelles et/ou amoureuses.. ..	99
▪ ... aux autres applications qui peuvent servir à se rencontrer	103
Une socialisation à la conformité : genre, classe, sexualité	105
▪ Une évolution des pratiques de mise en scène de soi, expérience et avancée en âge	105
▪ Résister ou faire plaisir : rapports de pouvoir dans l'envoi de photos sexuelles.....	105
CONCLUSION GÉNÉRALE SUR LES FRONTIÈRES DE L'INTIME	
À L'ADOLESCENCE	109
BIBLIOGRAPHIE.....	113
ANNEXE. PRÉSENTATION DES JEUNES RENCONTRÉS.....	120

Introduction

Les jeunes et Internet

C'est un lieu commun, mais aussi un constat chiffré, de dire qu'aujourd'hui les jeunes sont pour la plupart très « connectés », possédant un accès personnel et illimité à Internet (via un smartphone, un ordinateur ou une tablette). Plus de 90 % d'entre eux ont désormais une connexion internet et/ou un smartphone à leur domicile¹. Internet, au-delà de ses aspects ludiques ou culturels, est avant tout pour les jeunes un lieu de sociabilité, via les réseaux sociaux, qui ont depuis les années 2000 pris une place majeure dans leur vie. Maintenant que la quasi-totalité de la population française a accès à internet quotidiennement, il s'agit de comprendre « ce qu'Internet est devenu, dans notre quotidien, dans nos pratiques courantes, dans notre univers familial, dans nos vies ordinaires » (Martin, Dagiral, 2016, p. 12). Dans une revue de littérature récente, Claire Balleys rappelle l'importance de l'étude des usages du numérique pour saisir certains aspects de la construction identitaire adolescente (Balleys, 2017). Internet, dont l'usage est partagé par la quasi-totalité des adolescents aujourd'hui, est en effet une bonne porte d'entrée pour comprendre la socialisation adolescente (notamment la socialisation entre pairs), qui passe aujourd'hui en partie par les réseaux sociaux, par la référence aux médias sociaux dans les discussions entre pairs ou dans la construction d'une culture commune. C'est aussi une manière de saisir les processus d'autonomie par rapport aux familles ou aux institutions. Des recherches, de plus en plus nombreuses, montrent combien Internet devient un support de socialisation commun à toute une génération (Martin, Dagiral, 2016), tout en étant évolutif, sensible aux évolutions technologiques et au marché, qui organise massivement l'adhésion des jeunes à tel ou tel média social (Dijck, 2013). Des travaux récents rappellent cependant que derrière l'apparente « démocratisation » de l'accès à l'information et à la communication par le biais d'Internet, les usages des jeunes n'en restent pas moins déterminés par les positions sociales des individus, par leur niveau d'éducation (Pasquier, 2018).

Cette enquête dite « enquête SEXI », pour SEXualité et Internet, n'a pas pour objectif de brosser un portrait social des usages sociaux d'Internet chez les jeunes et ne prétend donc pas à la représentativité statistique. En revanche, à travers les entretiens menés avec des jeunes de divers milieux sociaux, dans différents territoires, on vise à contextualiser leurs usages et à proposer des pistes d'analyse du lien entre les conditions de vie des jeunes et leur rapport à Internet (aux médias sociaux, à la recherche d'information, etc.). Notre recherche montre l'importance des conditions matérielles qui permettent, ou non, de développer des usages intimes d'Internet, de pouvoir communiquer à l'abri des regards. L'analyse des conditions de vie des jeunes et de leur socialisation familiale permet également de comprendre la diversité des ressources à disposition des jeunes : peuvent-ils parler de ce qu'ils font en ligne à leurs parents ? Sont-ils « contrôlés » dans leur accès à Internet ?

On comprend donc que penser les jeunes, la sexualité et Internet, implique de contextualiser les usages et d'évoquer, plus largement, les diverses dimensions sociales qui les structurent (Amsellem-Mainguy, Vuattoux, 2018). Le caractère partagé et massif des usages d'Internet n'impliquant pas

¹ Baromètre du numérique 2015, réalisé par le CREDOC (Centre de recherche pour l'étude et l'observation des conditions de vie).

l'abolition des différences sociales, notre recherche invite à prendre en considération les déterminants sociaux des activités des jeunes sur Internet.

Les jeunes, Internet et la sexualité

Le développement d'Internet dans divers domaines de la vie quotidienne invite à s'interroger sur ses effets sur la sexualité. Outil de communication privilégié par les jeunes comme par les adultes, désormais hégémonique face aux autres modes de communication, Internet a été envisagé de manière relativement « sectorisée » quant à ses usages sexuels : travaux sur la recherche d'informations en ligne sur la santé (Renahy *et al.*, 2007 ; Thoër, Lévy, 2012), et plus spécifiquement sur les pratiques des jeunes santé (Beck *et al.*, 2013) ou encore sur les rencontres amoureuses et sexuelles (Bergström, 2015 et 2016) et sur la pornographie (Vörös, 2015a).

Les usages « jeunes » d'Internet dans le cadre de la sexualité ont été principalement envisagés à l'aune des inquiétudes publiques propres à cet âge de la vie, autour de l'entrée dans la sexualité et des représentations de la sexualité chez les jeunes. L'accent a ainsi été placé sur la pornographie, objet central de la plupart des recherches menées sur les jeunes, Internet et la sexualité à l'échelle mondiale, dans diverses disciplines des sciences humaines et sociales (Buckingham, Bragg, 2004 ; Scarcelli, 2015). Dans l'enquête Contexte de la sexualité en France (CSF), menée en 2005-2006 sur un échantillon de plus de 12 000 personnes adultes (18 à 69 ans), l'usage d'Internet dans le cadre de la sexualité est traité à l'aune du visionnage de films ou sites pornographique. On y apprend que 41,9% des garçons et 3,6% des filles de 18/19 ans ont déjà visité un site pornographique, et que 55,8% des garçons et 10,3% des filles ont regardé parfois ou souvent des films pornographiques dans les 12 mois précédant l'enquête (Bajos, Bozon, 2008). Cependant, ces données datant du début des années 2000, il est probable que l'évolution du marché de la pornographie sur Internet (et l'accès facilité à la pornographie par les sites de *streaming*) ait facilité encore davantage l'accès à des contenus sexuels de ce type. Depuis l'enquête CSF, il n'y a pas eu de données affinées ou suffisamment solides pour étayer l'hypothèse d'une massification des usages pornographiques d'Internet chez les jeunes – les rares données récentes ayant été produites par des instituts de sondages (IFOP, 2017), avec une faible possibilité de montée en généralité.

Au-delà de la pornographie, une part importante (et sans doute croissante) des travaux sur les jeunes, la sexualité et Internet ont pris pour objet les sociabilités juvéniles, à partir des questionnements liés à l'usage des réseaux sociaux dans le cadre de la vie sexuelle et affective des jeunes. La place qu'occupent maintenant les réseaux sociaux dans les vies des adolescents – réseaux en constante évolution – implique de comprendre ce qui s'y joue et la manière dont les adolescents envisagent l'articulation de leur vie en ligne et hors ligne (Boyd, 2016). Des travaux ont mis en avant des enjeux liés à la réputation (Balley, 2016), que ces réseaux ont vocation à entretenir, à produire ou à défaire : la question du cyberharcèlement s'est par exemple posée suite à des faits divers, mais également suite à la prise de conscience par les institutions, les enseignants, les professionnels de jeunesse, et par les jeunes eux-mêmes, des risques associés à l'exposition de la vie privée en ligne (Couchot-Siex *et al.*, 2016). Ces évolutions dans le débat public se sont matérialisées par la mise en cause des principaux réseaux sociaux, considérés comme responsables d'une marchandisation des données privées des individus (en vue, notamment, de manipuler des élections). Dans le domaine de la sexualité, la « fuite » de données du site de rencontre extra-conjugales *Ashley Madison* (2016) a rendu visible une partie des risques associés à

L'usage de technologies stockant des éléments de vie privée liés à l'intimité, à la sexualité, à l'orientation sexuelle ou à la conjugalité (Rambukkana, Gauthier, 2017). On le verra, les jeunes rencontrés ne sont pas restés étrangers à ces débats ou événements qui ont marqué les dernières années. Ce sont d'ailleurs ces débats qui ont en partie influé sur leur niveau de connaissance et de maîtrise technique des outils. Ainsi, même si l'éducation à la sexualité n'inclut que marginalement la question de la protection de l'intimité sur Internet, les jeunes ont pu en entendre parler par d'autres biais, liés à l'actualité ou à l'exigence de plus en plus grande d'une maîtrise de ses données en ligne, chez les adultes comme chez les jeunes.

Ces éléments montrent l'importance de ne pas segmenter les usages (recherche d'information, pornographie, usages de médias sociaux) pour saisir l'expérience que font les adolescents et jeunes adultes d'Internet dans le cadre de leur sexualité. L'objectif ici est de les faire émerger dans leur pluralité, tels qu'ils s'imbriquent dans les pratiques juvéniles.

Une enquête à situer dans son contexte politique

L'enquête s'inscrit dans un contexte de prise en compte croissante d'Internet comme lieu d'information des jeunes sur leur santé sexuelle et leur sexualité, et de la volonté de réguler les phénomènes de cyber-harcèlement et d'accès à la pornographie chez les plus jeunes. La récente *Stratégie nationale de santé sexuelle 2017-2030* insiste notamment sur l'importance de l'information des jeunes *via* les outils numériques, en promouvant les outils numériques d'éducation à la sexualité, et en « rendant effective la législation protégeant les mineurs d'une exposition aux contenus pornographiques » (Ministère des affaires sociales et de la santé, 2017)². Par ailleurs, notre approche du phénomène étudié rejoint certaines des observations du Conseil national du sida invitant à ne pas considérer l'accès aux contenus dits pornographiques sous un angle strictement répressif, mais à comprendre les usages qu'en font les jeunes, qui peuvent parfois receler un caractère informatif³. Enfin, en ce qu'elle traite de l'ensemble des usages d'Internet en lien avec la sexualité, cette enquête renvoie aux plans de lutte contre le sexisme et les violences faites aux femmes⁴, contre le harcèlement à l'école⁵, et contre les violences et discriminations commises en raison de l'orientation sexuelle et de l'identité de genre⁶.

L'enquête a débuté en septembre 2017, dans un contexte marqué par les révélations concernant les viols et agressions sexuelles dont a été accusé le producteur américain Harvey Weinstein. Sans surprise, du fait de la difficulté à dire les violences sexuelles et sexistes dans l'espace public ou privé,

² Il est fait référence, ici, à l'article 227-24 du code pénal, indiquant ceci : « Le fait soit de fabriquer, de transporter, de diffuser par quelque moyen que ce soit et quel qu'en soit le support un message à caractère violent, incitant au terrorisme, pornographique ou de nature à porter gravement atteinte à la dignité humaine ou à inciter des mineurs à se livrer à des jeux les mettant physiquement en danger, soit de faire commerce d'un tel message, est puni de trois ans d'emprisonnement et de 75 000 euros d'amende lorsque ce message est susceptible d'être vu ou perçu par un mineur » (nous soulignons).

³ Voir Recommandation n° 10, Conseil national du sida, 2017, *Avis suivi de recommandations sur la prévention et la prise en charge des IST chez les adolescents et les jeunes adultes* : https://cns.sante.fr/wp-content/uploads/2017/02/2017-01-19_avi_fr_prise_en_charge.pdf.

⁴ Ministère de l'enfance, des familles et des droits des femmes, 2016 : www.egalite-femmes-hommes.gouv.fr/5eme-plan-de-mobilisation-et-de-lutte-contre-toutes-les-violences-faites-aux-femmes-2017-2019/

⁵ Voir notamment la mise en place par le ministère de l'Éducation nationale de ressources pour lutter contre le harcèlement, sur le site : www.nonauharcèlement.education.gouv.fr/.

⁶ Voir *Programme d'actions gouvernemental contre les violences et les discriminations commises à raison de l'orientation sexuelle ou de l'identité de genre*, 2012, Rapport au Premier ministre, (http://femmes.gouv.fr/wp-content/uploads/2012/11/violence_v5+_06-2011.pdf).

c'est par Internet qu'est né un mouvement social de visibilisation de ces violences subies par des femmes, et parfois des hommes, dans le monde entier. *Twitter*, réseau social mondialisé, utilisé par les élites politiques et médiatiques comme moyen de communication, a servi de support à une publicisation des violences sexuelles à travers le hashtag⁷ « #Balancetonporc », permettant de faire état de violences sexuelles subies, voire d'en dénoncer directement ou indirectement les auteurs. Ainsi, après des décennies de mise à l'agenda progressive des violences de genre (violences sexuelles, violences sexistes, violences LGBTphobes, etc.), une parole plus immanente – issue des réseaux sociaux – semble être l'indice d'une accélération de la démocratisation des questions sexuelles (Fassin, 2009) : l'égalité entre les hommes et les femmes, la liberté et l'égalité dans le choix de sa sexualité, la question des frontières de l'acceptable en termes de sexualité sont désormais discutées dans différentes arènes publiques et intimes, du Parlement aux discussions entre amis, des médias généralistes aux discussions de couple, en passant par des actions des pouvoirs publics, des programmes associatifs ou des actions citoyennes locales.

Si l'on repart du mouvement né en 2017 après « l'affaire Weinstein », on voit qu'une séquence politique « traditionnelle » a suivi la séquence de mobilisation des internautes autour des violences sexuelles. De manière assez conventionnelle, en France, l'État s'est saisi de la question, par la voie de la secrétaire d'État chargée de l'égalité entre les femmes et les hommes, Marlène Schiappa, et par une mise en scène sur les réseaux sociaux de la parole présidentielle. Or, bien que #balancetonporc ait surtout concerné des violences entre adultes, la réponse apportée par les pouvoirs publics s'est reportée sur la jeunesse, en établissant un lien entre la consommation de pornographie des jeunes et le sexisme (Fassin, Feher, 2003). En effet, dans la foulée de la séquence politique consacrée à l'analyse du phénomène de dénonciation des violences sexuelles par les femmes sur Internet, des propositions politiques sont apparues, plaçant la lutte contre l'exposition des enfants et des adolescents à la pornographie comme une priorité politique, à travers l'idée d'une plus grande répression des sites mettant à disposition ces images aux mineurs⁸.

D'autres propositions ont suivi, notamment celle d'une plus grande répression du harcèlement de rue (outrage sexiste) et d'une extension de la définition du harcèlement en ligne⁹.

On peut analyser cette séquence (visibilisation des violences sexuelles puis annonce d'un programme de lutte contre ces violences recentré sur la protection des mineurs) comme la réactivation d'un phénomène de « panique morale » autour des questions sexuelles et de la jeunesse. Par panique morale, on désigne le phénomène suivant : « Un "fait divers" embrase alors l'opinion publique, suscite l'effroi, provoque l'indignation collective au nom de clivages moraux, pointe de l'index le coupable idéal, avant de provoquer un nouvel agencement politique, puis de s'évanouir dans le temps. La panique morale n'est pas une émotion fugace, elle suscite des changements sociaux, et une altération durable des représentations culturelles. » (Machiels, Niget, 2012.)

⁷ Un hashtag (symbolisé par le signe typographique « # »), est un marqueur de métadonnées permettant, sur un réseau social, d'agréger des contenus en indiquant leur sujet commun. Suivant la logique des réseaux sociaux, un hashtag devenant populaire (c'est-à-dire relayé par de multiples utilisateurs) devient de plus en plus visible, au point de devenir un « problème public », en l'occurrence un problème discuté en dehors du lieu où le hashtag est employé.

⁸ L'article 227-24 du code pénal interdit déjà la diffusion d'images pornographiques si elles sont susceptibles d'être visionnées par des mineurs, avec une difficulté, cependant, à établir la limite entre des contenus accessibles et des contenus inaccessibles aux mineurs.

⁹ Ces éléments ont été traités dans un projet de loi contre les violences sexuelles et sexistes, en cours d'examen par le Parlement au moment de l'écriture de ce rapport.

Il ne s'agit évidemment pas de dire que le mouvement né de l'affaire Weinstein est une simple affaire de morale, car les violences – celles dénoncées par une multitude de femmes sur les réseaux sociaux, puis auprès de la justice – sont bien réelles et corroborées par de nombreuses études (voir les enquêtes ENVEFF et VIRAGE¹⁰ [Debauche *et al.*, 2017 ; Jaspard et Équipe ENVEFF, 2001]). En revanche, on constate la réduction du problème soulevé par la mobilisation collective à un enjeu de protection des plus vulnérables, liée à la crainte d'une « dénaturation » de la jeunesse par la pornographie ou d'un accès trop précoce à la sexualité. La réflexion plus globale sur les structures sociales du sexisme (par exemple l'inégalité salariale entre les hommes et les femmes ou les violences conjugales) n'est que peu représentée dans les débats, sous la pression d'une réponse urgente à la panique morale, panique qui permet aux politiques de mettre en scène une réaction à un état de fait (le sexisme, les violences sexuelles, etc.), en faisant passer le phénomène pour inédit ou venant d'être découvert, et en donnant à voir une volonté politique consistant à rompre avec le phénomène et à y mettre fin. Admettre que le phénomène est connu depuis longtemps et que les causes en sont déjà bien établies remettrait en cause la légitimité du pouvoir politique en matière de régulation des mœurs et de protection de la population.

Cette enquête s'inscrit par conséquent dans un contexte politique marqué par une dénonciation publique des violences sexuelles, appuyée par la parole des femmes qui en sont victimes, mais aussi par une réaction politique plaçant la question de l'éducation (par exemple le tweet présidentiel, reproduit ci-dessous [image 1], dénonce une pornographie qui « a franchi la porte des établissements scolaires ») au cœur de sa réponse au problème public. Or, dans ce rapport présentant les résultats d'une recherche originale, il s'agira de mettre en lumière ce que les jeunes *font* réellement sur Internet en lien avec leur sexualité, en prenant en compte les différentes dimensions de leurs usages sexuels d'Internet, et en évitant ainsi de réduire les jeunes à de simples consommateurs et consommatrices de pornographie, ou à des individus passifs face à des technologies conduisant à la violence (harcèlement, sexisme, violences sexuelles).

IMAGE 1. TWEET DU PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE



Source : capture d'écran, twitter, compte : @EmmanuelMacron, 25 novembre 2017.

Problématique

¹⁰ Enquête nationale sur les violences envers les femmes en France (ENVEFF) et enquête Violence et rapports de genre (VIRAGE).

Étudier la diversité des usages sexuels d'Internet chez les jeunes

Cette enquête porte sur un objet d'étude *a priori* composite, mais qui fait sens pour les jeunes rencontrés et permet de décrire leurs expériences : ce que l'on peut appeler des « usages sexuels d'Internet ». Nous désignons par là ici l'ensemble des usages sociaux que les jeunes font d'Internet en lien avec leur sexualité, qu'il s'agisse de chercher de l'information sur des forums ou sites spécialisés, de discuter avec des inconnus ou avec leurs amis de sexualité sur un réseau social, de partager des textes, des photos ou des vidéos avec leurs partenaires sexuels ou avec d'autres personnes, de produire ou de regarder des contenus sexuels en ligne, et bien d'autres usages qui sont, par nature, évolutifs, car marqués du sceau de la transformation des usages technologiques des jeunes. Notons ici que le terme d'« usages », largement utilisé dans ce rapport, renvoie à un ensemble de pratiques associé à un dispositif technique (en l'occurrence à l'utilisation d'Internet), mais aussi à une manière d'envisager les technologies et leurs utilisateurs en décrivant des activités impliquant les technologies, en en faisant la description à partir de données recueillies auprès de leurs utilisateurs et utilisatrices (Proulx *et al.*, 2006).

De même qu'il est peu pertinent de définir *a priori* ce qu'est la sexualité dans une enquête de sciences sociales portant sur la sexualité – cette dernière étant diversement définie selon les personnes et donnant lieu à un répertoire de pratiques multiples – il nous est apparu important de ne pas spécifier à l'avance et de manière définitive la « liste » des usages sexuels d'Internet des jeunes, pour les faire émerger au cours de l'enquête et rendre compte au plus juste de la pluralité de leurs expériences.

Le recours à Internet dans la socialisation à la sexualité à l'adolescence reste peu travaillé, notamment du point de vue des usages pornographiques (Bajos, Bozon, 2008), et plus largement parce que peu d'enquêtes sociologiques qualitatives y ont été consacrées. On ne sait pas réellement quelle est l'étendue, ni même la nature, des pratiques des jeunes sur Internet en matière de sexualité, et l'on connaît encore moins le sens qu'ils et elles confèrent à ces pratiques, ou le rapport entre ces pratiques et leur sexualité de manière générale. Dès lors, on se demande dans cette enquête ce que font les jeunes sur Internet en matière de sexualité, la manière dont ils et elles pensent leurs pratiques, ainsi que le lien qu'ils établissent entre ces pratiques et leur expérience globale de la sexualité (incluant les pratiques « hors ligne »). On s'intéresse à la manière dont ils et elles perçoivent le rapport de leur génération à ces pratiques : importance d'Internet, et de la pornographie, comme lieu d'information et d'échange sur la sexualité, possibilités ou contraintes liées à la mise en scène des corps induite par les échanges de textes, photos et vidéos à dimension sexuelle, place des applications de rencontres dans leurs parcours sexuels et amoureux. En partant d'un répertoire de pratiques en ligne défini par les jeunes eux-mêmes, l'enquête vise à faire émerger de nouveaux usages et à envisager la permanence (parfois sous des formes nouvelles) d'usages plus anciens et déjà bien documentés.

Parce qu'Internet n'est pas un espace protégé des rapports sociaux, nous cherchons à documenter dans cette enquête tant les expériences présentées par les jeunes comme « positives » que les expériences du cyber harcèlement ou de l'exposition non consentie à des photos, vidéos ou textes à dimension sexuelle. Nous portons une attention particulière aux divisions sociales dans les usages sexuels d'Internet, liées à la position sociale des jeunes, au niveau d'éducation, à l'information reçue dans un cadre scolaire ou non scolaire (prescriptions parentales par exemple), au genre et aux autres rapports de pouvoir qui structurent l'expérience de la sexualité chez les jeunes. Ces rapports de

pouvoir s'actualisant de différentes manières sur Internet, nous traitons du rappel à l'ordre de genre et du rappel aux autres normes sociales (liées à l'âge, à l'apparence physique, aux origines sociales ou aux appartenances ethnoraciales) tels que les jeunes peuvent en faire l'expérience.

La recherche vise à comprendre comment les adolescents articulent des usages (et contextes d'usages) aussi divers que (liste non exhaustive) :

- le visionnage de contenus sexuels, essentiellement pornographiques (en tentant de voir ce qu'ils ou elles y cherchent : simple curiosité, plaisir, socialisation à la sexualité, informations sur l'anatomie et les possibles sexuels, etc.), en travaillant sur les contextes de visionnage (la première fois, la dernière fois, la fréquence, mais également avec qui, où, sur quels supports, avec ou sans consentement) ;
- les échanges sexuels en ligne, à travers les discussions avec des pairs ou avec des inconnus, ou à travers la création, la diffusion, la réception et/ou le partage de texte, photos ou vidéos à dimension sexuelle d'eux-mêmes ou de personnes de leur entourage (« sextape », « chatroulette », « snapchat » et autres échanges sur les réseaux sociaux), l'expérience des messages, photos ou vidéos reçus, avec ou sans consentement. De manière générale, on s'intéresse à la mise en scène des corps et des identités sur les réseaux sociaux, et aux photos qu'ils et elles s'envoient : comment, à qui et dans quel contexte ces photos (ou vidéos) sont-elles envoyées, comment, avec qui et quand sont-elles regardées et/ou transférées ? ;
- la recherche d'information sur Internet en matière de sexualité, à travers les questions posées par les jeunes sur des forums ou via des requêtes sur les moteurs de recherche, ou via les échanges entre pairs sur Internet¹¹ ;
- la recherche des partenaires sexuels et/ou amoureux (via des sites de rencontres, applis, ou directement sur les réseaux sociaux généralistes).

Une fois encore, cette liste ne vise qu'à orienter les lecteurs et lectrices dans la diversité des dimensions abordées dans l'enquête, mais les expériences des jeunes ne permettent pas toujours de les distinguer aussi nettement. C'est la raison pour laquelle la présentation des résultats consiste à détailler des usages, des expériences singulières de jeunes, analysées d'un point de vue sociologique et visant à en restituer la richesse. On peut espérer en faire ressortir des logiques d'usages et dessiner les contours de manières d'expérimenter sa sexualité en ligne plus ou moins partagées par une génération.

Une enquête sur les frontières de l'intime à l'adolescence

En considérant comme faisant partie d'une même problématique des usages d'Internet relevant de l'intime (le rapport de soi à soi, lieu de création d'un « monde propre » aux individus) et des usages partagés (en petit comité, à l'intérieur d'une communauté, de manière publique), cette recherche a permis d'interroger la ligne de partage établie par des individus ou par des communautés d'individus

¹¹ Modeste Dagan, qui a participé à cette enquête en tant que stagiaire du master Enfance Jeunesse de l'École des hautes études en santé publique (EHESP), a réalisé son mémoire sur ce sujet, sous l'intitulé « Les usages d'Internet pour rechercher des informations sur la sexualité à l'adolescence : une analyse des discours de jeunes adultes de 18 à 25 ans » (Mémoire de master 2, EHESP, 2018 sous la direction de Y. Amsellem-Mainguy, E. Le Grand et A. Vuattoux).

entre ce qui relève de l'intime et ce qui n'en relève pas. Les entretiens menés mettent en évidence la difficulté d'une analyse distinguant les consommateurs et les producteurs de contenus, les frontières étant poreuses entre les deux, tant on observe qu'une partie importante des enquêtés s'est retrouvée dans son parcours dans l'une et/ou l'autre catégorie de manière simultanée ou non. Les entretiens sur les parcours et les pratiques d'usage ont permis de recentrer la focale sur les enjeux autour de l'intime et du social. Par là, nous nous sommes attachés à comprendre ce que l'on « garde pour soi », ce qui demeure un usage personnel d'Internet en matière de sexualité (souvent le visionnage de séquences pornographiques qui concourent à l'exploration de sa sexualité, ou de son orientation sexuelle, les informations que l'on va chercher, les récits de sexualité auxquels on s'intéresse), et ce que l'on partage avec les autres (par exemple ce que l'on produit comme sexualité en ligne avec ses partenaires, ou comme discours sur la sexualité avec ses amis).

S'il est illusoire de chercher une frontière figée, commune à tous les adolescents et jeunes adultes, entre l'intime et ce qui est partageable, il est en revanche intéressant de comprendre quelles sont les conditions, dans tel ou tel contexte social, à partir de tel ou tel point de vue situé, d'un partage lié à la sexualité. Quel que soit le type de contenu partagé (une photo de soi dénudé, un message portant sur la sexualité envoyé à un ami, ou à son partenaire sexuel, etc.), on se demandera ce qui a provoqué le partage (le sentiment qu'il est « acceptable » de partager tel ou tel contenu, voire que c'est attendu par les autres, du fait des normes sociales en vigueur). On peut ainsi espérer saisir des logiques liées aux représentations des individus et aux normes qui ont cours, chez les jeunes, concernant l'intimité et son dévoilement – avec comme précaution de ne pas homogénéiser la jeunesse et de comprendre les divisions qui ont cours selon le genre, la classe sociale, les origines ethnoraciales, le rapport à la religion, etc.

Cette recherche permet aussi de mieux situer ce qui relève, chez des jeunes, de l'intimité, de ce qu'on ne peut pas révéler (ou alors seulement dans des strictes conditions d'anonymat, comme celles garanties par la présente recherche). En un sens, on peut considérer que l'entretien sociologique est venu questionner le rapport à l'intime des jeunes rencontrés : il nous revient de rendre compte des propos des jeunes et d'en proposer une analyse, basée sur la diversité des expériences et leurs points communs. Il faut dès lors veiller à ne pas réifier la notion d'intimité ou d'intime, centrale dans cette recherche, mais qui n'a pas d'existence en soi. L'intimité n'a pas d'existence en dehors de ce que les individus considèrent, individuellement ou collectivement comme étant « intime ». Cette notion renvoie donc à la fois à des normes individuelles (« mon intimité ») et à des normes collectives (ce qui ne peut être partagé avec tout le monde) – étant entendu que les normes individuelles sont souvent le produit des normes collectives. En effet, on peut retracer, chez les jeunes rencontrés, des éléments de socialisation à l'intimité (par exemple autour du fait que l'on ne parle pas publiquement de sexualité ou seulement dans certains contextes). Il faut en outre réfléchir à l'intimité et à son dévoilement en prenant conscience des contextes qui autorisent ou non le partage d'éléments intimes. On ne partage pas les mêmes choses avec sa famille, son groupe de pairs ou des adultes extérieurs au cercle familial : la définition de l'intime, de ce qu'on ne partage pas, est parfois modulée en fonction des différents interlocuteurs ou communautés d'interlocuteurs.

Méthodologie de l'enquête

L'enquête s'est déroulée entre les mois de septembre 2017 et août 2018, à partir d'un dispositif d'enquête associant principalement un questionnaire exploratoire et la réalisation d'entretiens (individuels et *focus groupes*). De nombreuses observations en ligne (médias sociaux, applications de rencontre, salons thématiques, applications de jeux en réseau...) ont été réalisées afin de comprendre les usages décrits par les jeunes et de pouvoir en rendre compte dans le rapport.

Le questionnaire exploratoire

Le questionnaire à destination des jeunes âgés de 18 à 30 ans avait pour objectif de faire émerger des pratiques, d'observer des tendances en matière d'utilisation d'Internet dans le cadre de la sexualité (fréquentation des réseaux sociaux, sites utilisés pour faire des rencontres, pour regarder des séquences pornographiques, etc.), sans toutefois prétendre à la représentativité du fait de la méthode de passation du questionnaire (en ligne, sans échantillonnage). Le questionnaire a été diffusé *via* des annonces sur les réseaux sociaux (Twitter, Facebook, etc.), puis relayé par les réseaux associatifs, les partenaires de l'INJEP et/ou des inconnus, permettant ainsi d'atteindre un public large.

Le questionnaire a été diffusé entre décembre 2017 à février 2018, visant des personnes âgées de 18 à 30 ans et portant sur les usages d'Internet en matière de sexualité. 1 427 jeunes ont répondu à l'ensemble du questionnaire, 65 % sont des femmes, 30 % des répondants sont âgés de 18 à 21 ans (âge médian : 24 ans), 48 % poursuivent des études et 40 % ont atteint un niveau bac + 2, 26 % ayant un niveau bac ou inférieur. Enfin, ils et elles sont 40 % à déclarer avoir un père cadre (27 % déclarent une mère cadre) et 35 % un père ouvrier/employé (autant pour la mère). 96,9 % des enquêtés ont accès à Internet via un matériel personnel et 97,6 % d'entre eux sont inscrits sur un ou plusieurs réseaux sociaux. La majorité des jeunes (86,3 % des hommes et 93,1 % des femmes) déclarent avoir déjà eu un rapport sexuel. 26,9 % des jeunes qui ont connu leur premier rapport sexuel ont eu ce premier rapport avant 16 ans, 52,8 % entre 16 et 18 ans, et 20,2 % après 18 ans. Une majorité des enquêtés (69,9 % des hommes et 67 % des femmes) n'ont eu que des rapports hétérosexuels, quand 14 % des hommes et 7 % des femmes n'ont connu que des rapports homosexuels. 16,1 % des hommes et 28,2 % des femmes ont eu des rapports sexuels avec des personnes des deux sexes.

Un tel questionnaire ne reflète certes pas les usages d'une population de référence (ici les jeunes, dans leur ensemble), mais donne des indications concernant des pratiques. Il faut avoir conscience du fait que la plupart des personnes qui répondent à ce type de questionnaire sont celles qui se sentent légitimes à parler de leur sexualité ou qui ont un intérêt préalable pour les questions traitées dans la recherche. Les modalités de diffusion du questionnaire, dans le réseau des enquêteurs et *via* des réseaux sociaux comme Twitter, induisent une surreprésentation des personnes diplômées, de classe intermédiaire ou supérieure, mais également des femmes et des minorités sexuelles. Les résultats du questionnaire, qui feront l'objet d'analyses détaillées ultérieures, seront mobilisés de manière ponctuelle dans ce rapport, mais en complément des données qualitatives recueillies par entretien, qui constituent le cœur de notre dispositif méthodologique.

Les entretiens

Des entretiens ont été réalisés par les sociologues auprès de jeunes âgés de 18 à 30 ans, visant à saisir leurs usages sexuels d'Internet en lien avec leur expérience d'adolescents (une partie des questions porte sur leur adolescence) et de jeunes adultes : sociabilités juvéniles sur Internet, usages « généraux » d'Internet (accès, échanges), information sur la sexualité, expérience de la sexualité, usages sexuels d'Internet. Le fait d'avoir réalisé ces entretiens avec des jeunes majeurs obéit à une exigence de faisabilité, des entretiens avec des mineurs auraient nécessité des autorisations parentales et un dispositif institutionnel plus lourd que la simple mise en relation entre enquêteurs et enquêtés. De plus, le recul sur les usages exprimé par les jeunes adultes permettait de saisir une part importante de ce qui se joue à l'adolescence, tout en permettant d'analyser les continuités d'usage entre le moment de l'adolescence et l'entrée dans l'âge adulte.

Au total, 35 entretiens individuels et 5 focus groupes (entretiens collectifs) ont été menés au cours de l'année 2017-2018 auprès de 66 jeunes âgés de 18 à 25 ans (32 garçons et 34 filles) vivant en France métropolitaine, représentant une relative diversité d'origines sociales et de positions sociales atteintes. Majoritairement, ils et elles étudient encore (au lycée général, professionnel ou technologique, à l'université ou dans des filières professionnalisantes du supérieur), les autres travaillant ou étant en recherche d'emploi. Parmi les jeunes rencontrés en entretien individuel, 8 ont eu leur premier rapport sexuel à 15 ans ou avant, 17 ont eu leur première expérience entre 16 et 17 ans et 5 à 18 ans ou plus. Cinq d'entre eux et eux déclarent n'avoir jamais eu de rapport sexuel. Enfin, la quasi-totalité dispose d'un smartphone avec un accès à Internet. Il s'agit donc de jeunes ayant un accès quotidien à Internet (à l'image de la jeunesse dans son ensemble) et étant, pour la plupart, déjà entrés dans la sexualité.

Les entretiens visaient à étudier, à partir des conditions d'existence, la biographie sexuelle et affective (démarche rétrospective), la socialisation/l'apprentissage de la sexualité (information par les pairs, par les institutions, pratiques), et les usages d'Internet (généraux, et en matière de sexualité).

Les premiers entretiens ont été réalisés dans le cercle de sociabilité large des enquêteurs et enquêtrice, par effet « boule de neige », principalement en région parisienne et en Ile-et-Vilaine (lieux de résidence des membres de l'équipe de recherche). Toutefois, après la mise en ligne du questionnaire exploratoire – lequel invitait les répondants à nous faire savoir s'elles ou ils étaient intéressés pour répondre à nos questions en nous envoyant un courriel – plusieurs dizaines de sollicitations ont été reçues de la part des personnes ayant répondu au questionnaire, et nous avons pu, dans la mesure du possible, réaliser ces entretiens (parfois par téléphone ou visioconférence). Ces enquêtés « sollicitant » l'équipe de recherche venaient parfois avec une expérience particulière à raconter (une histoire qui les a marqués et les pousse à en parler à une personne extérieure, par exemple), ou avaient parfois un message à faire passer (volonté de « profiter » de cet espace de discussion sur les usages sexuels d'Internet pour faire valoir une position morale ou politique) – ce qui n'en demeure pas moins intéressant, à condition de bien « situer » ces enquêtés, de discuter avec eux de leur expérience *et* de la manière dont ils intellectualisent (parfois dont ils politisent) leur rapport à Internet et à la sexualité.

Afin de diversifier le profil des enquêtés, nous avons cherché à solliciter des personnes dans d'autres cadres, en passant par des structures locales au contact avec les jeunes (Points ou centres d'information jeunesse, missions locales, équipes éducatives et/ou sanitaires intervenant auprès de

jeunes en logement étudiant ou en foyers de jeunes travailleurs, etc.), via la réalisation préalable de *focus groupes* avec les jeunes (constituant en soi un matériau pour l'enquête), puis la sollicitation directe, auprès des jeunes, d'entretiens individuels ultérieurs.

Soulignons ici une particularité des entretiens menés : si tout entretien implique la mise au jour de son intimité, ceux que nous avons menés l'interrogeaient sans détour, et impliquaient de réfléchir en amont à la manière d'accueillir des paroles sur l'intimité. Il s'agissait de prendre en compte, dans l'interaction, les propriétés sociales des protagonistes (enquêteurs et enquêtés) et les possibles effets de pouvoir associés, liés au genre, à la classe sociale et à l'âge, étant donné la proximité générationnelle entre les enquêteurs et leurs enquêtés (Amsellem-Mainguy, Vuattoux, 2018). De plus, le sujet des entretiens et la sexualité comme expérience pouvaient donner lieu à des interrogations chez les enquêtés ou à des récits de violences sexuelles vécues : l'entretien n'est pas un simple recueil d'informations sur la vie d'une personne, il est « une intervention dans sa vie » (Burawoy, 2003, p. 438). En vertu de ce constat, les enquêteurs avaient à disposition, lors des entretiens, une liste des ressources disponibles pour répondre à des questions sur les infections sexuellement transmissibles, les violences sexuelles, l'homophobie, ou toute autre difficulté pouvant émerger à propos de la sexualité en entretien. De plus, nos analyses ont permis d'utiliser les récits de violence lorsqu'ils permettaient de mieux comprendre les usages d'Internet évoqués par ailleurs. Par exemple, le fait d'avoir subi des formes de harcèlement scolaire pouvait expliquer l'importance, chez certains jeunes, des communautés de soutien en ligne. De même, le fait d'avoir vécu un viol ou une agression sexuelle pouvait expliquer un regard négatif sur la pornographie, du fait de son association à des images violentes et sexistes. Il est donc important de comprendre la nécessité qu'il y avait à réaliser des entretiens « larges », laissant une place au « hors sujet », qui permet de saisir des expériences minoritaires, parfois violentes ou jamais exposées jusqu'ici par les sujets enquêtés, voire d'analyser les situations potentiellement violentes dans lesquelles se retrouvent les enquêteurs, du fait des propos tenus par les enquêtés (Clair, 2016).

La sexualité adolescente vue par de jeunes adultes

Dans le questionnaire comme dans les entretiens, des questions portaient à la fois sur le présent, tel que vécu par des jeunes âgés de 18 à 30 ans, mais également, de manière rétrospective, sur l'adolescence des enquêtés, à qui il était demandé de resituer, dans le fil de leur parcours de vie, des pratiques ou événements (premiers rapports sexuels, première confrontation à des contenus sexuels, etc.) et des usages (manière d'utiliser Internet dans le cadre de sa sexualité au cours des années, de l'adolescence jusqu'à l'âge atteint par les enquêtés). Cette méthode, mêlant histoire de vie au présent et au passé, a permis de bénéficier de la proximité des enquêtés avec l'adolescence (période de vie qui devenait cependant lointaine pour les plus âgés de nos enquêtés atteignant les 30 ans), tout en bénéficiant du recul sur cette période parfois complexe à analyser, car composée de phases parfois très courtes et contradictoires, notamment en matière d'usages sexuels d'Internet.

La présente recherche partait du constat du faible éclairage sociologique sur la sexualité des adolescents, hormis quelques enquêtes menées dans les dernières décennies (Amsellem-Mainguy *et al.*, 2015 ; Clair, 2008 ; Lagrange, Lhomond, 1997 ; Maillachon *et al.*, 2016 ; Rahib *et al.*, 2017), et visait à prendre en compte dans un même mouvement l'expérience des jeunes, l'analyse qu'ils font de leur

adolescence et leur situation de jeunes adultes se prêtant au jeu d'un entretien sur la sexualité et le contexte de la sexualité.

Le rapport a été construit à partir de ce que les jeunes rencontrés ont pu décrire de leurs usages sexuels d'Internet. Si certains usages semblent demeurer principalement « privés », ou très rarement partagés avec d'autres (Partie 1), d'autres sont davantage partagés, impliquant une exposition de soi dans le cadre de sa sexualité, via les réseaux sociaux ou des échanges entre pairs (Partie 2). Internet est donc envisagé, par les jeunes rencontrés, à la fois comme le lieu d'une expérimentation intime, de soi à soi et comme mode de communication avec les autres. Ces usages se succèdent souvent dans l'expérience des enquêtés, où une phase d'exploration de la sexualité au début de l'adolescence, via la recherche d'information et la pornographie, donne lieu à une phase plus interactive (partage de l'intimité, exposition de soi) à la fin de l'adolescence. C'est ce grand partage dans les usages qui est au cœur de l'enquête. Le plan de ce rapport se construit ainsi en référence à l'expérience chronologique « type » des enquêtés, même s'il est important de préciser que cette chronologie est une reconstruction sociologique à partir des récits produits par les jeunes, car l'exploration des usages intimes d'Internet n'est pas toujours cantonnée à l'adolescence et se poursuit parfois au cours de l'entrée dans l'âge adulte. De même, certains enquêtés s'exposent sur Internet sans avoir par ailleurs connu d'usages exploratoires d'Internet.

L'enquête ne vise pas à fournir un schéma type des usages sexuels d'Internet, tant la diversité est la règle en la matière (malgré des régularités sociales auxquelles on s'intéressera tout au long du rapport). L'objet principal de la recherche est de rendre compte des normes les plus communément partagées, chez les jeunes rencontrés : normes de dicibilité (ce que l'on peut « dire aux autres » de ses usages, et de ce qui reste le plus souvent intime, à l'instar du visionnage de séquences pornographiques et de la masturbation, qui y est associée), normes corporelles (ce que l'on peut montrer de son corps, ce que l'on refuse de montrer, ce à quoi on ne veut pas être confronté en ligne, ce que l'on cherche etc.), normes relationnelles (ce qu'on accepte d'échanger en ligne, avant/pendant ou à la place d'une rencontre physique). D'une manière générale, cette enquête qualitative interroge les différentes facettes de l'intimité des jeunes sur ou via Internet, que cette intimité demeure strictement personnelle ou qu'elle soit partagée avec d'autres.

1. Se construire, explorer : usages intimes d'Internet dans la construction adolescente de la sexualité

L'accès à la pornographie semble assez central à l'adolescence dans la construction d'une sexualité souvent peu « encadrée », hormis lors de discussions entre pairs et lors de quelques interventions d'adultes (discussions avec les parents, éducation à la sexualité à l'école). La pornographie, outre le potentiel « normatif » qu'elle peut impliquer, et qui est souvent au cœur des débats publics à son sujet (à propos de la [mauvaise] « influence » de la pornographie sur la sexualité), semble aussi autoriser des écarts à la norme et inciter à la découverte de sa sexualité ou des possibles sexuels. La question de la recherche d'information, importante pour certains enquêtés en préparation de leur entrée dans la sexualité ou au début de leur sexualité relationnelle, est relatée dans de nombreux entretiens, où l'on voit que des questions se posent chez les filles comme chez les garçons, mais avec des types de questionnements qui sont liés à leur socialisation de genre et de classe.

Après une réflexion préalable sur l'importance qu'il y a à s'intéresser au contexte matériel des usages sexuels d'Internet, cette partie évoquera l'ensemble des usages intimes d'Internet, ceux qui ne sont qu'exceptionnellement partagés et qui semblent, chez certains enquêtés, contribuer au développement de la sexualité, individuelle comme relationnelle, mais aussi à la socialisation genrée, à la prise de conscience de mécanismes de domination dans ou par la sexualité. Ce constat, qui s'actualise diversement selon les enquêtés, vient remettre en question une vision des usages sexuels d'Internet comme lieu de reproduction du sexisme et de mise en conformité des corps et des sexualités. Si Internet peut effectivement jouer ce rôle (à l'instar d'autres éléments de socialisation : discours des adultes, discussions entre pairs, publicité, etc.), il apparaît comme un moyen d'explorer sa sexualité, de s'identifier à des communautés soutenantes (en matière d'orientation sexuelle notamment) ou même de tester d'autres identités. Enfin, cette partie entend saisir la dynamique des usages, en distinguant analytiquement des phases d'exploration et des phases de routinisation des usages. Ces phases sont d'usage théorique et n'épuisent pas la complexité des intimités sexuelles telles que racontées par les jeunes que nous avons rencontrés pour cette enquête.

Internet et les conditions de l'intimité à l'adolescence : une chambre à soi, un matériel à soi et l'enjeu du contrôle familial

Penser la construction de l'intimité à l'adolescence, c'est penser le développement d'un espace personnel que les jeunes ont à négocier dans la famille (une chambre à soi, ou tout au moins une étagère à soi, des vêtements à soi, etc.), espace « physique » auquel s'ajoutent des enjeux liés au caractère privé des interactions entre pairs (les amis ou relations amoureuses invité·e·s à la maison), à la sexualité (masturbation, premiers rapports sexuels, etc.), et, concernant Internet, la possibilité d'un accès faiblement ou non contrôlé par la famille proche (parents, frères et sœurs éventuels). L'intimité

peut être associée à la notion de « secret » (Simmel, 1998), à ce qui n'est pas dévoilé aux autres, ou alors à des autres électifs : pairs de confiance, voire membres de la famille auxquels on accepte de dévoiler une part de sa vie intime. Ainsi l'intimité, loin de n'être qu'un rapport de soi à soi (Giddens, 2004), nécessite d'être contextualisée et comprise comme le lieu d'incorporation de normes sociales (Foucault, 1976), la construction de soi « à travers » les prescriptions propres au groupe de pairs que l'on fréquente, aux normes familiales, etc. Par exemple, le fait de chercher à regarder des contenus pornographiques dans l'intimité de sa chambre d'adolescent peut être guidé par une curiosité personnelle, mais cette curiosité est généralement suscitée par des discussions entre pairs dans la cour de récréation du collège. Il ne s'agit pas de dire que l'intimité est entièrement déterminée de l'extérieur par l'appartenance sociale (à une classe sociale, à un sexe, à un groupe de pair, etc.), mais on peut avancer que l'idée de « for intérieur » qui ne subirait pas d'influence extérieure ne résiste pas à l'analyse des discours et pratiques des jeunes. On peut alors penser l'intimité comme l'espace où se développent des *pratiques intimes*, plus ou moins à l'abri des regards extérieurs, mais néanmoins en relation avec les autres pratiques sociales qui se développent à l'adolescence au sein des groupes de pairs fréquentés par les jeunes.

La demande d'intimité n'est pas propre à l'adolescence : elle concerne aussi les enfants (Singly de, 2003) et les adultes (Quéniart, Imbeault, 2003). Cependant, les tensions morales autour de la revendication d'autonomie des adolescents et les inquiétudes parentales, liées à la sexualité, peuvent rendre la demande d'intimité à l'adolescence conflictuelle, ou tout au moins provoquer des transformations à l'intérieur de la famille quant à ce que l'on expose de soi à ses proches, à ce que l'on accepte de partager. C'est la raison pour laquelle nous avons souhaité, lors de nos entretiens avec les jeunes, revenir sur les conditions matérielles de l'intimité, afin d'objectiver ce qui « autorise » l'intimité en lien avec l'usage d'Internet, d'un point de vue spatial (avoir une chambre à soi), technique (avoir un ordinateur à soi) et du point de vue du contrôle opéré ou non par la famille sur les pratiques intimes en ligne de leurs enfants.

Le fait d'avoir un espace à soi (une chambre à soi, le plus souvent) apparaît, dans les propos des jeunes, comme une condition importante du développement de leur intimité liée aux usages d'Internet, qu'il s'agisse d'accéder à des contenus « sexuels » (pornographie, voire même séquences « gênantes » dans les films ou séries qu'ils regardent), de discuter en ligne de questions intimes avec leurs proches ou d'effectuer des recherches sur Internet en lien avec la sexualité. Durant les entretiens réalisés avec les jeunes, la question de la chambre comme lieu de l'intimité est apparue de manière indirecte, à travers le récit de pratiques se déroulant principalement dans cet espace (Livingstone, 2007). En effet, dans un contexte où la sexualité des adolescents est très fortement encadrée, source d'inquiétude pour les parents, la chambre est un espace d'expérimentation. Cependant, comme le note Elsa Ramos à partir d'entretiens avec des adolescents, la chambre a perdu de son importance dans la définition de l'espace intime par les jeunes, au sens où la généralisation des smartphones a permis le développement d'un espace intime *dématérialisé*, où peuvent être stockés des éléments d'intimité, similaires au journal intime dissimulé dans un recoin de la chambre. Ramos cite les propos d'un adolescent expliquant qu'il a désormais moins besoin d'une chambre que d'« un espace vide où il n'y a personne d'autre » (Ramos, 2018, p. 48). Reste que la chambre est parfois citée par nos enquêtés comme le lieu de la première découverte des contenus pornographiques, permettant notamment de se masturber sans crainte d'être découvert.

Émilie, 19 ans, fille d'enseignants et vivant dans la périphérie urbaine d'une grande ville, raconte sa première découverte d'un DVD pornographique caché par son père, et qu'elle s'est empressée de cacher dans sa chambre afin de pouvoir le visionner ensuite avec une amie. De même, pour Haliim, 24 ans, fils de cadres intermédiaires, dont l'adolescence s'est déroulée à l'étranger, qui décrit ses premières masturbations dans sa chambre, et la nécessité de « calculer » le moment propice à cette pratique, étant donné qu'il partage sa chambre avec son frère. Ainsi, le fait de ne pas avoir sa propre chambre implique des contraintes sur l'intimité, et sur l'intimité sexuelle. Jeanne, 21 ans, fille de cadres supérieurs dans une grande ville française, explique de son côté que tout en bénéficiant d'une chambre à elle, son accès à Internet était fortement encadré à l'adolescence, et qu'elle préférait alors explorer sa sexualité via Internet dans un autre espace intime : elle accédait à Internet (et à la pornographie) chez sa grand-mère, qui bénéficiait d'un ordinateur sur lequel le contrôle familial ne s'exerçait pas, et d'un espace à l'étage, inaccessible à sa grand-mère et donc lieu d'intimité à ses yeux.

La question de la chambre des adolescents semble revêtir, à l'adolescence, une dimension de sexualisation du fait des inquiétudes parentales et de ce que les adolescents imaginent de ces inquiétudes. La question des premiers rapports sexuels se pose parfois pour les adolescents, lorsqu'ils ou elles font venir leurs premiers partenaires à domicile, ce qui donne lieu à des négociations explicites : par exemple, que le ou la partenaire d'un possible premier rapport soit d'abord incité à dormir dans une chambre séparée (Le Van, Le Gall, 2010). Concernant les usages sexuels d'Internet, la question se pose de manière moins directe, du fait qu'il s'agit de pratiques moins visibles ou « détectables » par les parents, et de l'incertitude sur l'âge auquel ces pratiques se développent (ce que confirment, d'ailleurs, nos entretiens).

Enfin, le fait d'avoir un espace d'intimité personnel, à l'abri des regards extérieurs, se joue à l'adolescence, mais se rejoue aussi tout au long de la vie. Céline, 23 ans, dont les parents appartiennent aux classes populaires, est étudiante dans une ville moyenne et depuis peu installée avec son copain. Si elle dit regarder moins de contenus pornographiques aujourd'hui que lorsqu'elle vivait chez ses parents, c'est en partie lié à l'absence d'intimité générée par la vie en couple (même si elle explique moins y penser, surtout lorsque son copain est présent) :

« Et du coup tu dis que maintenant t'en regardes un petit peu moins, c'est parce que t'es en couple et que c'est plus compliqué tout ça, ou c'est parce que je sais pas t'en as moins besoin maintenant... ?

– Ouais, j'en ai moins besoin aussi. Et ouais en couple c'est vrai t'es moins... et puis t'es moins tout seul ! [...] Après c'est vrai que quand je me retrouve toute seule, c'est un peu comme quand les parents partaient, voilà, j'aime bien en profiter.

– *Mais le fait d'être un peu moins toute seule, ça complique quoi ?*

– Pas que ça complique, mais c'est que j'y pense pas en fait. Quand je suis toute seule, je me dis : Qu'est-ce que je peux faire ? Ah beh ouais, tiens ! Mais ouais, quand je suis pas toute seule, j'y pense pas, j'ai pas un moment je vais me dire putain, j'aurais bien regardé une vidéo, fait chier... » (Céline, 23 ans.)

Mais au-delà de la chambre elle-même, comme condition matérielle de l'intimité sexuelle à l'adolescence et comme condition d'usages sexuels d'Internet intimes, on trouve la question du matériel auquel les adolescents ont accès, au caractère privé ou non du matériel utilisé.

Anna, 24 ans, issue d'une famille de classe populaire dans une grande ville française, évoque le fait d'avoir un ordinateur privé comme une condition de sa découverte de la pornographie à l'adolescence :

« Qu'est-ce que tu penses du porno ? Est-ce que tu en regardes ?

- Oui. Je regarde. Carrément. Par où commencer ? J'ai commencé à regarder du porno quand j'ai eu mon premier ordinateur portable. Je pense qu'il y a eu vraiment un lien avec le fait que c'était mon ordinateur à moi privé, que je pouvais déplacer et qui pouvait être tout le temps près de moi. Je pense que j'avais quelque chose comme 16 ou 17 ans, quelque chose comme ça. Je crois que j'étais en première. Après, j'ai commencé par du porno animé. Tu sais, le porno japonais en dessin animé ? » (Anna, 24 ans.)

De son côté Gustave, 21 ans, issu d'une famille de classe populaire, récemment diplômé d'une licence professionnelle dans le domaine commercial, explique avoir grandi sans accès privé à Internet, devant alors se contenter de « l'ordinateur familial ». Il a commencé à regarder des séquences pornographiques autour de 13-14 ans, seul, sur l'ordinateur familial. Ici, encore, les contraintes induites par les conditions matérielles de l'accès à l'intimité, et de l'accès « intime » à Internet, impliquent parfois des adaptations, à l'instar de la maîtrise de la navigation privée ou de l'effacement de l'historique de navigation. Cette maîtrise de compétences permettant de rendre invisible au sein de la famille ce que l'on est allé chercher sur Internet s'impose aux adolescents, qui maîtrisent généralement bien les outils, mais fait parfois défaut aux parents, comme le décrit en entretien Lisa, 25 ans, issue d'une famille de classe supérieure intellectuelle, dans la périphérie aisée d'une grande ville, et qui explique avoir fait découvrir à son père la navigation privée, après avoir constaté qu'il allait sur des sites pornographiques, et afin de ne plus être confrontée aux recherches faites par son père. Dès lors, le rapport au contrôle s'inverse du fait de la maîtrise différentielle des compétences techniques entre enfants et parents. Dans un contexte social très différent Victor, 24 ans, issu d'une famille de classe populaire dans une ville moyenne, explique n'avoir pas eu de difficulté à développer son intimité en ligne sur l'ordinateur familial, qu'il était le seul à savoir maîtriser et qu'il pouvait utiliser dans sa chambre, du fait de la faible utilisation qu'en avaient ses parents.

Le fait de posséder un ordinateur « à soi », un smartphone, ou tout au moins de pouvoir déplacer l'ordinateur partagé dans sa chambre, semble jouer un rôle dans le développement d'usages sexuels d'Internet intimes, non partagés. Cela s'inscrit, au cours de l'adolescence, dans un processus d'autonomisation des usages d'Internet, liés à la volonté, chez les jeunes, de séparer leurs pratiques (y compris sur Internet) de celles de leurs parents (Pharabod, 2004).

La question sous-jacente à l'autonomisation progressive des usages d'Internet chez les adolescents semble être, au-delà de l'équipement, celle du contrôle exercé dans le cadre familial. Ce contrôle est à la fois celui des parents, mais aussi des frères et sœurs, comme on le voit chez certains enquêtés.

Martin, 23 ans, vivant dans une grande ville et dont les parents sont cadres, décrit le fort contrôle exercé par son père, informaticien et maîtrisant, *de facto*, les bases de la limitation d'accès aux contenus sexuels en ligne.

« *Et du coup, avant le lycée, t'avais Internet, t'avais... ?* »

- Ça s'est fait petit à petit. Internet c'était l'ordinateur familial avec le contrôle parental... Mais le contrôle parental drastique, où tu as le droit de te connecter entre 18 h et 21 h, à 21 h tu dois aller te coucher, donc il y a plus besoin d'Internet [...] Et tu as le droit à maximum... je sais plus, c'était 12 h d'Internet par semaine. Et encore, je pense que j'ai eu cette chance... enfin oui et non. À la fois j'ai eu la chance d'avoir accès parce que mon père travaillait dans l'informatique, mais à la fois il était hyper régulateur parce qu'il travaillait dans l'informatique et il avait les moyens de savoir comment réguler [...].

- *Et ton premier ordi perso, c'était malgré tout au collège, ou il n'était pas encore dans ta chambre ?*

- Le premier ordi dans ma chambre, je pense que c'était même fin de primaire.

- *Et connecté ou pas ?*

- Non, pas connecté. Mon premier ordi connecté, c'est arrivé quand j'ai eu un ordinateur portable je crois. Et premier ordinateur portable, ça a dû arriver vers la 4^e je crois. Oui parce que c'est allé assez vite, et comme j'étais demandeur, je l'utilisais beaucoup entre les jeux, les recherches... mes parents se sont dit que c'était une bonne idée de m'en laisser un. Et je l'utilisais aussi pour les cours en plus. » (Martin, 23 ans.)

On voit que dans le cas de Martin, le contrôle des parents (ici, du père) s'estompe au cours du collège, avec l'entrée dans la chambre d'un ordinateur portable. Martin explique par ailleurs avoir appris, étant lui-même féru d'informatique, à détourner les limitations d'accès et s'être émancipé du contrôle parental par ses compétences techniques.

Si les parents peuvent choisir de contrôler, par la mise en place de filtres parentaux ou par une régulation directe des usages (par exemple, en retardant l'âge d'acquisition du premier ordinateur personnel, ou en interdisant *a priori* l'accès à certains sites ou réseaux sociaux), les frères et sœurs prennent parfois le relai, ou imposent des modalités de contrôle qui leur sont propres.

Justine, 18 ans, vivant en milieu rural dans une famille de classe populaire, décrit la pression exercée par son frère (21 ans), qui lui « pique » régulièrement son portable afin de regarder ses photos (alors que lui-même interdit formellement à sa sœur de toucher son téléphone). Céline décrit de son côté les effets conjugués de la pression de sa sœur (plus jeune qu'elle) et de la configuration spatiale :

« Est-ce que tu te rappelles du moment où t'as eu ton premier ordinateur personnel ou en tout cas ton premier accès personnel à Internet, et puis comment c'était avant ? Est-ce que t'as eu une période par exemple un peu classique où t'avais l'ordinateur familial partagé tout ça... ?

- C'est ça, d'abord on avait l'ordi familial.

- Ça, tu dirais depuis que t'as quel âge ?

- L'ordi familial, ça, c'était début collège peut-être.

- Qui était genre l'ordinateur dans le salon ?

- C'était l'ordinateur dans le salon, voilà, tu pouvais pas vraiment... t'étais pas vraiment tranquille pour faire ce que tu voulais.

- Tu pouvais aller sur MSN discrètement, mais pas trop quoi.

- Voilà. Et ma sœur qui était toujours derrière : "Qu'est-ce que tu fais ?" Et je me rappelle d'un truc qui a changé, quand l'ordinateur il y avait plus de place dans le salon, on l'a descendu en bas, et là du coup je pense que mon utilisation a changé, je me sentais un peu plus libre et je pouvais, voilà, vraiment faire mes recherches.

- Et ça c'est à quel moment ? C'est quelques années plus tard ?

- Pas longtemps après je pense, peut-être une ou deux années plus tard, je saurais pas exactement. Et pour l'ordi personnel, ça, fin collège en gros. » (Céline, 23 ans.)

Cet extrait d'entretien montre que les conditions matérielles d'accès à Internet (et donc aux usages sexuels d'Internet) ne peuvent être envisagées de manière unicusale, en ne prenant en compte que la question du matériel à disposition des jeunes, de leurs conditions d'intimité, ou celle du contrôle exercé par la famille. On peut faire l'hypothèse que la généralisation du smartphone parmi les plus jeunes¹² garantit une intimité très peu contrôlée et contrôlable, en comparaison avec l'ordinateur situé dans le salon familial. Toutefois, s'agissant de pratiques souvent ponctuelles, intimes et nécessitant d'être seul chez soi, ou dans une chambre suffisamment « privée », les stratégies de contrôle familial ne semblent pas toujours suivies d'effets concrets. Aux contraintes « matérielles » ou « morales »

¹² D'après le Baromètre numérique du CREDOC, 86 % des 12-17 ans posséderaient un smartphone, et près de 100 % des 18-24 ans. 73 % de la population de 12 ans et plus posséderaient, en 2017, un smartphone (CREDOC, 2017).

répond l'inventivité des adolescents, qui parviennent à accéder aux contenus qui les intéressent. Martin, cité plus haut, du fait du contrôle exercé par son père informaticien sur sa navigation en ligne, a un regard négatif sur la prohibition de l'accès à la sexualité en ligne :

« C'est ridicule. Je trouve ça ridicule en fait de... plutôt que de responsabiliser les gens par rapport à ces usages-là, de l'interdire : "Beh c'est de la merde." En fait, c'est de l'anti-éducation et ça crée des dérives, donc il faut pas. [...] Ah c'est hyper tabou dans ma famille. [...] Une fois il y a une recherche qui a atterri dans l'historique et que ma mère a repérée, et je me suis fait engueuler. Elle m'a dit : "T'as des petites photos dans les magazines si vraiment tu veux voir des femmes à poil !" Et voilà, c'était vraiment sur le régime de l'interdiction, de la honte, de trucs vraiment hyper classiques là pour le coup. Autant sur l'égalité et sur les stéréotypes de genre, ils sont assez avancés. Enfin je veux dire voilà, j'ai eu une dinette quand j'avais 5 ans parce que c'était ce que je demandais à Noël, même si mes grands-parents disaient que c'était n'importe quoi. Mais autant là-dessus, non, ils sont bloqués. Ils sont bloqués. J'ai jamais eu de discussion sur la sexualité avec mes parents. » (Martin, 23 ans.)

Les conditions d'accès à l'intimité dans ses usages d'Internet impliquent de se pencher sur des éléments de contexte divers, de la configuration spatiale du domicile familial au contrôle parental, en passant par les modalités d'accès « privé » à un ordinateur connecté ou à un smartphone. Mais plus généralement, c'est le rapport des familles à la sexualité et à l'éducation sexuelle qui permet de rendre compte de l'expérience adolescente de la sexualité telle qu'Internet permet de la découvrir. De plus, même si les premières recherches d'information sur la sexualité ou les premiers contenus pornographiques visionnés ont souvent lieu dans un cadre privé, isolé du reste de la famille ou du groupe de pairs, des discussions peuvent avoir lieu, des partages d'expériences. Ils font de la chambre d'adolescent ou des heures passées seul devant son ordinateur une expérience à la fois très intime, rarement partagée (du fait de son association à la masturbation, dans la réalité comme dans les représentations), mais parfois (quoiqu'exceptionnellement) discutée entre pairs (pour parler des découvertes faites en ligne, ou pour évoquer la pression familiale sur la sexualité).

Mais au-delà du contexte matériel des premiers accès à un Internet « intime », lié à la découverte de la sexualité, comment se déroulent les premiers usages sexuels d'Internet ? Comment les adolescents en font-ils le récit ? Que font les adolescents sur Internet en lien avec leur sexualité, lorsqu'ils parviennent à y accéder dans des conditions d'intimité suffisantes pour explorer les contenus disponibles en ligne ?

Les premières explorations en ligne : découverte de la pornographie et recherche d'informations sur la sexualité

De prime abord, il pourrait sembler paradoxal de mêler dans un même chapitre la découverte de la pornographie et la recherche d'informations sur la sexualité à l'adolescence, tant ces usages sexuels d'Internet sont généralement considérés comme opposés. Internet pourrait servir à *s'informer* sur la sexualité *via* des outils approuvés par des professionnels de santé et/ou des relations affectives, mais la pornographie ne ferait que *désinformer*, en induisant de fausses représentations de la sexualité, en induisant une pression sociale sur le corps, sur les performances sexuelles. Pourtant, les entretiens menés avec les jeunes laissent entrevoir une moindre distinction dans les usages, avec un rapport largement critique aux contenus en ligne, qu'il s'agisse de l'information sur la vie sexuelle et affective (qui peut, elle aussi, se révéler très « normalisante ») ou des contenus pornographiques (qui sont envisagés, par certains jeunes, comme une manière de « voir » à quoi ressemble telle ou telle position sexuelle, ou comme une manière de voir des corps en train d'avoir un rapport sexuel – dimension que l'éducation à la sexualité institutionnelle ne leur apporte pas¹³).

Ainsi, lors des entretiens avec les jeunes, à une question générale sur la manière dont ils se sont informés en ligne sur la sexualité à l'adolescence, certains répondaient en évoquant des recherches d'information sur un moteur de recherche, un forum ou un site spécialisé, quand d'autres évoquaient d'emblée la pornographie, le rôle des contenus sexuels dans le développement de leur sexualité. Ce constat n'est pas nouveau : des recherches qualitatives sur Internet et la sexualité ont montré les limites d'une approche cloisonnée des usages, « imposant » aux enquêtés des distinctions qu'eux-mêmes ne reconnaissent pas, par exemple entre ce qui relève de l'information et ce qui n'en relève pas.

Dans un article consacré à la méthodologie d'une analyse des usages sexuels en ligne (et plus spécifiquement des usages pornographiques), Feona Attwood écrit ceci : « La recherche qualitative montre que les contenus médiatiques sexuellement explicites sont expérimentés et compris de diverses manières et traduisent des réactions fortes et souvent contradictoires, qui ne sont pas toutes représentées dans les débats publics sur la pornographie. Ces contenus opèrent de différentes manières, qui dépendent du contexte ; en tant que source de connaissance, comme une ressource pour les pratiques intimes, comme le lieu de la construction identitaire, et comme une occasion de performer le genre et la sexualité. » (Attwood, 2005, p. 65, notre traduction.) Ainsi, ce qui rassemble les différents usages mis en évidence dans ce chapitre n'est pas leur « nature », le fait qu'il s'agisse de pornographie ou de messages visant à informer, mais bien le fait qu'ils soient cités par les jeunes en entretien et qu'ils semblent avoir joué un rôle, au moment de l'adolescence, dans leur initiation à la sexualité. Cette approche inductive des usages sexuels d'Internet est d'autant plus nécessaire que la frontière entre ce qui relève de la pornographie et ce qui n'en relève pas s'avère parfois complexe à établir. En effet, certains jeunes considèrent avoir été confrontés pour la première fois à des contenus pornographiques *via* le visionnage, en famille, de films « tout public » contenant des scènes de sexe

¹³ De manière générale, les enquêtés (y compris dans d'autres enquêtes menées récemment) perçoivent négativement l'éducation à la sexualité en milieu scolaire ou *via* des canaux officiels tels que des spots télévisés ou des sites officiels. Ils en critiquent le caractère parfois déconnecté de leurs questionnements, mais aussi le contexte (le fait de le faire à l'école, auprès de leurs camarades de classe). Voir à ce sujet la méta-analyse de Pound *et al.*, 2016.

plus ou moins explicites, ou font référence à des catalogues de sous-vêtements. Or, de même qu'il ne nous revenait pas de définir la sexualité, il était pour nous important de ne pas imposer de définition de la pornographie, de manière à laisser la place aux catégorisations élaborées par les jeunes à partir de leur expérience. La distinction qui suit, dans l'analyse, entre l'initiation à la pornographie et les recherches d'information en ligne doit être lue comme toute relative, issue des questionnements initiaux des chercheurs et permettant de regrouper des types de contenus. Toutefois, de nombreux liens peuvent être faits entre les propos des jeunes relatifs à la pornographie et ceux relatifs à la recherche d'information en ligne.

Des périodes d'initiation à la pornographie plus ou moins longues et tardives, marquées par des différences de genre

Les jeunes ont décrit, en entretien, leur rapport à la pornographie en faisant référence à des usages très divers, nécessitant de distinguer l'exposition involontaire à des images ou vidéos pornographiques (ou codées comme telles, puisque certains et certaines qualifiaient de pornographiques des images vues, dans l'enfance ou au début de l'adolescence, dans des films « grand public »), et le fait d'effectuer des démarches volontaires sur Internet, par exemple en se connectant à une plateforme de streaming spécialisée ou en cherchant directement sur un moteur de recherche des images, vidéos, ou même parfois des textes érotiques/pornographiques.

Les propos des filles et des garçons mettent en évidence la difficulté qu'il y a, pour les jeunes, à caractériser et définir la « pornographie ». Notre enquête n'imposait aucune définition de ce qui relève ou non de la pornographie (ni même de ce qui relève ou non de la sexualité). Là où les jeunes s'accordent, c'est sur l'importance qu'ils confèrent au contexte du visionnage pour caractériser les images : la présence des parents ou d'adultes faisant autorité (aîné-e-s de fratrie), l'âge du visionnage (« très » jeune, « durant l'enfance »), le sexe (être une fille), ainsi que l'interdiction morale de voir tel ou tel film, vont contribuer à définir les images vues comme comprenant de la pornographie. Si les entretiens montrent que, pour certains, la pornographie renvoie aux films interdits aux mineur-e-s, auquel cas la caractérisation « pornographique » est relativement consensuelle, pour d'autres, il peut s'agir de films policiers ou de films d'auteur comprenant des images ou des scénarios où la sexualité occupe une place majeure et explicite, à l'instar de *Shortbus* (James Cameron Mitchell, 2005), *Ken Park* (Larry Clark, 2003), *Crash* (David Cronenberg, 1996), *Showgirl* (Paul Verhoeven, 1995), ou encore *Basic Instinct* (Paul Verhoeven, 1992), pour reprendre des exemples cités dans les entretiens.

De l'avis des jeunes eux-mêmes, filles et garçons ne vivent généralement pas la même initiation à la pornographie, et ce du fait de différences de socialisation. Dans les groupes de pairs masculins, le fait de « regarder du porno » semble valorisé, ou peut en tout cas se dire et faire l'objet de discussions (le plus souvent sous l'angle de l'humour), quand les groupes de pairs féminins s'emparent peu de cette pratique et tendent davantage à la stigmatiser et à la naturaliser, y voyant « un délire de garçon ».

Justine, 18 ans, qui a grandi en milieu rural et fréquente, dans son lycée agricole, des bandes de filles et de garçons plutôt séparées, n'a jamais voulu regarder de tels contenus, mais relate des discussions à ce sujet. Ses propos reflètent un point de vue relativement répandu chez les enquêtées, en voici un extrait, qu'il est intéressant de citer *in extenso* :

- *Et justement est-ce que toi t'as déjà été consulter des sites de cul ou regarder des sites de cul avec des copains, avec des copines ?*

- Non.

- *Même pour rigoler ?*

- Non, j'aime pas trop ça.

- *T'as jamais reçu sur les réseaux sociaux ou des trucs comme ça, des potes qui font des impressions d'écran d'un film de cul juste pour provoquer la discussion entre tout le monde, tu vois, dans des groupes ?*

- Ah non non. Des fois, ils envoient des blagues un peu, enfin sur un groupe, des trucs un peu vaches quoi, mais c'est tout... Enfin je sais pas, des fois, ils envoient des blagues, juste des blagues, quoi.

- *Genre des blagues lourdes, des blagues de cul, quoi.*

- Oui voilà.

- *Et il y a quand même beaucoup de jeunes de ta génération, des filles et des garçons d'ailleurs qui ont déjà regardé des films de cul que ce soit sur Internet ou pas sur Internet, tu vois il y en a qui ont regardé des magazines tout ça.*

- Oui, il y a des potes à moi ils te le disent cash quoi, enfin... [...] Des gars de ma classe l'autre fois, je sais pas, on regardait un truc sur Internet, et il a une pub de cul qui s'est affichée, enfin sur son téléphone, et du coup il fait : "Oh, ça c'est la vidéo que j'ai regardée hier soir." On l'a regardée on était là : "Bon d'accord... enfin ok." Et du coup il fait : "Ouais, beh ouais, moi c'est tout le temps, comme tout le monde." Beh, il y en a, ils l'ont regardée, beh non...

- *Ça justement, tu trouves qu'il y a des grosses différences entre vous dans votre classe ou dans votre groupe de potes, entre ceux qui en regardent et ceux qui en regardent pas ?*

- Non, après non, enfin ils en parlent pas. Là c'était parce qu'on regardait je sais plus du matériel agricole sur leur truc [téléphone] et...

- *Et il y a une pub de film de cul qui est sortie ?!*

- Ouais, voilà.

- *Et toi ça t'a surprise ?*

- Beh, venant de lui, oui, parce que ça avait pas l'air d'une personne tu vois qui parle tout le temps de ça ou quoi. Enfin, il y en a, ça m'étonnerait pas, il y en a qui parlent... mais lui, je sais pas, il était tout calme, tout timide, jamais il disait des trucs de travers, et là il dit ça, comme ça, ça m'a un peu choquée.

- *Parce que tu pensais initialement que c'était plutôt ceux qui ont une grande gueule et tout ça qui vont regarder des films de cul ?*

- Ouais, plus, enfin... oui.

- *Et parmi tes copines il y en a déjà qui ont regardé des films de cul ?*

- Je pense pas, enfin elles me l'ont jamais dit.

- *Vous en avez jamais parlé entre vous quoi...*

- Non.

- *Et toi, est-ce que tu sais pourquoi t'as jamais cherché à en regarder ?*

- Je sais pas, ça a pas de but pour moi. [...] Ça sert à rien, je sais pas... Enfin je dirais pas : "Tiens, je vais regarder en vidéo de cul." Je vais regarder une vidéo de tracteurs, moi [...].

- *Et les mecs qui regardent des films de cul, ils t'ont déjà dit pourquoi ils voulaient regarder des films de cul ?*

- Non.

- *Là, ton pote quand il t'a dit "c'est comme tout le monde, tous les jours machin"... ?*

- Moi je l'ai regardé, j'ai fait : "Beh non." Il me fait : "Beh si, tous les mecs tous les soirs, j'en suis sûr." Beh s'il faut non, enfin j'en sais rien moi après...

- *Et t'as demandé à ton copain après ?*

- Non, j'ai pas demandé non. Mais, lui, il a dit après : "Mais n'importe quoi !" [...] Il a dit : "C'est pas parce que toi t'en regardes que tout le monde va en regarder tous les soirs."

- *Et si ton copain il te disait qu'il regardait des films de cul, ça te ferait bizarre ?*
- Un peu ouais, enfin je sais pas... Beh je sais pas... je trouve ça débile moi en fait.
- *C'est quoi que tu trouves débile ?*
- Beh de regarder des vidéos de cul. Enfin, c'est pas ce que je ferais quoi, enfin, je vois pas de but.
- *Ouais, tu comprends pas pourquoi.*
- Beh oui, ça sert à rien, pour moi ça sert à rien. » (Justine, 18 ans.)

À l'inverse, Victor, 24 ans, en couple depuis 3 ans, décrit une initiation à la pornographie, liée dans son expérience à la découverte de la masturbation, en interaction avec un pair masculin (en l'occurrence un cousin). Pour lui, son initiation diffère de celle des filles, notamment du fait d'une découverte plus tardive de la masturbation chez celles-ci : il se base, pour avancer cela, sur les déclarations de sa partenaire actuelle¹⁴.

« Et du coup toi tu penses que pour les jeunes il faudrait un peu plus d'information. C'est vrai que l'information sur la sexualité à l'école, ça parle pas du tout de porno quoi.

- Ça n'en parle pas du tout. Moi, c'est mon cousin qui m'a parlé de masturbation et de pornographie, quand j'avais 11 ans pour la première fois. Il avait eu son PC portable à Noël, il m'a montré ça. J'ai découvert le jour de Noël !

- *Et lui il avait quel âge ?*

- Il avait 14 ans. 13-14 ans, il m'avait parlé de ça. J'avais entendu le mot "branler" ou "masturbation", mais je savais pas vraiment ce que c'était, c'est lui qui m'a appris ce que c'était.

- *Et c'est ce qui fait qu'après tu l'as fait ?*

- Ouais, c'est ce qui fait qu'après, j'ai essayé de le faire, et ça a continué. Mais c'est lui qui m'en a parlé vraiment en premier, j'étais en 6^e.

- *Oui, c'est souvent l'âge.*

- C'est ça.

- *Oui, et du coup c'est vrai que les parents en parlent jamais.*

- Non, du tout. Avant d'être en couple avec ma copine, je parlais jamais de sexualité avec mes parents. Maintenant on peut en rigoler, genre je vais dire une bêtise à table par rapport à ça, pour faire exprès de gêner ma copine ou vice-versa. Mais sinon, jamais avec mes parents on a parlé de masturbation ou de sexualité. C'était... j'osais pas, c'est hyper tabou quoi. Jamais.

- *La masturbation, c'est quelque chose de très intime...*

- C'est exactement ça.

- *C'est rare que les enfants puissent en parler avec leurs parents.*

- C'est vrai que je leur en ai jamais parlé, et je leur en parlerai jamais.

- *Et encore, les garçons c'est peut-être parfois attendu, enfin les parents s'en doutent tout ça.*

- C'est ça, les filles... [...] Et puis ça commence... je vois ma copine, la première fois qu'elle s'est masturbée, c'était à la fac, elle avant 18 ans je crois. C'était bien... alors que moi, je vois à 11-12 ans, j'avais commencé. Il y a un décalage de 6-7 ans, c'est quand même énorme. [...] C'est ça. Chez les mecs je pense que ça arrive bien avant » (Victor, 24 ans.)

¹⁴ Un article d'André Béjin, basé sur l'exploitation de l'enquête ACSF (Analyse des comportements sexuels en France, 1993), révélait un biais de sous-déclaration de la masturbation chez les femmes, mis en évidence en comparant des questions directes et indirectes posées à ce sujet aux enquêtées. Ce constat pourrait éclairer l'idée selon laquelle il est plus difficile, dans un groupe de pairs féminin, de « déclarer » cette pratique, quand bien même on l'expérimenterait par ailleurs. André Béjin, au vu des données d'ACSF, faisait de la masturbation « une composante non pas marginale mais essentielle de "l'entrée en sexualité" de la majorité des jeunes femmes actuelles » (Béjin, 1993).

Ainsi, il ressort de ces points de vue masculin et féminin sur la pornographie et la masturbation (qui semblent plus ou moins entremêlées dans l'expérience de la sexualité solitaire à l'adolescence), que des différences de genre demeurent, malgré une tendance au rapprochement des comportements sexuels des hommes et des femmes attestée par l'enquête Contexte de la sexualité en France (Bajos, Bozon, 2008).

GENRE ET INITIATION A LA PORNOGRAPHIE ET A LA MASTURBATION CHEZ LES JEUNES. LECTURE DES RESULTATS DE L'ENQUETE CONTEXTE DE LA SEXUALITE EN FRANCE (2008)

« L'âge auquel la moitié des personnes ont vu leur premier film pornographique a baissé chez les jeunes générations (17,6 ans pour les femmes de 18 et 19 ans, et 15,7 ans pour les hommes). Alors qu'il y avait dix ans de différence entre les âges médians d'accès à la pornographie chez les femmes et les hommes de 50 à 59 ans, l'écart entre les femmes et les hommes est tombé aujourd'hui à deux ans.

Malgré ce rapprochement, les significations et contextes d'usage de la pornographie restent très distincts selon le sexe. Les hommes s'initient parallèlement à la pornographie et à la masturbation dans leur prime adolescence : les déclarations des hommes de 18 à 24 ans font apparaître une forte corrélation temporelle entre le début de l'activité masturbatoire et le premier film pornographique. Ce n'est pas le cas des femmes, qui s'initient un peu plus tardivement à la pornographie et, en partie, par l'intermédiaire de leurs partenaires : interrogées sur le contexte dans lequel elles avaient vu leur plus récent film pornographique, les femmes de 18 à 24 ans qui en regardent régulièrement sont 52 % à dire l'avoir vu avec un partenaire sexuel. Les modes de visionnage des films pornographiques s'inscrivent dans les processus dominants de socialisation à la sexualité.

À travers l'initiation à la masturbation dès la préadolescence, les hommes continuent à faire l'apprentissage précoce d'un désir individuel adossé à des représentations culturelles, plutôt qu'à des relations. Inversement les jeunes femmes sont toujours éduquées à considérer majoritairement l'entrée dans la sexualité comme une expérience sentimentale/relationnelle, et donc plutôt dissuadées de se masturber à l'adolescence. L'initiation à la masturbation, lorsqu'elle se produit, est souvent plus tardive chez elles. » (Bozon, 2012, p. 128)

Parmi les garçons rencontrés, certains font état d'une initiation à la pornographie en lien avec le groupe de pairs masculin : soit parce qu'ils en ont regardé entre garçons, parce que l'un d'entre eux leur en a montré, ou qu'ils avaient ce jour-là un ordinateur à disposition et voulaient assouvir leur curiosité, soit parce qu'ils ont pu parler avec les garçons de séquences pornographiques visionnées seuls. Jonas et Tom, qui ont tous deux 22 ans au moment de l'enquête, se remémorent leurs moments d'initiation à la pornographie, réalisés dans un cadre collectif. Pour Jonas, issu d'une famille de classe intermédiaire d'une petite ville française, le fait d'en regarder avec ses pairs à l'adolescence relevait de la curiosité partagée :

« La première fois, j'étais tout seul ouais. Mais ça nous est arrivé plus tard au collège de regarder des pornos ensemble. [...] C'étaient les débuts où on découvrait ça et : "Oh j'ai vu une vidéo trop bien !" Et tu vois, t'es chez un copain et tu la mets comme ça pour lui faire montrer quoi. » (Jonas, 22 ans.)

Mais l'initiation à la pornographie ne revêt pas la même signification chez tous les enquêtés. Si Jonas y voit avant tout une curiosité partagée, un « délire », Tom, fils d'un agriculteur et d'une enseignante, y voit une sorte de préparation à la sexualité, un « apprentissage » partagé :

« Avec mes potes, avant on se le racontait et tout, et après on se branlait sur les sites et tous les soirs, et puis du coup le rapport aux filles était différent quoi en gros. [...] Dans le sens où nous on était là, on voulait entre guillemets pour être cru, on était là à penser à baiser et tout, pour découvrir et tout, et du coup on passait par

ce genre de sites pour apprendre ouais à grandir au niveau de la sexualité je pense. (...) dans le sens vraiment physique du terme, enfin je sais pas... [...] Voilà. Par exemple ça pouvait arriver de se mettre des vidéos pornos à plusieurs en disant : Ouais, regarde comment elle est bonne. Enfin tu vois, découvrir les filles on va dire » (Tom, 22 ans).

L'initiation à la pornographie peut donc avoir lieu entre garçons, pratique qui ne semble pas avoir d'équivalent chez les filles (hormis le cas de visionnages très occasionnels, pour « rigoler » ou voir ce que regardent les garçons). Cette initiation dans l'entre soi masculin fait écho aux travaux de Mélanie Gourarier sur la « Communauté de la séduction », groupe d'hommes jeunes qui s'organisent afin de « séduire », à travers une sorte « d'école de la masculinité » (Gourarier, 2017, p. 16-17). Les jeunes hommes rencontrés par l'auteure expliquent avoir eu besoin de se soutenir dans leur quête, percevant leur situation comme menacée par les femmes et le féminisme. L'un de leurs arguments visant à justifier l'entre soi masculin dans leur initiation à la séduction est que les femmes ont, de leur côté, de nombreux soutiens (« tels que les magazines féminins ou l'intimité valorisée dans l'amitié féminine », p. 91-92). Dès lors, on peut établir un parallèle avec l'initiation à la pornographie réalisée dans l'entre soi masculin à l'adolescence, et beaucoup moins fréquemment « partagée » dans l'entre soi féminin : le sentiment de pouvoir « en parler », le fait de regarder de la pornographie, de « s'y connaître », est une attente sociale forte pour les garçons, contrairement aux filles. Cela pourrait expliquer une différence de genre dans la socialisation à la pornographie. Comme nous l'ont dit des jeunes lors de *focus groups*, les garçons *doivent* en parler au collègue. La sexualité, et plus particulièrement sa représentation dans des contenus pornographiques, fait partie des choses à connaître, à maîtriser, alors que les filles semblent pouvoir développer cette pratique indépendamment du cadre collectif du groupe de pairs (féminin ou masculin) – ce qui ne signifie pas, cependant, qu'elles ne s'intéressent pas la pornographie (ni qu'elles ne se masturbent pas).

Mais que disent les filles de leurs usages de la pornographie ? Les initiations à la pornographie des filles rencontrées se présentent d'emblée comme plus « singulières » que celles des garçons, au sens où elles ne suivent pas forcément un même schéma d'expérimentation, c'est-à-dire une initiation en partie partagée au sein du groupe de pairs, voire des usages à plusieurs. N'ayant pas à rendre compte de leurs usages de la pornographie comme cela peut s'observer chez les garçons, il est possible que le rapport des filles aux contenus pornographiques soit moins « normé ». Cette faible normativité des usages féminins de la pornographie se repère d'abord à l'âge auquel elles déclarent leurs premières expériences de la pornographie. Alors que les garçons situent généralement ces expériences au milieu du collège, les filles évoquent des périodes de la jeunesse s'étendant au milieu de l'adolescence jusqu'au début de leur vie d'adulte. Certaines ont par exemple découvert leurs premières vidéos pornographiques à l'âge de 20 ans, alors que tous les garçons rencontrés mentionnent leurs premiers visionnages avant 16 ans.

Julie, 30 ans au moment de notre entretien, issue d'une famille de classe supérieure intellectuelle, vivant depuis peu dans une petite ville pour y suivre son copain, s'est intéressée à la sexualité au milieu du collège, notamment en « chattant » occasionnellement avec des hommes de manière anonyme afin de tester des scénarios sexuels. Sa sexualité relationnelle s'est développée plus tard, après le lycée, puisqu'elle a eu son premier rapport sexuel à l'âge de 23 ans. C'est avec son troisième partenaire qu'elle découvrira la pornographie, qu'elle jugeait d'abord très négativement. Elle raconte ainsi son initiation à la pornographie :

« [C'était] vers 25 ans. C'est curieux, c'est arrivé en en parlant avec mon copain, avec qui je suis encore actuellement. Je l'ai rencontré quand j'avais 25 ans, lui en avait 28, nous étions grands. Il me racontait un peu son adolescence, que lui, en tant que garçon, entre 16 et 18 ans, il consommait une énorme quantité de porno. Et sur le moment, j'étais très choquée. J'avais eu quelques amis hommes, mais je n'avais jamais parlé de ça. C'est comme si je tombais des nues [...]. Donc mon copain m'en parlait, et moi qui voyais le porno comme quelque chose d'un peu choquant, un peu dégoûtant, de sale, de pas bien, lui, il m'en parlait de façon plus ludique. Il me disait que c'était amusant, qu'ils s'échangeaient les cassettes vidéo entre amis. À l'époque, il fallait enregistrer le film sur Canal +. Il en parlait de façon aussi très saine. C'était juste des garçons qui avaient envie de voir ça, et ils ne devenaient pas pour autant des brutes dans la vie réelle. Il me parlait de tout ça, ce qui a un peu désacralisé le porno. J'ai compris que c'était quelque chose d'accessible. C'est lui qui m'a fait découvrir le blog de Maïa Mazaurette, *Sexactu*¹⁵. Elle y parle de sexe de façon très libre, ça m'a un peu réconciliée avec beaucoup de choses. » (Julie, 30 ans.)

Ce que décrit Julie, et que d'autres enquêtées évoquent, c'est une représentation initiale de la pornographie comme quelque chose de « sale », sans toutefois avoir une forte répulsion pour celles et ceux qui en regardent, mais plutôt des interrogations (Pourquoi en regarder ? Quel intérêt y a-t-il à le faire ?). Dans le cas de Julie, après avoir « désacralisé » la pornographie en en discutant avec son partenaire, l'initiation se fera en solitaire, *via* une forme d'intellectualisation (en l'occurrence par un intérêt simultané pour la pornographie en elle-même *et* pour les discours féministes sur la pornographie – même si elle dit ne pas être intéressée par la « pornographie féministe ») : cette intellectualisation des usages peut s'expliquer par la trajectoire scolaire et sociale de Julie, qui est titulaire d'un doctorat, mais s'est ensuite reconvertie dans une activité sportive, et dont les dernières années sont marquées par un engagement féministe dans une association œuvrant à la promotion de la santé sexuelle et reproductive. Voici comment elle décrit cette période, et l'évolution de ses usages liée aux conditions matérielles (mise en couple et partage d'un lieu de vie) :

« Au fur et à mesure, j'ai effectué mes petites recherches, et j'ai fini par remarquer que j'aimais bien voir certaines choses, que ça ne me mettait pas du tout mal à l'aise. Ce n'est pas du tout régulier, mais je dirais que c'est assumé. Pas auprès d'un grand nombre de personnes, mais au fond de moi, oui, je peux voir un film pornographique et oui, je peux trouver ça excitant. Certains ne m'excitent pas du tout, mais ils ne me font pas peur non plus. Après, je sais qu'il existe des choses que je n'ai pas vues, qui peuvent être violentes, que je n'aimerais pas. » (Julie, 30 ans.)

Camille, 26 ans, issue d'une famille de classe intermédiaire, et vivant elle aussi dans une petite ville, travaille en tant qu'artiste indépendante. Au moment de l'entretien, elle est en couple depuis dix ans avec son premier partenaire, et elle a connu sa première expérience de sexualité relationnelle à 17 ans. Camille n'a pas eu d'ordinateur personnel avant la fin du lycée, ordinateur qu'elle a d'abord dans le cadre de ses études. Elle l'utilisera toutefois à des fins « sexuelles » pour quelques recherches d'information liées aux aspects « techniques » de la sexualité. Comme Julie, elle découvrira la pornographie par l'intermédiaire de son partenaire, avec qui elle aura d'abord quelques discussions liées à son dégoût initial pour cette pratique. Voici la manière dont elle raconte son initiation :

« C'est mon copain qui parlait du fait qu'il était déjà allé sur des sites pornos, et moi, je n'y étais jamais allée avant cette relation. Au début d'ailleurs, j'étais complètement contre. Je trouvais ça abusait pour l'image de la femme. J'en avais une image générale très négative, et je trouvais que ce n'était que les gens déviants, avec un appétit sexuel incroyable, qui allaient sur les sites pornos. Au bout d'un mois, après qu'il ait calmé mon inexpérience, mes *a priori*, je suis allée voir. C'est là que j'ai commencé à en consommer, mais c'est parce que j'en ai entendu parler, que je sais que dans la pratique, ce n'était pas que 10 % de la population, et que ceux qui regardaient n'étaient pas forcément fous. [...]

¹⁵ www.gqmagazine.fr/sexactu

– *Comment as-tu débloqué la situation ? C'est en en parlant vraiment ? En se disant "Tiens, pourquoi vas-tu voir cela ? Qu'est-ce que ça t'apporte ?"*

– Non, pas si concrètement. Je critiquais plutôt, je pense, sur le moment. Je lui disais qu'il abusait, que c'était nul, mauvais. Je ne sais pas ce que je disais. Mais il me répondait : "Non, tu ne comprends pas, enfin, regarde." Je pense qu'il s'est un peu vite braqué. Alors je me suis dit "il se braque et je ne comprends pas trop pourquoi, autant que j'aille voir."

– *C'était au début de ta relation avec lui ?*

– Oui, c'était plutôt au début. [...] Oui, enfin juste après le lycée, quand même. Dans l'année qui a suivi. [...] Je me souviens d'une vidéo qu'il m'a montrée, il me semble, rapidement, ou alors je suis tombée dessus. À un moment, j'ai utilisé son ordinateur, parce qu'il était autre part, donc il me disait d'aller sur son ordinateur, de m'occuper. Et je suis tombée sur un dossier, j'ai fouillé, j'avoue. Et je crois que je suis tombée sur une vidéo porno, et je m'étais dit que ça voulait dire qu'il a envie... Oui, à un moment, j'ai vu une vidéo porno sur son ordinateur, je pense, dont la pratique m'a semblé... Je crois que c'était trois personnes qui faisaient l'amour, et je me suis dit que c'était abuser, mais en même temps...

– *Tu pensais que c'était une pratique qu'il attendait de ta relation aussi ?*

– Oui, exactement. Je me suis dit que les gens qui regardent des choses précises, c'est exactement ce qu'ils voudraient faire dans la vraie vie. En fait, ce qui me mettait une énorme pression, c'était le côté confiance en soi. Je me suis dit que s'il regardait des trucs comme ça, aussi abusés, avec des gens aussi à l'aise, avec trois personnes, c'est que forcément il allait vouloir le faire. Mais ça ne correspond pas. Après, j'ai compris justement qu'en regardant, je n'avais vraiment pas envie de le faire moi-même, mais il n'empêche que c'était agréable. J'ai compris qu'on pouvait avoir un décalage entre consommer du porno et avoir une sexualité différente.

– *Bien sûr. Et ça, tu l'as commencé rapidement ? À quel âge ? À quel moment t'es-tu dit que finalement, on a le droit de voir ça ?*

– Je pense que ça m'a pris quelques semaines avant de regarder vraiment, et je pense assez rapidement. Une fois que je suis tombée sur des vidéos et que j'ai dû en regarder 2 ou 3 comme ça en passant, rapidement. Je pense qu'il y a un moment où je me suis dit que c'était intéressant, ma foi ! [Rire] » (Camille, 26 ans.)

Dans le cas de Camille comme dans celui de Julie, on voit que se pose la question du décalage entre une représentation de la pornographie et la réalité découverte ensuite sur les sites, mais aussi celle du possible écart entre fantasmes solitaires (ce qu'on regarde seul sur son ordinateur) et sa sexualité relationnelle. Dans l'entretien, Camille explique avoir accédé à une meilleure compréhension de la sexualité de son partenaire, dont elle ne comprenait pas le besoin de se masturber en regardant de la pornographie éloignée de leurs pratiques sexuelles de couple. Elle expliquera qu'attirée elle-même par une pornographie qu'elle qualifie de « violente », sans rechercher cette violence dans ses propres rapports sexuels, elle a compris que l'on pouvait regarder autre chose que ce que l'on désirait pour sa sexualité relationnelle.

Dans le cas de Camille comme dans celui de Julie, les discussions autour de la pornographie ont essentiellement lieu dans le cadre du couple, et même si elles ne regardent pas de pornographie avec leurs partenaires, elles peuvent en parler. Ce sont d'ailleurs ces discussions avec leurs partenaires, qui en regardaient avant elles, qui les ont initiées. Lucie, 21 ans, a également découvert la pornographie par le biais de son copain, à 18 ans, à la fin du lycée, mais a pu ensuite en parler dans son groupe de pairs en classe préparatoire littéraire, groupe essentiellement constitué de filles et de garçons qu'elle décrit comme étant pour la plupart gays (sa limite est qu'elle n'en parlera presque pas aux garçons hétérosexuels). Issue d'une famille de classe intermédiaire, dans une grande ville, Lucie est étudiante au moment de notre entretien. Contrairement à Camille et Julie, elle se décrit comme très « connectée » puisqu'elle utilise quasiment tous les réseaux sociaux populaires (voir son portrait *infra*). Si elle n'était *a priori* pas réticente vis-à-vis de la pornographie, il lui a fallu en parler avec son copain avant d'aller voir de quoi il s'agissait :

« J'ai commencé très tard parce que j'étais vachement frileuse vis-à-vis du truc, enfin c'est pas que j'étais contre ou que j'étais réticente, mais je sais pas, j'osais pas trop y aller. Et au final c'est le garçon avec qui j'étais très proche là avec qui j'étais au lycée, on en parlait et je lui disais que j'avais un peu envie, mais que j'osais pas, et il m'a dit...

– *Le garçon avec qui t'avais par ailleurs des rapports ?*

– Oui, avec qui j'ai eu ma première relation sexuelle. Il m'a dit "mais si tu veux, je te file des adresses softs", parce que je savais même pas où aller, enfin je savais qu'il y avait *YouPorn* et tout, mais tu sais, quand t'arrives sur la page d'accueil, il y a les images hyper graphiques, enfin ça me faisait un peu peur je pense. Et il m'a dit : "Mais je te file des liens de trucs plus softs et tout. Et voilà, c'est comme ça que j'ai commencé." (Lucie, 21 ans.)

Dans la suite de l'entretien, Lucie décrit la routinisation de ses usages de la pornographie (voir *infra*), qui se traduiront par des visionnages réguliers liés à sa sexualité (masturbation), et par l'appropriation de cet usage dans une optique féministe, de discussion au sein de son groupe de pairs et de déconstruction. Elle a développé une typologie des bons et des mauvais contenus pornographiques, du point de vue du traitement qui est fait des femmes dans les vidéos (elle regarde essentiellement des vidéos représentant une sexualité hétérosexuelle, et quelques vidéos homosexuelles) : elle prend l'exemple des vidéos où l'on ne voit que le visage des femmes, et pas celui des hommes, induisant selon elle une forte inégalité et un rapport de domination. Par ailleurs étudiante en cinéma, Lucie a développé une forte sensibilité aux images, qu'elle ramène à leur contexte de production et à l'univers culturel d'où elles sont issues. Elle s'est également intéressée aux textes érotiques, aux fanfictions érotiques, usage qu'elle lie à une forme d'intellectualisation de la sexualité. Avec ses amies (et quelques amis), Lucie dit échanger beaucoup à propos de la sexualité et de ce qu'elle regarde comme contenus pornographiques, avec cependant une ligne rouge : il lui semble impossible d'évoquer ce qui sous-tend, pour elle, le visionnage de pornographie, à savoir la masturbation, qu'elle décrit comme la seule chose dont il est difficile de parler au sein de son groupe de pairs.

Comme on le voit à travers les situations de Julie, Camille et Lucie, l'initiation à la pornographie décrite par nos enquêtées est plus tardive que celle des garçons, et elle se réalise dans un cadre précis, celui du couple et des discussions entre les deux partenaires, suivies de « conseils » délivrés par le partenaire le plus expérimenté. Toutefois, quelques enquêtées décrivent une initiation plus précoce. C'est par exemple le cas de Zoé, 18 ans, scolarisée en bac pro et issue d'une famille de classe populaire d'une petite ville, vivant seule avec sa mère, qui raconte sa découverte de la pornographie au moment de ses premiers rapports sexuels, à 16 ans (elle avait lu quelques mangas érotiques avant cela, mais sans que cela constitue une pratique régulière). Zoé regarde des vidéos pornographiques avec son copain, mais, selon elle, sans y prendre du plaisir : elle explique qu'ils en regardent car il en a « besoin », souvent pendant quelques minutes avant d'enchaîner sur un rapport sexuel. De son côté, ces vidéos suscitent davantage sa curiosité, et ne l'aident pas réellement à mieux vivre sa sexualité, puisqu'elle dit par ailleurs « prendre du plaisir 50 % du temps ». Elle décrit un rapport à la pornographie très détaché, lié au fait de « faire plaisir » à son partenaire, pensant qu'il ne comprendrait pas si elle refusait d'en regarder.

De son côté, Céline, 23 ans, issue d'une famille de classe populaire, étudiante, se remémore, en réponse à une question sur sa première confrontation à la pornographie, des images vues à la télévision ou dans des magazines de vente de vêtements à distance. Elle découvrira les sites pornographiques un peu plus tardivement, au début du lycée, au moment de son premier rapport sexuel (15 ans) et après avoir d'abord découvert la masturbation (vers 12-13 ans).

Mais parmi les enquêtées, certaines ont fait part de leur désintérêt pour la pornographie, notamment par celles de classe populaire, à l'instar de Léa, 25 ans, vivant dans une petite commune et animatrice, pour qui la seule expérience de la pornographie a consisté à aller voir, avec ses amis, une fille de leur réseau d'interconnaissance repérée par un garçon sur un site de vidéos en streaming. Ainsi, le fait de regarder des contenus pornographiques, plus tardif chez les femmes que chez les hommes (Bajos, Bozon, 2008), semble lié à des enjeux de classe et de trajectoire scolaire, et à la possibilité qu'ont certaines adolescentes ou jeunes adulte d'intellectualiser. En effet, celles qui évoqueront le plus longuement leurs usages de la pornographie, et même les pratiques sexuelles (la masturbation) associées, sont les plus dotées scolairement, et ne sont pas issues des classes populaires (Cheynel, 2014).

En matière d'initiation à la pornographie comme en matière d'initiation à la masturbation (ces deux éléments étant le plus souvent liés chez les enquêtés rencontrés), on remarque donc un effet du genre¹⁶ (une initiation plus tardive des filles, souvent issues de discussions avec leurs partenaires masculins), des origines sociales et de la trajectoire scolaire, chez les filles, où la légitimité à déclarer des usages de la pornographie semble liée au fait de pouvoir les intellectualiser. Chez les garçons, on note une moindre tendance à l'intellectualisation, étant donné sans doute de la légitimité qu'ils ont à en regarder et à en parler, en raison de leur genre et des représentations associées à la sexualité des garçons. Enfin, le fait de ne pas avoir éprouvé d'intérêt pour la pornographie, c'est-à-dire de déclarer n'avoir jamais pris l'initiative d'en regarder (hormis dans des contextes où le visionnage était « imposé » : *pop-up* ou visionnage dans une soirée), mis au jour chez certaines enquêtées (6/19), ne trouve pas d'équivalent chez les garçons rencontrés, lesquels ont tous, *a minima*, regardé occasionnellement des images ou vidéos pornographiques au cours de leur adolescence.

Des recherches d'information plus ou moins déconnectées de la sexualité relationnelle

Internet est devenu, pour beaucoup de jeunes comme d'adultes, le lieu le plus évident de la recherche d'informations sur la santé et la sexualité, du fait du développement des technologies, de leur accessibilité et de l'augmentation du nombre de contenus disponibles. Dans le domaine de la santé (qui constitue une part importante des requêtes des jeunes rencontrés lorsqu'il s'agit de rechercher des informations sur la sexualité en ligne), Internet est devenu, dans l'ensemble de la population, une source croissante d'information. Il y a dix ans, l'enquête menée par l'INSERM sur les habitudes de recherche d'informations liées à la santé sur Internet (voir l'enquête WHIST, Renahy *et al.*, 2008), montrait que déjà 30 % des individus considéraient Internet comme leur principale source d'information sur la santé. Parmi les jeunes que nous avons rencontrés, plus de la moitié d'entre eux (20/35) citent Internet comme leur principale source d'information sur la sexualité (les autres citant essentiellement les pairs, la famille élargie ou les professionnels de santé).

Lucie, 21 ans, étudiante dans une grande ville, cite Internet comme ayant été son premier recours à l'adolescence, lorsqu'il s'agissait de chercher de l'information sur la sexualité. Lucie s'est forgé une

¹⁶ Il s'agit bien ici d'un effet de genre, et non d'une différence entre les sexes, puisqu'à travers les différences dans les usages que l'on remarque entre les jeunes des deux sexes, on repère l'effet de normes renvoyant à la construction genrée de la sexualité adolescente.

forte connaissance des débats féministes autour de la sexualité et des questions de genre, dont elle situe l'origine dès ses années de lycée. L'expérience de relations amoureuses et sexuelles avec des partenaires des deux sexes (Lucie se définit comme bisexuelle) l'a amenée à approfondir sa conception de l'orientation sexuelle – en partie *via* des recherches effectuées en ligne. Aussi a-t-elle un regard très positif sur les informations que l'on peut trouver en ligne :

« Du coup, toi, est-ce que c'est comme ça que tu as eu tes premières informations ou est-ce que tu les as eues autrement ?

– Alors moi c'est Internet à fond. C'est pour ça que je défends énormément Internet parce que ça a construit toutes mes connaissances, enfin déjà toutes mes positions idéologiques, politiques sur tout ce qui est sexualité, genre... Et moi c'est pas en dehors, c'est pas dans le cadre scolaire que j'aurais pu apprendre des choses comme ça, c'est nulle part ailleurs en fait que sur Internet, je pense. Et du coup, je crois que les premiers trucs c'étaient les blogueurs que je suivais sur YouTube qui parlaient de ça, et des blogs féminins un peu, féministes et tout, sur lesquels je vais plus trop, du coup, vu que je suis sur Facebook. Je sais plus trop où j'allais, mais ouais, c'est ça.

– *Et ça, c'était à quel moment tu dirais ? Début - milieu du lycée c'est ça ?*

– Ouais, le moment où j'ai commencé à avoir mon ordi, et où j'ai commencé à m'intéresser à ces questions. ».
(Lucie, 21 ans.)

Les propos de Lucie, qui dénotent une bonne maîtrise d'Internet comme ressource sur la sexualité, le genre et l'orientation sexuelle, illustrent l'importance des communautés d'intérêts : le fait de pouvoir suivre des blogueurs aux questionnements proches des siens propres, ou de pouvoir trouver des ressources spécifiquement adressées à sa propre orientation sexuelle (et non des ressources généralistes, la plupart du temps adressées à des jeunes présumés hétérosexuels – à l'exception des ressources sur les risques liés aux infections sexuellement transmissibles (IST), parfois déclinées à destination des jeunes gays ou lesbiennes).

Lorsque l'on s'intéresse au contexte des premières recherches d'information sur la sexualité en ligne, on trouve des recherches qui peuvent naître de la curiosité (Victor) ou d'une inquiétude spécifique (Georges).

Victor, 24 ans, issu d'une famille de classe populaire, se rappelle avoir fait une recherche sur le clitoris au moment du collège, organe dont il ignorait l'existence et dont il avait appris l'existence dans un épisode de la série animée *South Park* :

« Je regardais le dessin animé South Park, et dans le film, un personnage dit : "Pour rendre ta petite amie heureuse, il faut trouver le clitoris." Première fois de ma vie que j'entends ce mot-là. Et j'avais demandé à mon demi-frère, il m'avait expliqué vaguement, j'avais rien compris. J'avais demandé à des gens autour de moi, à mes amis, et personne savait ce que c'était que le clitoris. J'avais cherché sur Internet, et en fait voilà une recherche que j'ai pas réussi à... Ils expliquent très brièvement et c'est pas très précis du coup, parce que c'est un truc qui peut être différent chez une femme comme chez une autre. Donc ça c'est un truc sur Internet la recherche avait pas porté ses fruits quoi. Voilà pour l'anecdote.

– *Et du coup, t'es resté avec une information pas terrible quoi...*

– Pas terrible jusqu'à ce que du coup en ayant des rapports sexuels, où là j'ai vu ce que c'était, j'ai demandé voilà directement parce que c'était le meilleur moyen je trouve de savoir. Je préférais demander à la personne plutôt que de faire semblant ou d'essayer un truc foireux quoi.

– *Il y a aussi des filles qui savent pas trop non plus...*

– Oui, il y a aussi des filles qui savent pas trop. Moi ça m'est arrivé de tomber sur des filles qui savaient pas trop non plus, où je savais même mieux quoi, du coup voilà.

– *Ça ne fait tellement pas partie de l'éducation.*

- Ils en parlent pas non plus, que ce soit à l'école ou quoi. On en parle pas, sauf en biologie après au lycée. Forcément on l'a appris en bio, mais sinon... ils disent juste qu'à cet endroit-là il y a le clitoris c'est tout. » (Victor, 24 ans.)

Dans le même esprit de recherche motivée par la curiosité, Victor s'intéressera ensuite à des positions sexuelles ou à des pratiques dont il entendait ici ou là le nom :

« Quand j'étais au collège, des sex-toys j'en avais entendu parler, je voulais savoir à quoi ça ressemblait. Qu'est-ce que c'est que la sodomie, j'avais cherché sur Internet. Voilà à peu près... Des positions, des noms de positions pour voir à peu près... Bon ça sert à rien au final d'avoir 150 noms de positions, mais j'avais cherché ça. [...] Souvent parce que je l'ai entendu dans la journée, et souvent le soir j'y repense : Ah tiens, je vais me renseigner, c'est quoi ça ? Voilà, c'est juste ça. C'est pas dans le but après d'aller faire la chose. C'était dans un but vraiment de curiosité. Ou même BDSM (Bondage, discipline, sado-masochisme), qu'est-ce que c'est bondage, après les trucs un peu plus... j'ai recherché ce que c'était et tout ça ». (Victor, 24 ans.)

Lorsqu'on lui demande, plus concrètement, de décrire comment il accède à de telles informations, Victor cite la recherche directe sur un moteur de recherche et la lecture de sites de type encyclopédique, à l'instar de l'encyclopédie collaborative *Wikipedia*. Surtout, Victor explique avoir une stratégie de validation de l'information, qui passe par le recoupement des sources :

« Et là, quand tu fais ces recherches-là, tu tombes sur quels types de sites ?

- Généralement il y a souvent Wikipédia ou...

- Tu regardes plusieurs onglets ?

- Je regarde les trois-quatre premiers qui arrivent, je regarde surtout le nom du site, je regarde la page comment elle est présentée, si ça a l'air sérieux, si ça a l'air d'un truc pour faire le buzz, si c'est bien expliqué, parce qu'il y a des sujets qui vont être théoriques, plus dans le scientifique d'expliquer ça, et il y a des sites qui vont être plus comme *aufeminin.com*, où là ils vont être plus dans un truc relationnel sexuel, et je trouve que c'est bien d'avoir un peu des deux. Je m'arrête jamais sur un seul site, je regarde plusieurs trucs. » (Victor, 24 ans.)

Lorsqu'on lui demande s'il fait appel à d'autres sources d'informations sur la sexualité, Victor écarte d'emblée ses parents car dans sa famille, « c'était vraiment tabou, je ne leur en ai jamais parlé ». De même, ses amis ne constituaient pas une ressource car « on était tous puceaux, du coup, ils n'avaient pas plus d'expérience ». Enfin, il dit n'avoir jamais eu de discussion sur la sexualité avec un médecin. Dans son cas, celui d'un jeune cherchant occasionnellement à répondre à certaines questions au cours de l'adolescence, Internet est une ressource importante, et surtout sans concurrence, au sens où il n'identifie pas d'autres sources d'information légitimes dans son environnement proche.

Georges, 24 ans, né dans un pays étranger, est récemment arrivé en France en tant que demandeur d'asile. Il a lui aussi effectué de nombreuses recherches d'informations sur Internet à l'adolescence, liées à des affirmations entendues autour de lui. Il s'est renseigné sur les risques liés au VIH et aux hépatites, et aux risques de stérilité associés, selon lui, à la contraception des femmes. Mais ses propos illustrent la porosité entre l'initiation à la pornographie et la recherche d'information. Aujourd'hui très réprobateur vis-à-vis de la pornographie (dont il dit avoir été « victime », avant de chercher à s'en « détourner »), il dit y avoir vu des choses qu'il juge aujourd'hui encore « choquantes », à l'instar de la sodomie. Dès lors, il a effectué des recherches sur le sujet et sur les préliminaires, dans la perspective de sa sexualité relationnelle à venir :

« [Dans la pornographie] la sodomie tout ça, ils montrent comme si c'était normal, c'est quelque chose de sain. Bon moi, j'étais tout le temps contre ça, et je me disais est-ce que... je me posais surtout la question... sur la sodomie je connais que c'est mal, je connaissais, mais je me demandais quand même sur les relations orales. Moi je me disais : Est-ce que c'est une façon normale d'avoir une relation sexuelle ? Est-ce que ça peut faire partie des préliminaires ? Voilà, parce que bon j'aime bien lire des articles sur ça parce que j'aime bien me

préparer, et quand j'aurai mes propres expériences sexuelles, surtout ça [...] Bon moi, je me demandais si tout ça ça faisait partie des préliminaires. En fait, la question que je me posais, c'était : Est-ce que c'est normal de faire ça ? Voilà, c'est la question que je me posais. J'ai fait plein de recherches là-dessus J'ai compris qu'il y a plein de dangers qu'on court, il y a même des cancers, on peut avoir des cancers de la gorge, il y a même des maladies de la bouche...

– *Et du coup toi tu disais quoi en lisant ces choses-là ? Ça t'a renforcé dans le fait de dire "c'est pas normal", c'est-à-dire pour toi c'est trop risqué ou tu t'es dit "il faut pas le faire parce que..." ?*

– Bon pour moi, bon, chacun a sa façon de penser, a son éducation voilà, et pour moi, je dis que c'est contre nature, voilà. Moi je me dis c'est contre nature.

– *À la fois la sodomie et le sexe oral, les deux ? Tu fais une différence entre les deux ?*

– Pour la sodomie, là, je me dis ouvertement que c'est contre nature, on ne peut pas envisager de... pff... de le faire. C'est malsain. Pour moi c'est malsain. Pour le sexe oral, je me pose encore beaucoup de questions là-dessus. Je n'ai pas encore eu de réponse. » (Georges, 24 ans.)

Dans le cas de Georges, les domaines couverts par les recherches sont larges, et incluent même des questions d'ordre moral liées à des convictions personnelles sur ce que doit être la sexualité « naturelle ». C'est d'ailleurs par le biais d'Internet que Georges se trouvera une réponse en termes de conduite à tenir dans l'attente de ses premiers rapports sexuels, via une application d'autodiscipline vis-à-vis de la pornographie et de la masturbation¹⁷. Si les usages décrits par Georges sont assez atypiques par rapport à ceux mentionnés par les autres enquêtés, on y repère quand même un trait commun à de nombreux jeunes : le fait que les recherches réalisées au moment de l'adolescence ont souvent trait à la projection dans la sexualité relationnelle et aux inquiétudes associées, voire à des éléments vécus dans cette sexualité relationnelle, lorsque le premier rapport a déjà eu lieu.

C'est par exemple le cas de Julien, 27 ans, issu d'une famille favorisée en périphérie d'une grande ville et qui travaille actuellement comme chargé d'affaires dans le secteur privé. Julien explique qu'à l'adolescence, ses questionnements se déployaient à la fois de manière privée sur Internet, où il cherchait de l'information, mais aussi dans la confrontation à ses pairs, les garçons du collège, avec qui il pouvait parler de ces sujets. Cependant, il évoque un sujet en particulier qui l'a beaucoup « travaillé » à l'adolescence, car lié à la question de la performance sexuelle, celui de l'éjaculation, qu'il jugeait la sienne « trop rapide » par rapport à ce qu'il savait de la durée d'un rapport sexuel. Voici la manière dont il décrit son usage d'Internet à ce propos, et surtout l'imbrication entre son usage d'Internet et sa socialisation à la sexualité auprès de ses premières partenaires :

« Mais en fait il y avait un sujet qui me préoccupait un peu quand j'étais adolescent, qui était plutôt je dirais "technique" on va dire [...] C'est que... assez jeune j'avais l'impression d'être un petit peu plus rapide que la moyenne. Donc c'est un sujet qui m'intriguait, qui m'inquiétait, j'en ai peu parlé, même encore aujourd'hui. C'est des choses que j'ai gérées, justement grâce à Internet, à des commentaires, à des avis, etc. Ça m'a été très très bénéfique parce que ça m'a permis de passer à autre chose, de faire différemment. Et puis je me suis rendu compte qu'au contact de plein plein... enfin pardon, de différentes partenaires, ça m'a permis ouais de passer outre, et puis maintenant de vivre très très bien avec ça, parce que Internet aussi... Et donc c'était le seul sujet entre guillemets "tabou". Hormis moi, il y avait que moi qui... C'est clairement pas des choses qu'on porte sur la place publique quoi, c'est vraiment très très intime. Mais sur le reste il y avait toujours effectivement confrontation des sujets, toujours Internet ou de la lecture, un petit peu de lecture classique, mes parents étaient abonnés à *Psychologies magazine*, donc des fois je le feuilletais, et les copains. Sur tous

¹⁷ Georges évoque, en entretien, un site Internet où une communauté d'utilisateurs se soutient pour « arrêter » la pornographie et la masturbation, en indiquant chaque jour s'ils ont « résisté » à la tentation ou s'ils ont échoué. En résistant, les membres acquièrent des grades qui les distinguent de ceux qui échouent. Sur le forum associé à ce site, on trouve par ailleurs de très nombreux propos religieux, associant la masturbation et la pornographie au péché.

les autres sujets par contre, aucun souci, maladies, contraception... voilà, tout ce qui tourne de près ou de loin, la double vie, pas double vie, polyamour, tout ce genre de choses que j'aimais pratiquer parfois, et qui m'intriguaient, oui je parlais de tout, sauf ce sujet. [...]

– *Et du coup, tu dirais que les premières choses que t'as lues sur le sujet tout ça, ça t'a plutôt malgré tout rassuré ?*

– C'est ce que j'allais dire, ça m'a aidé aussi beaucoup [internet, les forums] je pense parce que tout de suite... Il y a eu des campagnes en plus qui ont été faites il y a 4-5 ans spécifiques justement là-dessus [...]. Et c'est toujours des choses qui sont bien amenées, qui sont neutres, qui sont bien faites, donc c'est pas du tout là pour traumatiser, au contraire, et c'est plutôt dire "mais non, ça va bien se passer, il y a mille et une réponses psychologiques, médicales, physiques à mettre en place pour" [...]. Aujourd'hui, bon, j'y pense, encore aujourd'hui ça reste un sujet où je me dis... voilà, mais sans dire que j'excelle ou quoi, c'est que je vis complètement avec quoi, ça se fait bien quoi.

– *Et donc là du coup, on peut dire que sur ce sujet-là, Internet, ça a été central ?*

– Ouais.

– *À la fois comme source d'information, d'assurance, de tout ça.*

– Ah ouais complètement.

– *Internet et du coup tes partenaires aussi malgré tout, ça joue..*

– Ah oui, complètement. Parce que dans l'Internet j'ai vu aussi "Parlez-en directement" et tout. Ce qui a tout changé, c'est en parler tout de suite, mettre les choses à plat, expliquer comment ou faire différemment, mais... complètement, ça a eu un impact. Mais j'ai eu aussi... et là c'est pas du tout Internet qui me l'a donné, c'est que j'ai eu beaucoup de chances de trouver des gens à chaque fois qui m'ont jamais mis mal à l'aise quoi. À aucun moment je me suis senti mal à l'aise par rapport à ça, parce que j'ai eu aussi des gens qui étaient complètement à l'aise avec ça et qui m'ont toujours bien traité. » (Julien, 27 ans.)

Les propos de Julien rappellent à quel point la performance sexuelle, « mesurable » au temps qui s'écoule avant l'éjaculation, est inséparable de la construction de la masculinité hégémonique, c'est-à-dire d'une masculinité constituée en idéal à atteindre¹⁸. Dès lors, éjaculer « trop rapidement » peut constituer une vulnérabilité au point de devoir le taire au sein d'un groupe de pairs masculin (on voit que les seules personnes à qui il parvient à en parler sont ses partenaires féminines). Ses propos montrent l'agencement qui peut se réaliser entre ce qui demeure absolument intime (quoique livré, ici, dans le cadre d'un entretien en face à face avec un enquêteur homme, mais avec l'assurance de l'anonymat), et ce qui finit par être partagé, du fait même des connaissances acquises lors de recherches sur Internet. Le cas de Julien montre l'influence très directe qu'a pu avoir une recherche liée à une inquiétude, puisque le fait d'être invité à en parler à ses partenaires lui a permis de mieux vivre sa situation et de trouver des réponses à ses questions sur la banalité ou non de ce qu'il vivait alors comme un problème.

Victor, 24 ans, ajoute à l'inquiétude de la durée précédant l'éjaculation celle de la taille du pénis, autre paramètre de la définition normative de la masculinité (Gerschick, 2005). Il évoque la nécessité pour les jeunes d'être rassurés à ce sujet, expliquant en creux la motivation de certaines des recherches réalisées par les garçons de son âge sur des sujets associés à la sexualité et au sexe masculin. Dans le même temps, il évoque également des questionnements liés à la vie affective, à l'amour, faisant des recherches réalisées sur Internet un révélateur des différents questionnements adolescents sur la sexualité relationnelle, au moment où celle-ci débute ou est sur le point de débiter.

¹⁸ Dans une perspective anthropologique, on peut se référer aussi aux travaux de Maurice Godelier sur l'importance accordée à l'éjaculation comme manifestation de la puissance, dans une société marquée par la domination des hommes, (Godelier, 1982).

Camille, 26 ans, dont on a vu plus haut qu'elle avait découvert la pornographie au sein de son couple, a réalisé ses premières recherches dans le cadre de sa sexualité relationnelle, avec le partenaire qui partage encore aujourd'hui sa vie. Camille dit avoir eu peu de besoins en termes d'information, hormis sur une question précise liée à l'expérimentation d'une pratique sexuelle : la sodomie.

« Tu n'as jamais eu de questionnements qui t'ont amenée à aller sur Internet à certains moments ?

– Peut-être effectivement pour me renseigner, pour justement quand il me proposait d'essayer la sodomie, des choses comme ça. [...] Oui, je me suis dit qu'il y avait peut-être des choses à savoir pour que ça se passe bien.

– Ce que tu cherchais était plus de l'ordre du témoignage ou des points vraiment plus techniques ?

– Oui, plus technique. Les choses que je me souviens avoir lues, portaient effectivement sur tout ce qui est au niveau de la propreté. C'est quand même mieux de se laver avant, après, de ne pas introduire une fois derrière, une fois devant, des choses comme ça.

– Tu allais plutôt sur des sites d'information type *Doctissimo*¹⁹ ?

– J'ai dû tomber sur un magazine *Elle*, peut-être. Après, est-ce que c'est ça que j'ai retenu ? Je ne sais pas. C'était dans les premiers résultats. Et c'est peut-être à ce moment-là aussi que je suis tombée sur le magazine *Madmoizelle*²⁰ qui expliquait assez simplement, et en même temps de façon didactique, ce que c'était, sans faire peur, sans être trop technique, sans être trop du témoignage personnel. » (Camille, 26 ans)

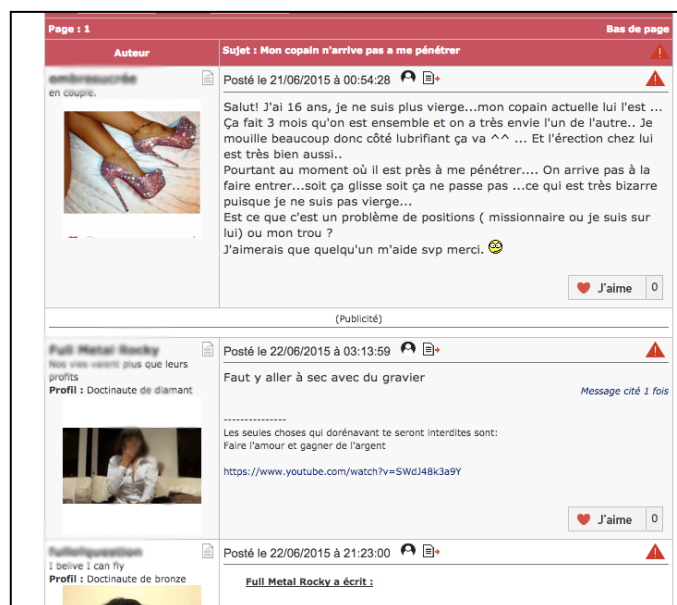
Camille entretient ainsi un rapport « instrumental » à la recherche d'information, lié à une question ponctuelle, sur une pratique, et sans doute difficile à amener auprès d'autres sources d'informations potentielles, car touchant là aussi à l'intimité et à des pratiques sexuelles qui, bien que désormais courantes, n'en restent pas moins associées à un stigmate historique (Bozon, 1999). On voit dans les propos de Camille la recherche d'une information pratique ni trop technique (elle doit être « didactique »), ni réduite à un simple témoignage. D'autres jeunes (filles comme garçons), évoqueront ce besoin d'obtenir des réponses pratiques à des questions directement liées à la sexualité relationnelle, sur des sujets tels que les actes sexuels, la contraception, les risques sexuels.

Il est important de noter, à propos des recherches en ligne telles que celles décrites par Camille, Victor ou Julien, qu'elles ne se traduisent jamais par la production de contenus (par exemple, par le fait de poster une question sur un forum ou de répondre à des questions posées par d'autres internautes). Aucun des jeunes rencontrés n'a d'ailleurs mentionné avoir été producteur ou productrice d'informations sur la sexualité, hormis sur les réseaux sociaux, dans des groupes de discussions plus fermés (voir Partie 2). Au fil des requêtes sur les moteurs de recherche, ils « tombent » sur des pages de contenus déjà disponibles : parfois sur des contenus informatifs de sites spécialisés, parfois sur des pages de forums où des échanges ont déjà eu lieu et qui leur permettent de lire, de repérer les enjeux et les contradictions, sans directement participer. C'est le cas par exemple des captures d'écran présentées ci-dessous extraites du site très prisé par les jeunes (*Doctissimo*) dont le forum « ados » est assez actif sur les questions relatives à la santé et à la sexualité. Dans les entretiens, on pourra d'ailleurs constater que les dates de mise en ligne des « sujets » de discussion sur les forums sont très peu regardées, les jeunes regardant avant tout le contenu des discussions.

¹⁹ Site internet généraliste consacré à la santé, mêlant des articles rédigés par des professionnels de santé et un forum portant sur de nombreuses thématiques sanitaires, dont certaines liées à la sexualité.

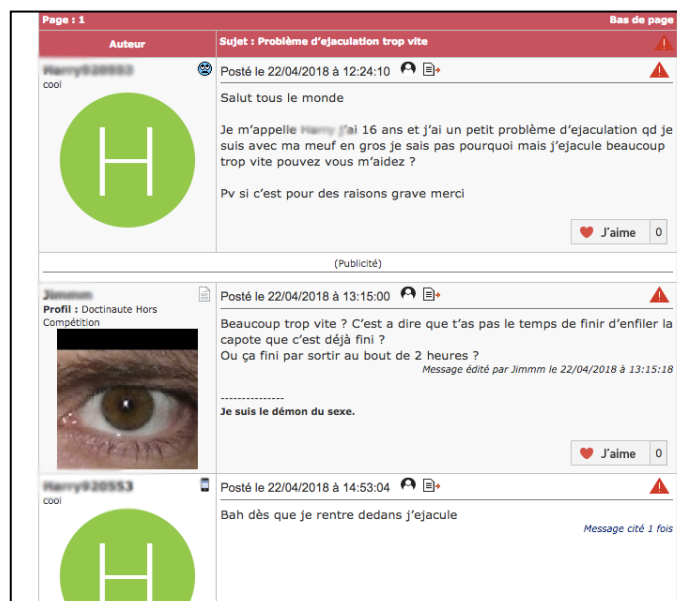
²⁰ Magazine féminin en ligne s'adressant aux jeunes adultes et se présentant comme féministe.

IMAGE 2. POST DE FORUM CONSACRE A LA SEXUALITE ECRIT PAR UNE ADOLESCENTE



Source : capture d'écran, www.doctissimo.fr rubrique « sexualité » sous rubrique « les ados parlent sexe », du 21 avril 2018.

IMAGE 3. POST DE FORUM CONSACRE A LA SEXUALITE ECRIT PAR UN ADOLESCENT



Source : capture d'écran, www.doctissimo.fr rubrique « sexualité » sous rubrique « les ados parlent sexe », du 22 avril 2018.

Il serait intéressant de pouvoir documenter les profils de jeunes « actifs » sur les forums, ce que cette enquête ne nous a pas permis de faire, en enquêtant plus spécifiquement sur ces lieux de partage d'information, sur le type d'interaction qui y a cours, sur les manières de parler et de décrire la sexualité.

Si Internet est sans doute devenu central dans les vies des adolescents comme dans celles des adultes, le recours à la recherche d'informations en ligne demeure très divers parmi les jeunes rencontrés, tant en quantité (allant d'une recherche ponctuelle sur une pratique sexuelle, comme Camille, au développement d'un questionnement *via* de multiples recherches, comme Lucie) qu'en

« qualité » (entre des jeunes opérant des stratégies de sélection des sources d'informations et ceux qui s'en tiennent aux premiers résultats du moteur de recherche).

S'intéressant à la recherche d'information sur Internet en matière de santé, Christine Seux (Seux, 2018) met en évidence le poids des origines sociales et de l'inscription des usages informationnels d'Internet dans le contexte plus large des usages informatiques des individus. Elle note que les classes populaires font moins fréquemment usage d'Internet en matière de santé, à la fois du fait de la socialisation de classe (au sens où les proches constituent une ressource forte en matière de santé dans les classes populaires), et du fait que contrairement aux cadres, la recherche d'information sur Internet ne fait généralement pas partie des compétences acquises professionnellement dans les classes populaires. Inversement, donc, le fait d'être habitué à utiliser Internet dans le cadre de ses études ou de son travail induit une plus grande propension à chercher des informations liées à la santé sur Internet.

Le cas d'Anna, 24 ans, issue d'une famille de classe populaire, illustre l'observation réalisée par Seux à propos de l'importance des proches au sein des classes populaires, lorsqu'il s'agit d'obtenir des conseils, là où d'autres jeunes (à l'instar de Camille ou Julien) iront chercher des réponses en ligne. Elle parle de son rapport à l'information à propos d'un problème de mycose qu'elle associe à sa sexualité :

« Les médecins que je voyais me donnaient un ovule et de la crème qui, en général, soignaient la mycose sur le coup, mais ça ne la soignait pas à long terme. J'avais l'impression que ça la soignait pour la faire mieux repartir après. C'était un peu bizarre. Je ne savais pas de quoi étaient faites les crèmes. À aucun moment, il y a des médecins qui se sont intéressés à mes pratiques sexuelles, des choses comme ça. Par exemple, j'ai arrêté de mettre des tampons. J'ai deux fois moins de mycoses. Après les relations sexuelles, j'évite d'aller aux toilettes. Je n'ai plus de mycoses depuis que j'ai appris des petits gestes comme ça. Ce sont des infos que j'ai eues par des amis, pas par Internet, mais en glanant un peu par-ci par-là des conseils de tout le monde. »
(Anna, 24 ans.)

Toutefois, il serait exagéré de faire de la classe sociale un déterminant suffisant de l'usage ou non d'Internet en matière de recherche d'informations. D'une part, parce que le non-usage peut faire partie des comportements d'utilisateurs des classes aisées (il s'explique alors comme « un acte de résistance face à la société de l'information », comme le souligne Seux, 2008), mais aussi parce qu'en matière de technologie, les compétences peuvent être déconnectées de la position sociale et ne sont strictement corrélées *ni* aux origines sociales *ni* (dans une moindre mesure) au niveau scolaire. Le cas de Victor, cité plus haut ou celui de Sébastien, 21 ans, en service civique après une licence professionnelle, issu d'une famille de classe populaire en sont des exemples. Sébastien se dit très vigilant quant aux sources d'information qu'il repère en ligne. Ainsi, les jeunes socialement moins favorisés peuvent se saisir d'Internet comme d'une ressource en termes d'information sur la sexualité et développer une stratégie de validation de l'information associée à leurs compétences informatiques, lesquelles ne sont pas nécessairement issues de leur éducation scolaire.

Enfin, contrairement à ce que l'on a pu noter au sujet de l'initiation à la pornographie chez les adolescents, sexe et genre semblent moins structurants dans l'accès à l'information sur la sexualité en ligne. Qu'il s'agisse des entretiens ou des focus groupes (mixtes) réalisés durant l'enquête, il n'est pas apparu de ligne de fracture entre les recherches menées par les garçons ou par les filles lors de leur entrée dans la sexualité, au sens où filles comme garçons cherchent à répondre à des questions « techniques », liées à leur entrée dans la sexualité, ou à satisfaire une curiosité générale quant à

l'anatomie, la sexualité ou l'orientation sexuelle. Les scripts de genre et de sexualité²¹ (Gagnon, 2008) entourant l'entrée dans la sexualité semblent néanmoins guider les interrogations des jeunes, en orientant les recherches en fonction des attentes associées au genre et à la sexualité dans laquelle chacune et chacun se projette. Les garçons (Victor, Julien) semblent préoccupés, au moment de leurs premières recherches d'information, par les normes de la sexualité masculine, associées à la performance et à l'anatomie du sexe masculin, quand la situation de Camille illustre davantage la préoccupation d'un rapport sexuel « préparé ». Cela confirme les propos recueillis dans d'autres enquêtes concernant l'assignation des filles à la gestion « pratique » de la sexualité, et notamment à la gestion de la contraception²², alors que les garçons sont davantage préoccupés par leur performance personnelle, qu'ils perçoivent comme seule à même de garantir le bon déroulement de leurs premiers rapports sexuels.

RECITS D'ÉTUDIANTES ET ÉTUDIANTS SUR LEUR ADOLESCENCE, INTERNET ET LA SEXUALITÉ.

Lors d'un cours donné à l'université en avril 2018 par l'un des membres de l'équipe de recherche, dans une formation très féminisée (comprenant plus de 90 % de filles), en deuxième année de licence, une question a été posée par écrit concernant le rôle d'Internet dans leur expérience de la sexualité, avec pour consigne d'évoquer sa propre expérience ou de se référer à celle de sa génération. La question était : « Quel rôle a joué Internet dans votre expérience de la sexualité à l'adolescence ? Vous pouvez décrire votre vécu personnel, ou vous référer à celui de votre génération. » Les étudiants et étudiantes avaient 45 minutes pour répondre à cette question, mais la plupart ont écrit un peu plus rapidement, rendant leur « copie » au bout de 30 minutes.

Précisons que la question a été posée à la fin d'un cours, sur la base du volontariat (les étudiantes non intéressées pouvaient partir, ce qui n'a été le cas que d'une poignée d'entre elles) et surtout de manière anonyme. D'une part, il s'agissait du cours ponctuel (4 h) d'un enseignant invité, avec, donc, un lien très ténu entre l'enseignant et les étudiants, d'autre part, seuls l'âge, le sexe et le département de résidence étaient renseignés par les répondantes, en plus de leur réponse écrite, rédigée sur une feuille distribuée. Il était clairement précisé que les données servaient à une recherche, laquelle était présentée dans la première heure du cours d'un point de vue méthodologique. L'enseignement délivré ne donnait pas lieu à une évaluation, ce qui empêchait la confusion entre participation à la recherche et validation du cours.

Nous avons recueilli 36 réponses, rédigées par 34 filles et 2 garçons. Toutes et tous sont âgés de 19 à 29 ans, 16 ayant moins de 20 ans, 16 entre 21 et 25 ans et 4 entre 25 et 29 ans. Toutes et tous résident majoritairement (20/36) en Seine-Saint-Denis (lieu d'implantation de l'université), les autres résidant dans les autres départements d'Île-de-France : Seine-et-Marne (6), Val-de-Marne (4), Val d'Oise (2), Paris (2), Essonne (1) et Hauts-de-Seine (2).

Précisons que la formation dans laquelle étudient ces étudiants et étudiantes est essentiellement suivie par des étudiantes de classe populaire, majoritairement racisées et issues de sections technologiques des lycées de Seine-Saint-Denis (parfois issues de la voie générale ou professionnelle).

Les récits recueillis sont divers, mais nombreux sont ceux qui relaient une vision négative des usages sexuels d'Internet à l'adolescence, dans un contexte où Internet est considéré comme désormais incontournable pour les

²¹ « [Chez Gagnon], le script est donc une forme de sous-texte de la vie sociale, qui oriente les actions d'apparence spontanées des acteurs. Dans le domaine de la sexualité, cela se traduit, par exemple, par les schémas généraux de déroulement d'un acte sexuel, ainsi que par les émotions ou toute autre interaction associée et correspondant à des représentations culturelles de la sexualité » (Vuattoux, 2016, p. 264)

²² À noter que si le rapport à la norme s'impose dans les recherches d'information des filles comme des garçons, le champ de la sexualité n'est pas investi de la même manière selon le sexe des jeunes (Amsellem-Mainguy, 2015)

adolescents et adolescentes au moment d'entrer dans la sexualité. Certains récits sont toutefois plus « positifs », et font état d'expériences personnelles où Internet a joué un rôle important, notamment en matière d'accès à l'information, dans un contexte où il était difficile de parler de sexualité. Les données présentées ici viennent compléter des entretiens où les jeunes des classes intermédiaires et supérieures sont surreprésentés et permettent de relativiser les récits d'usages sexuels comme dimension essentielle de l'intimité à l'adolescence. Les récits recueillis dans ce cadre ont également permis d'accéder à des paroles de jeunes qui ne se seraient peut-être pas portés volontaires pour répondre à un entretien individuel, évitant le biais de légitimité à parler de ses usages sexuels d'Internet (au sens où la plupart des autres enquêtés, rencontrés en entretien, décrivent des usages courants d'Internet dans le cadre de leur sexualité, et se sentent ainsi légitime pour en parler).

La plupart des récits consistent en un regard sur la génération des répondants et répondantes, plus qu'en une description personnelle, même si c'est le cas pour 15 des 36 récits analysés ici. Notons aussi la tendance à « parler pour son sexe », au sens où les récits écrits par des filles font référence à l'expérience de l'entrée dans la sexualité des adolescentes, et les deux récits écrits par des garçons à celles des adolescents. Il convient de lire les récits qui suivent comme des récits à la fois spontanés (du fait de l'anonymat, du fait de l'absence de « préparation » à cet exercice, hormis dans l'heure de cours qui précédait) et réalisés dans un cadre « scolaire », celui d'un amphithéâtre à l'université. Acceptant de se prêter au jeu, certaines étudiantes se sont par exemple décalées afin d'écrire leur expérience à l'abri des regards, quand d'autres rédigeaient à côté de leurs camarades, parfois en en discutant à voix haute.

« Je pense que dans ma génération, sans Internet, il n'y aurait pas de sexualité »

On peut lire cette formule dans l'une des réponses analysées, écrite par une étudiante de 19 ans. Il s'agit d'une manière de signifier un constat partagé par nombre de répondantes et répondants concernant le recours très courant à Internet des jeunes de leur génération en matière de sexualité. Internet est d'abord cité en tant qu'outil d'information, permettant de poser des questions de manière anonyme, sans en parler aux adultes pour lesquels la sexualité représenterait un « tabou ». Seuls les deux garçons évoquent directement la pornographie pour parler de leur expérience et de celle de leur génération. On peut toutefois lire, dans les propos de certaines enquêtées, une référence possible à cet usage sexuel d'Internet, à l'image de ce que dit une étudiante de 19 ans : « Internet a contribué pour moi à la découverte de la sexualité, à la découverte de certaines pratiques qui m'étaient inconnues au moment de mon adolescence ». Une autre distingue Internet (qui n'a pas joué de rôle dans sa découverte de la sexualité) des « films » vus à l'adolescence (sans doute à la télévision) : « Internet a joué un facteur minime dans mon expérience sexuelle. Je dirais que c'est plus les films. Internet m'a juste aidé à y voir plus clair dans ma sexualité. » Mais si tous les récits, ou presque, indiquent qu'Internet est devenu un élément important de l'entrée dans la sexualité des jeunes, il n'en va pas de même lorsqu'il s'agit de parler de son expérience personnelle, puisque onze étudiantes expriment explicitement qu'Internet n'a joué « aucun rôle » dans leur sexualité (qu'elles soient, ou non, entrées dans la sexualité).

Une vision globalement négative des usages sexuels d'Internet à l'adolescence

La pornographie, peu évoquée dans les réponses (moins du tiers des réponses l'évoquent explicitement) apparaît comme un élément de désapprobation d'Internet et de ses usages sexuels. Deux étudiantes pointent par exemple le fait que les consommateurs ou consommatrices de pornographie chercheraient à « reproduire » ce qu'ils ou elles voient dans les films. L'un des deux témoignages masculins pourrait d'ailleurs leur donner raison, puisqu'on y lit le récit d'un garçon consommateur de pornographie depuis l'âge de 13-14 ans : cet étudiant dit avoir voulu, au moment de son entrée dans la sexualité, « faire comme ces hommes [les acteurs porno] » (étudiant, 29 ans).

L'essentiel de la critique formulée dans les récits recueillis concerne cependant plutôt l'exposition sur les réseaux sociaux et la sexualisation des rapports sociaux qui en découle. Une étudiante (24 ans) juge que les jeunes de sa génération « étalent » trop leur « intimité » en ligne, une autre (20 ans) évoque les dangers de rencontre faites en ligne : « On ne connaît pas forcément la personne derrière l'écran. » Le harcèlement est également évoqué, en lien avec les réseaux sociaux, notamment le fait que certaines s'exposent et passent ensuite pour des « filles faciles ». Une étudiante (20 ans) estime que le développement des *sex tapes* entre jeunes peut constituer un frein lors de

l'entrée dans la sexualité, du fait de la peur d'être filmée à son insu. Les photos circulant entre jeunes sont pointées par deux témoignages. On lit par exemple ceci dans le témoignage d'une étudiante (19 ans) sur sa génération : « Je n'ai encore jamais eu d'expérience personnelle, mais je sais qu'Internet et les réseaux sociaux peuvent être dangereux [...] J'ai été, dans mon adolescence, à de nombreuses reprises spectatrice de situations dans lesquelles des filles envoyaient des photos d'elles aux garçons pour se mettre en couple, etc. Ces situations finissaient par mal tourner puisque les filles en question étaient démasquées et donc leur réputation entachée. » L'autre témoignage se réfère à une expérience vécue : « J'ai déjà été confrontée à ce type de photos que l'on m'a envoyées en message privé sans mon consentement, des personnes trouvent parfois "drôle" de faire passer leur corps nu et de le montrer aux autres. » (Étudiante, 21 ans.)

Deux témoignages considèrent que les informations trouvées sur Internet en matière de sexualité ne sont pas fiables, et qu'il vaut mieux se passer de cette source d'information. Enfin, on trouve dans deux témoignages une référence à la religion, qui pousserait à « s'écarter » d'Internet en matière de sexualité (étudiante, 21 ans) ou à rejeter des contenus jugés choquants, même si la critique dépasse là Internet et concerne aussi la « pornographie quotidienne », visible y compris à la télévision.

Quelques récits d'expériences « positives » d'Internet au moment de l'entrée dans la sexualité

Les récits mentionnant des expériences que l'on peut qualifier de « positives » concernent l'utilisation d'Internet comme source d'information pour les jeunes, dans la mesure où les informations trouvées se sont avérées utiles lors de leur entrée dans la sexualité. Les recherches d'information mentionnées semblent être souvent concomitantes des premiers rapports sexuels, mais elles renvoient à des questionnements plus larges. Voici par exemple ce que dit une étudiante de 21 ans de ces usages divers d'Internet pour s'informer sur la sexualité : « Internet m'a permis de répondre à certaines questions que j'avais lorsque j'appréhendais mon premier rapport (douleur, choses à faire ou pas, etc.). Les forums ou articles en ligne ont été mes principales sources. De même pour comprendre les rapports amoureux ».

Outre la diversité des questions que l'on peut se poser devant son écran, le fait de le faire seul, de manière anonyme et sans interaction directe, paraît déterminant dans le récit suivant : « Internet m'a permis de répondre à mes questions. Étant de nature timide, pudique et réservée, poser des questions à mon entourage était compliqué. Donc, être derrière un écran, c'était plus facile, et en plus de cela, Internet répond à toutes les questions, vu le nombre de forums et de sites qui existent. Il m'a permis de savoir comment m'y prendre la première fois, qu'est-ce que c'était qu'une relation sexuelle, etc. Cependant, je n'ai jamais utilisé Internet pour faire des rencontres de partenaires, mais juste pour des questionnements individuels, liés à la sexualité. » (Étudiante, 20 ans.)

Trois réponses comparent Internet aux autres sources d'information sur la sexualité et le présentent comme une ressource potentielle lorsque le sujet est « tabou » dans la famille ou que l'école peine à informer précisément (ou à répondre aux questions que se posent) les élèves. Une étudiante de 21 ans écrit ceci : « Je pense qu'Internet a joué un rôle important pour beaucoup de jeunes de ma génération pour des raisons comme le fait que la sexualité soit un tabou dans le cadre familial ou encore que les interventions par rapport à la sexualité en milieu scolaire soient insuffisantes et plutôt pauvres en informations ». Une autre (20 ans) développe la même idée, en évoquant Internet comme une source de « confirmation » des « quelques connaissances » acquises par ailleurs. Une étudiante de 26 ans évoque deux exemples précis, et très différents, d'utilisation d'Internet dans un contexte où il était difficile soit de trouver des informations, soit de faire la démarche de poser des questions autour de soi. Elle évoque d'abord le moment des premières règles : « Les premières fois où j'ai regardé des informations liées à la sexualité a été lorsque j'ai été réglée. En effet, l'ayant caché pendant plus de six mois à mes proches alors que je n'avais que 12 ans, j'ai effectué mes propres recherches sur le développement corporel de la femme. » Dans sa réponse, elle évoque une autre période de sa vie, sans doute postérieure à l'adolescence, à travers son mariage et la perspective de son premier rapport sexuel : « Lorsque je me suis mariée, j'ai recherché des informations, pas pour "assurer" (lol) : plutôt "comment éviter la douleur lors du premier rapport", "éviter les infections", etc. »

L'importance des communautés dans les premières explorations en ligne

Documenter les premières explorations en ligne des adolescents liées à leur sexualité, qu'elles passent par l'accès à la pornographie ou par la consultation de sites ou forums d'information sur la sexualité, implique de situer ces usages dans un contexte social plus vaste, et de ne pas céder à la fiction (entretenu par les discours médiatiques sur la pornographie) de jeunes utilisateurs « passifs » des technologies. En tant qu'utilisateurs d'Internet, les jeunes sont de potentiels « utilisateurs actifs » des technologies : ils sont susceptibles de déplacer, de détourner, d'adapter ou d'étendre les dispositifs qu'ils utilisent (Akrich, 2006)²³. Les discours tenus par les jeunes sur leurs usages montrent que loin de se limiter aux usages « attendus » (le fait qu'ils aillent sur des sites de streaming pour regarder des contenus pornographiques, ou qu'ils se renseignent sur des forums pour adolescents), ils et elles sont en mesure d'utiliser et de mettre en relation des éléments de leur expérience qui n'avaient *a priori* rien à voir avec la sexualité (leurs lectures, les jeux vidéos auxquels ils ou elles jouent, ce qu'ils et elles partagent au sein de leur groupe de pairs et qui peut se traduire par la création de communautés en ligne). C'est la raison pour laquelle il était nécessaire, dans cette enquête, de mêler l'analyse des usages sexuels d'Internet à une étude des parcours de vie des jeunes, de leur socialisation à la sexualité, à la culture, à l'information, etc. Laura Kipnis invite à relier la pornographie à une étude de la culture, contre la tendance qui consiste à l'exclure du champ des objets culturels du fait de son illégitimité. La pornographie ne serait pas à même d'exprimer quoi que ce soit : « Il est apparemment impensable qu'elle puisse être porteuse d'un agenda politique plus complexe, ou résonner de manière intéressante avec un contexte social ou un moment historique. » (Kipnis, 2015, p. 29.) Pourtant, les jeunes rencontrés n'ont cessé, en entretien, de replacer leurs usages de la pornographie dans le contexte de leurs loisirs, de leurs connaissances, voire dans un contexte politique (par exemple en réfléchissant aux conditions de production des images visionnées), et ce du simple fait de la porosité entre leurs usages sexuels d'Internet et certaines activités qui ne relevaient pas, *a priori*, de la sexualité.

Un exemple, rencontré dans plusieurs entretiens, de la porosité entre pratiques culturelles « légitimes²⁴ » et pornographie est apparu dans le cas de jeunes se définissant comme *gamers* (adeptes des jeux vidéo), ayant vécu une adolescence marquée par les codes culturels associés à cette activité (comme le fait, par exemple, d'écouter du métal et/ou de s'intéresser aux mangas). Christine Détéz remarque, à propos des mangas, « le rôle identitaire fort » qu'ils jouent à l'adolescence, dotant les jeunes d'un « capital culturel alternatif » (Détéz, 2017). Les jeunes rencontrés ayant fait part de leur intérêt pour les mangas ou les jeux vidéos constituent d'ailleurs un groupe d'individus distinct, au sens où leurs parcours de vie ont de nombreux points communs, tels que des difficultés vécues à l'école (au collège, où le fait d'appartenir à une communauté culturelle peu légitime auprès des autres jeunes peut donner lieu à des formes d'exclusion), la construction de communautés en ligne relativement soudées, marquées par l'entraide lors des moments difficiles, et par l'entraide au moment de l'entrée dans la sexualité.

²³ Akrich propose de concevoir les différentes opérations par lesquelles les utilisateurs-actifs se saisissent des dispositifs techniques à travers ces notions de « déplacement », « détournement », « adaptation » et « extension ». Dans le cas des usages sexuels d'Internet, il peut s'agir, par exemple, d'utiliser des contenus pornographiques pour parfaire sa connaissance de l'anatomie (ce à quoi le dispositif n'était pas *a priori* destiné), ou d'utiliser, comme on le verra plus bas, les sites de jeux vidéo en communauté pour mettre à l'épreuve son identité de genre.

²⁴ Les pratiques mentionnées ici, telles que le fait de lire/regarder des mangas, apparaissent comme légitimes au sein du groupe des jeunes, mais peuvent parfois être mises en doute dans leur légitimité par les adultes.

Alban a 22 ans, est issu de la classe intermédiaire inférieure, avec des parents travaillant dans des emplois de service peu qualifiés et une jeunesse marquée par le chômage de l'un de ses parents et les difficultés financières familiales. Il vit dans une petite commune, à proximité d'une grande ville, où sa scolarité s'est révélée particulièrement difficile, du fait de harcèlement scolaire à répétition, au collège puis au lycée. Alban a eu un ordinateur très tôt, et a pu y développer sa passion pour les jeux vidéo, passion qu'il a partagée avec d'autres (au départ inconnus) sur le réseau Discord.

DISCORD : UNE PLATEFORME SEMI-FERMÉE MELANT SOCIABILITÉ, JEUX ET PORNOGRAPHIE.

Discord est une plateforme principalement utilisée par des utilisateurs de jeux vidéo ou des développeurs informatiques, permettant de créer des serveurs sous forme de « salons », dans lesquels les utilisateurs peuvent se parler, se voir ou s'écrire, par exemple en parallèle de l'utilisation d'un jeu vidéo. Les salons concernent les jeux, mais peuvent donner lieu à des discussions entre utilisateurs sur d'autres sujets (y compris sur la sexualité). Comme sur les réseaux sociaux, les utilisateurs peuvent se présenter anonymement ou utiliser leur identité d'état civil.

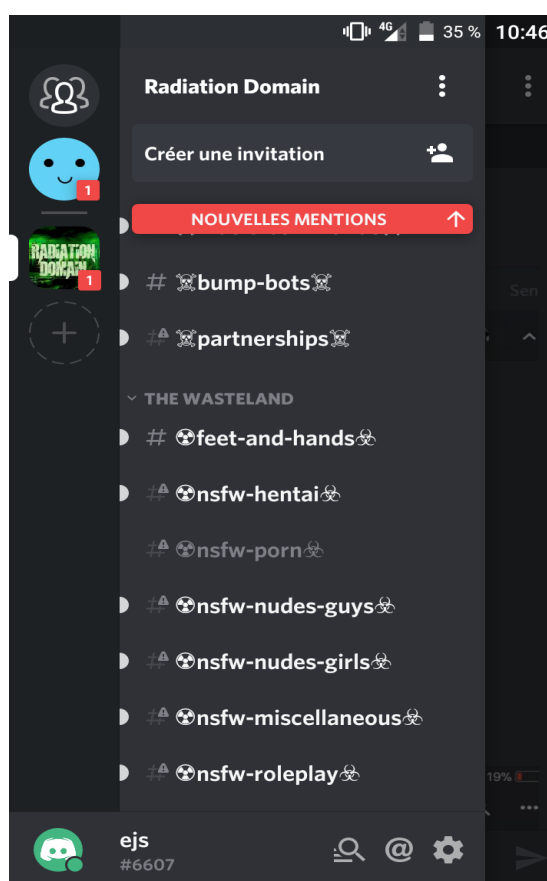
L'accès aux divers « salons » nécessite de connaître une adresse d'accès, mais il est très facile d'accéder à certains salons en récupérant, sur Internet, des adresses rendues publiques. Voici quelques captures d'écran de ce logiciel, réalisées durant l'enquête.

Voici par exemple l'interface d'un salon Discord (image 4) concernant les contenus pornographiques (« nsfw » signifie « *not safe for work* », indiquant la présence de sujets « sensibles »). Au-delà, la capture d'écran permet d'observer l'existence d'un langage spécifique entre utilisateurs de ces salons, sur le modèle des SMS et souvent issus de l'anglais (ou en anglais) que les jeunes apprennent dans l'entre-soi, ou en cherchant directement « nsfw » sur leur moteur de recherche :

Il faut noter, qu'en dehors de ces catégories, le même salon comprend des onglets dédiés à la musique, à l'actualité, ce qui distingue Discord d'autres lieux de partage de photos ou vidéos pornographiques. Le caractère semi-fermé de l'application (on ne peut pas y accéder sans avoir de compte) donne un aspect communautaire au site, au sens où les membres semblent se connaître, interagissent en commentant les contenus, pornographiques ou non.

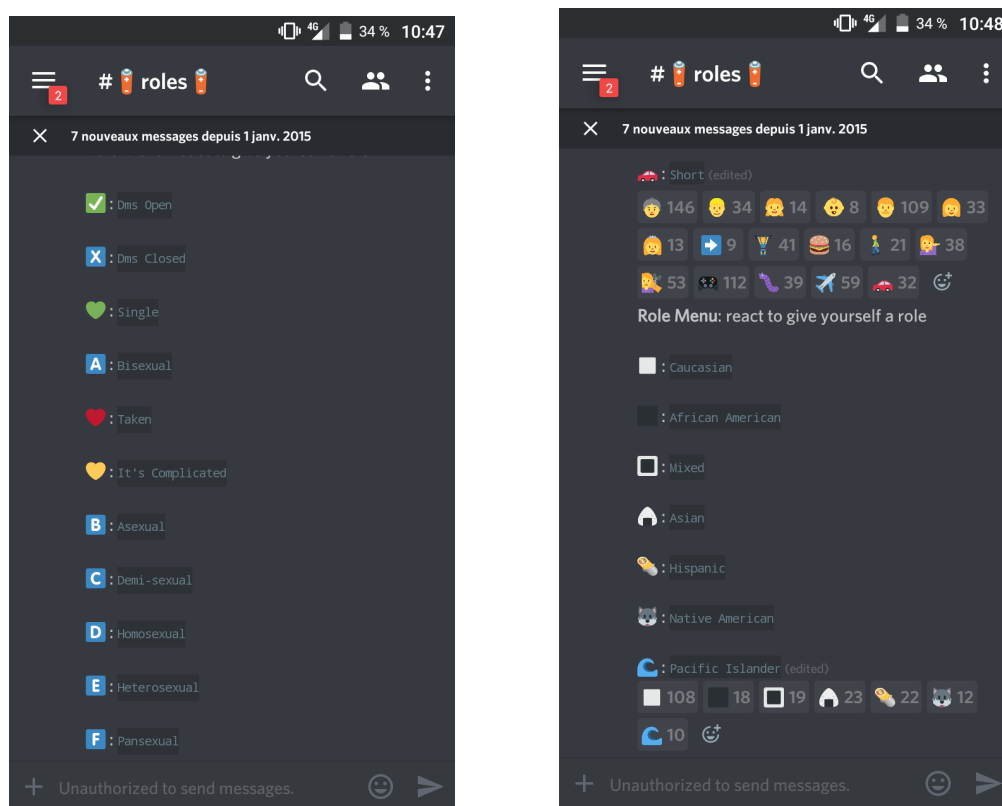
Dans le salon visité, les membres sont en outre invités à « s'identifier » à partir d'une liste d'émoticônes traduisant des « rôles » que chacun ou chacune peut endosser. Les captures d'écran, plus parlantes que des descriptions infinies montrent que ces émoticônes sont liés au genre, à l'orientation sexuelle ou encore, comme on le voit ci-après, à l'appartenance ethnoraciale :

IMAGE 4. INTERFACE D'UN SALON



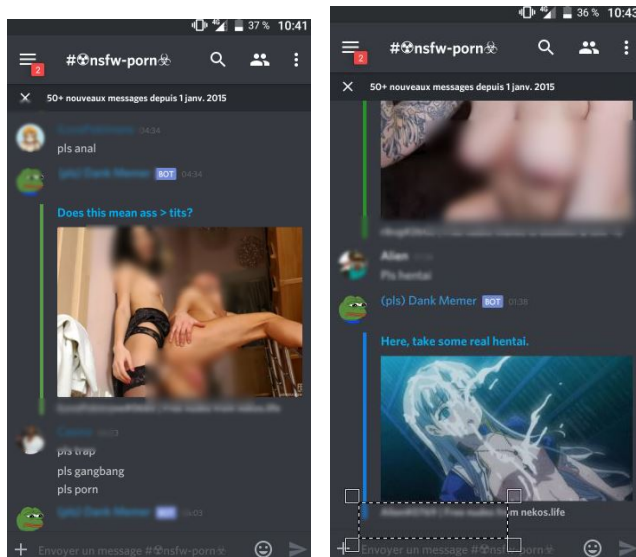
Source : Discord, capture d'écran, mai 2018

IMAGE 5. IDENTIFICATION DES ROLES



Source : Discord, capture d'écran, mai 2018

IMAGE 6. CONTENUS PORNOGRAPHIQUES



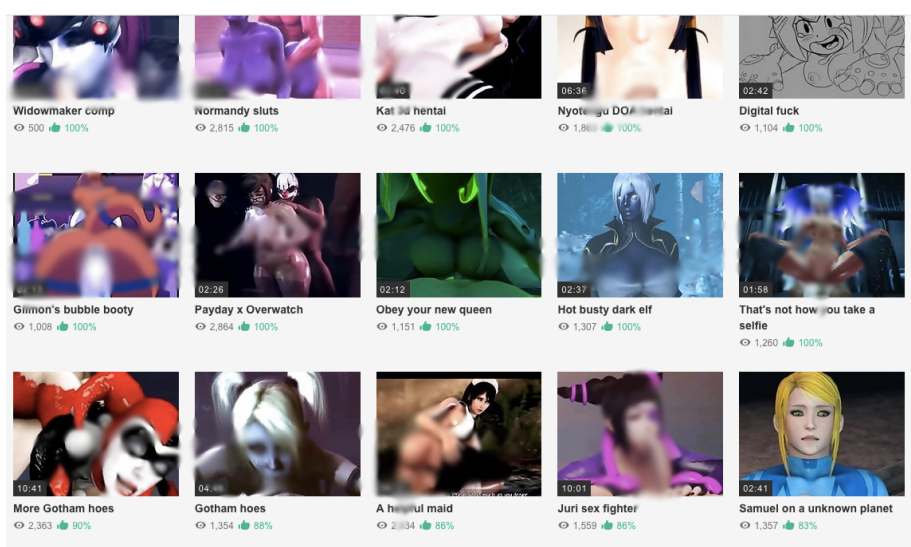
Source : Discord, capture d'écran, mai 2018

Les onglets explicitement consacrés à la pornographie contiennent des images (dessins, photos, photos animées, vidéos), des commentaires, comme on le voit à travers les deux captures suivantes :

Sur Discord, les contenus mêlent à la fois des photos explicites et des images de pornographie *Hentai*. On peut supposer que sur une telle plateforme, les utilisateurs et utilisatrices se regroupent en partie par « goût » en matière de sexualité, même si les contenus visionnés semblent relativement hétéroclites et que les utilisateurs semblent avant tout se regrouper par goût en matière de jeux vidéo. Une plus ample enquête sur les communautés d'utilisateurs et les contenus de *Discord* serait intéressante à mener, afin de mieux comprendre ce qui semble s'apparenter à un élément de socialisation important de jeunes s'identifiant comme « gamers » ou « geeks ».

Au sein de la communauté des joueurs qui se retrouvent sur Discord (où des sous-groupes se constituent en groupes de discussion/forums, permettant d'échanger bien au-delà des seuls jeux), Alban parvient à une forme d'intimité et expose ses questionnements, ce qui lui permettra de mieux supporter le harcèlement dont il est victime à l'école. Il développe également des questionnements sur sa sexualité, ce qui lui permet notamment de parvenir à une définition de lui-même comme hétérosexuel, mais « bisentimental » (ce qui signifie qu'il peut tomber amoureux d'un homme). Il explique en entretien que l'accès à une communauté relativement fermée de jeunes qui se questionnent sur la sexualité sans agressivité, en partageant parfois une même expérience de la stigmatisation, lui a permis de développer une réflexion sur son identité de genre et sexuelle. Par ailleurs lecteur de manga, Alban découvre au collège les vidéos de *hentai*, un genre pornographique à l'intérieur de la littérature manga, traduit sous forme de vidéos sur les plateformes pornographiques grand public (voir illustration ci-dessous, et encadré consacré à *Discord*). Comme on peut le constater dans une capture d'écran (image 7), les *hentai* ont pour spécificité de mettre en scène la pornographie dans la culture manga, aussi diversifiée soit-elle. Les mangas sont ainsi plus ou moins réalistes, inspirés des jeux vidéo, ou par la culture manga plus « traditionnelle ».

IMAGE 7. EXTRAIT D'UNE PLATEFORME DE VIDEOS CONSACREE A LA CATEGORIE "HENTAÏ"



Source : capture d'écran sur une plateforme de vidéos pornographiques en streaming, catégorie « hentai », juin 2018.

Au sein de la communauté à laquelle il appartient sur Internet, Alban finit par faire des rencontres physiques, et notamment celle de sa partenaire actuelle, dont il explique qu'elle a le même parcours que lui et qu'elle a développé les mêmes usages sexuels d'Internet, liés à l'univers des jeux vidéo et du *hentai*.

Dans un tout autre contexte social, Gaëlle, 25 ans, issue d'une famille de classe supérieure intellectuelle, elle-même étudiante dans une formation littéraire sélective, expliquera comment ses premières explorations liées à la sexualité se sont faites via des communautés, à la fois communautés de fans (exemple celle du groupe *Tokio Hotel*), communautés de jeu (RPG – *role playing game*). Elle y découvrira sa première relation amoureuse, avec une fille, avant de développer ensuite davantage de relations hétérosexuelles – mais en maintenant ouverte la définition de son orientation sexuelle et en cherchant à rencontrer également des filles. Lorsqu'elle évoque en entretien sa découverte de la

pornographie, il s'agit pour elle aussi du *hentai*, qu'elle regarde encore aujourd'hui, et qu'elle lie à un univers culturel qu'elle s'est forgé adolescente.

Même si l'enquête, du fait de la taille de l'échantillon et de la diversité des profils rencontrés, ne permet pas d'établir de typologie ni de constituer des « groupes » homogènes, on voit *a minima* combien le contexte social et culturel dans lequel grandissent les adolescents peut influencer sur les usages sexuels d'Internet et la manière de construire, à l'aide d'Internet (à l'aide des communautés en ligne) sa propre sexualité. On repère cet effet de « communauté », souvent présenté par les jeunes comme ayant joué un grand rôle à l'adolescence dans des parcours qui ont connu des difficultés scolaires liées au harcèlement et qui ont dû chercher des formes d'entraide en ligne. On trouve le même effet, quoique par des canaux différents (sites gays) chez un enquêté, Antoine, issu d'une famille de classe intermédiaire, qui a découvert son homosexualité sans pouvoir en parler autour de lui (il était scolarisé dans un lycée qu'il considère comme « conservateur », et il ne pouvait pas en parler dans sa famille). Antoine décrit à quel point il était important pour lui, au moment de la découverte de sa sexualité, de pouvoir effectuer des recherches en ligne sur l'homosexualité, puis de pouvoir y trouver des soutiens et ensuite des partenaires sexuels (voir Partie 2). Lisa, de son côté (voir son portrait ci-dessous), donne à lire l'expérience d'une adolescence marquée par le doute et par une période d'appropriation de la sexualité (et de l'homosexualité). Les usages sexuels d'Internet y occupent une place centrale et ses propos permettent de comprendre à quel point l'aspect « exploratoire » des recherches réalisées et l'imbrication des différents usages peuvent contribuer à construire le rapport des jeunes à la sexualité.

PORTRAIT : LISA, UN USAGE PRIVE ET EXPLORATOIRE D'INTERNET POUR S'APPROPRIER LES SEXUALITES

Lisa a 25 ans, elle vit dans une ville aisée, où elle réside aujourd'hui encore avec ses parents et son grand frère (28 ans). Ses parents sont cadres supérieurs et elle a été scolarisée dans un lycée considéré comme particulièrement excellent, où elle a obtenu un bac scientifique. Elle a poursuivi ensuite sa scolarité à l'université, en faisant une licence de biologie, avant de bifurquer vers la sociologie – ce qui explique, durant l'entretien, une forte réflexivité et une manière de se raconter balisée par les indicateurs sociologiques (référence à son milieu social, aux rapports de domination dans les relations hommes femmes, etc.).

De ses années collège, elle décrit une adolescence tranquille, mais où elle n'avait « pas beaucoup d'amis ». À la maison, elle utilise un peu MSN, mais de manière très occasionnelle (MSN servant essentiellement, à ce moment-là, à garder le contact avec ses amis du collège en dehors des cours). L'ordinateur est partagé par toute la famille, et elle n'a alors pas d'accès « privé » à Internet. Sa sexualité débute à cette période, par la découverte de la masturbation, à 13 ans (activité qui ne s'appuie alors pas sur le visionnage de pornographie ou sur tout autre média).

À la fin du lycée, elle a un « crush » sur une amie (c'est-à-dire des sentiments amoureux), dont elle ne sait pas si elle aime de son côté les femmes. Pour elle, la question de l'orientation sexuelle ne se pose alors pas de manière binaire (elle ne cherche pas à se situer comme homo- bi- ou hétéro- sexuelle). Elle ne parviendra pas à ses fins avec cette personne (avec qui elle est toujours en contact), mais y pensera beaucoup. Lisa possède à ce moment-là un ordinateur personnel, qui lui permet d'entamer une longue période d'exploration sexuelle sur Internet, essentiellement centrée sur l'orientation sexuelle, mais pas directement sur la sexualité elle-même. Ce qu'elle recherche alors, c'est de pouvoir se projeter dans une situation, celle où elle vivrait « une proximité émotionnelle et physique avec une femme ». Ce n'est que plus tard qu'elle y intégrera une dimension sexuelle. Elle utilise Internet pour ces questions *via* différents canaux :

- des films, puis des séries, qui mettent en scène des histoires lesbiennes. Elle s'intéresse alors aux scènes érotiques, même si elles sont souvent partielles (elle ira ensuite sur Youtube, où l'on trouve des extraits présentant directement les scènes de sexe de films lesbiens) ;
- un forum lesbien, qui lui donne accès à des séries de référence (américaines notamment) sur les relations entre femmes ;
- la lecture de fictions (fan fictions, récits lesbiens sur un forum d'échange généraliste) ;
- des mangas qui contiennent une forte dimension pornographique ;
- le visionnage de séquences pornographiques lesbiennes essentiellement, mais aussi hétérosexuelles et gays, sur une plateforme de vidéos en streaming. Elle y va, sur une période de deux ans, environ une fois par mois, afin de s'informer sur la sexualité, se confronter à l'homosexualité en images et avancer sur son orientation sexuelle. En y retournant, elle trouve à présent les vidéos « ennuyeuses ».

Elle décrit d'autres usages ponctuels d'Internet en lien avec la sexualité, liés à des recherches d'informations, quelques mois avant l'entretien elle utilisera Internet pour les rencontres (elle utilise une appli de rencontre lesbienne, qui a donné lieu à quelques rendez-vous, mais « rien de concluant »).

Elle insiste, durant l'entretien, sur son rapport au « privé », gardant secret l'ensemble de ses usages sexuels d'Internet. Elle explique avoir découvert avec plaisir la navigation privée sur Internet, ayant toujours eu peur que sa famille emprunte son ordinateur et ait accès à ses recherches sur la sexualité. Elle décrit un épisode de découverte, par son frère, de contenus lesbiens sur son ordinateur, qui l'a beaucoup gênée (« j'ai nié en bloc... »). Au moment où elle a commencé à s'intéresser aux mangas, elle a créé une seconde adresse mail pour suivre un groupe sur Facebook sans y être avec son identité réelle : elle explique que cette « fausse » adresse lui a ensuite permis de s'inscrire sur des sites plus directement sexuels (sites pornographiques), avec une garantie de confidentialité accrue. De manière générale, les communautés auxquelles elle accède en ligne restent pour elle de l'ordre de la fréquentation anonyme, et ne se concrétisent pas par des relations en dehors d'Internet (ce qui ne veut pas dire que ses usages sexuels d'Internet sont sans effet sur sa sociabilité, voire sa sexualité).

Jusqu'à présent, elle n'a pas eu de rapport sexuel, mais a, du fait de ses recherches en ligne, acquis une réflexivité sur la sexualité, l'orientation sexuelle (question qui occupera une grande partie de l'entretien), les rapports de genre.

L'expérience que Lisa fait de la sexualité semble fortement imbriquée, à partir du lycée, à une réflexion sur l'orientation sexuelle. Internet joue un rôle essentiel dans cette expérience, car elle y construit un monde privé qu'elle ne partage pas directement avec ses proches. D'une manière indirecte, elle parle de ces questions (*via* une recherche menée, en master) et elle peut parler de sexualité avec ses amies – cela reste toutefois rare. Elle relate quelques discussions, et son étonnement quand elle voit des propos de garçons parlant de masturbation comme si c'était indissociable du porno (pour elle, c'est dissociable, et elle a commencé la masturbation bien avant le porno).

Au moment de l'entretien, elle ne semble pas avoir « arrêté » ses usages d'Internet : elle utilise maintenant son téléphone pour des rencontres, basculant d'un usage strictement privé/intime à un usage relationnel.

L'importance de l'anonymat dans les usages sexuels d'Internet : se questionner sans être questionné, expérimenter sa sexualité et son identité sans être jugé

Si les conditions matérielles de l'accès aux contenus sexuels en ligne permettent de rendre compte d'usages différenciés à l'adolescence, l'anonymat que procure Internet pour s'informer ou accéder à des contenus sexuels apparaît comme une dimension intrinsèque des usages technologiques des jeunes. Autrement dit, les jeunes accèdent à des contenus sexuels parce qu'ils ont la certitude que leur démarche restera anonyme. De plus, cet anonymat peut constituer une ressource singulière pour certains jeunes, lorsqu'il s'agit de l'utiliser pour expérimenter une identité en ligne qui diffère de la manière dont ils sont identifiés par leurs proches.

D'emblée, il convient de préciser que la thématique de l'anonymat, qui émerge dans nombre des entretiens, est essentiellement formulée par des enquêtés (filles comme garçons) socialement favorisés, ayant « intellectualisé » leur rapport à Internet et à la sexualité, et faisant parfois référence, lorsqu'ils traitent ces questions, aux débats existants sur la protection de la vie privée en ligne (débats particulièrement vivaces au moment de l'enquête, à travers l'accusation portée contre le réseau social Facebook concernant l'élection américaine²⁵). Ainsi, ce constat rappelle le fait que « les compétences en matière de gestion de sa vie privée sont socialement déterminées et inégalement distribuées » (Estienne, 2011), et que ceux qui parmi les jeunes en parlent en entretien ne représentent pas l'ensemble des pratiques numériques des jeunes relatives à la vie privée. Nous reviendrons sur ces questions dans la partie 2, à propos des déterminants sociaux de l'exposition de soi sur Internet.

L'anonymat d'Internet en matière de recherche d'information est par exemple valorisé par certains enquêtés pour des raisons liées au confort de l'écrit, pour des jeunes qui trouvent gênant de parler de sexualité, qui plus est lorsqu'il s'agit d'en parler à des adultes. Gaëlle, 25 ans, a effectué quelques recherches liées à la sexualité sur Internet.

« Je pense que c'est pas forcément un mauvais médium [Internet], parce qu'en fait, moi j'ai l'impression que juste l'écrit en fait c'est beaucoup plus simple quoi que de devoir parler à une personne. [...] Et du coup, je pense que de fait, les ressources en ligne c'est vraiment pas mal pour ça parce qu'on peut y aller... Il faut savoir qu'elles existent, il y a toujours l'étape où il faut à un moment quand même qu'on soit informé que ça existe, mais après, sinon... Je pense que c'est plus ça le problème, enfin... Mais sinon c'est sûr que moi je pense que... enfin oui, tous les trucs où on a pas le... on a personne autour de soi qui va se moquer ou quoi que ce soit comme ça, parce que quand on est jeune quand même c'est ça le problème en grande partie quoi. » (Gaëlle, 25 ans.)

Les propos de Gaëlle, issue d'une famille de classe supérieure, doivent être resitués dans une socialisation de classe induisant une aisance avec l'écrit, mais également l'importance qu'il y a à ne pas « avoir l'air bête » dans une interaction. Gaëlle souligne la difficulté majeure attachée à la recherche en ligne, à savoir le fait de savoir s'orienter parmi les ressources disponibles, ce qui est là aussi relié aux dispositions scolaires et sociales.

Julien, 27 ans, issu d'une famille socialement favorisée, exprime le même attachement à l'anonymat sur Internet, en ce qu'il permet de ne pas être jugé :

²⁵ Cette affaire concerne à la fois le fait que Facebook rend possible la diffusion massive de fausses informations, en mesure de fausser le jeu démocratique et le fait qu'il a vendu des données concernant les utilisateurs à une société d'analyse des comportements des utilisateurs, dans le cadre de la campagne présidentielle américaine.

« [Internet] ça permet de poser plein de questions sans être jugé, enfin t'es perdu un petit peu au milieu de nulle part, mais t'as quand même des réponses, ça permet de s'interroger, de se questionner, d'échanger aussi effectivement. Mais ce qui n'empêche pas aussi de le faire de manière orale. » (Julien, 27 ans.)

Cependant, la question de l'articulation entre les recherches effectuées anonymement sur Internet et les échanges entre pairs ou avec des adultes sur la sexualité ne se pose pas de la même manière pour tous les jeunes. Julien explique par exemple qu'aller sur Internet constitue un choix lié à la nature des requêtes, et que certaines questions peuvent tout à fait être posées à l'oral. Pour d'autres, comme Martin, 23 ans, fils de cadres, il s'agissait, au moment de l'adolescence, d'une contrainte liée à son isolement dans le groupe de pairs au collège et au lycée. Rejeté par des camarades de classe qu'il décrit comme violents, aux comportements « à la limite du harcèlement moral », Martin décrit Internet comme un espace protégé, où l'anonymat initial peut facilement se transformer en lien communautaire (lien qu'il développera en participant à un forum de discussion généraliste et qui le conduira à des rencontres « physiques », hors de l'espace protégé d'Internet).

La question de l'anonymat dans l'accès à la pornographie n'a que très peu été mise en évidence par les jeunes rencontrés, sans doute parce qu'elle relève de l'évidence, du fait de l'usage des sites de streaming, qui n'implique généralement pas de créer un compte ou de révéler une partie de son identité. Toutefois une enquêtée, Lisa (voir son portrait *infra*), expliquera avoir eu recours à des adresses mails anonymes (n'indiquant pas ses noms et prénoms) afin de pouvoir s'inscrire sur des sites pornographiques à accès restreint – cet usage s'inscrivant, chez elle, dans une réflexion générale sur la protection de la vie privée en ligne et hors ligne.

Deux enquêtées ont mentionné, lors d'un focus groupe et à l'occasion d'un entretien individuel, l'anonymat comme manière d'expérimenter son identité, dans ses dimensions sexuelles et genrées. Julie, 30 ans, se souvient d'échanges en *tchat*²⁶ à l'âge de 13 ou 14 ans :

« Je me souviens que c'était des échanges quand même à propos de sexe, à la limite de la proposition. Et ça ne me faisait pas peur parce que je savais que je n'allais jamais voir les gens. Mais c'était plutôt des propositions directes. [...] Ça y est, je me rappelle, c'était très explicite ! Je ne sais plus si, moi, je faisais la même chose, mais certains garçons m'envoyaient des textes, des réponses assez longues de plusieurs lignes, dans lesquelles ils décrivaient ce qu'ils voulaient me faire. Des scénarios sexuels, enlever les vêtements, des caresses...

– *Il y avait un aspect jeu de rôle en fait ?*

– Voilà. Je l'avais complètement oublié. Et j'adorais ça ! [Rire.] J'avais 13 ou 14 ans. Ce que je préférais, c'était ces garçons qui me proposaient des scénarios. Un peu comme si je lisais un livre pornographique, quelque chose d'excitant. Je n'étais pas du tout attirée par la personne qui m'écrivait, je m'en fichais complètement, mais j'y allais pour être émoustillée [...] Il y avait des échanges explicites, descriptifs. Certaines personnes me demandaient si j'avais déjà couché, des choses de ce genre. Et du coup, je disais non. Ma grande peur à l'époque, c'était de tomber enceinte. Je ne sais pas pourquoi, à 14 ans, c'était ça qui me freinait. Je répondais toujours : "Non, j'ai peur de tomber enceinte." On me répondait qu'il y avait la contraception, je disais que ce n'était pas efficace à 100 %. Je me souviens de ces discussions-là. [...] Ce n'était que du texte. Après, je me souviens que le garçon avec qui j'avais communiqué par mail pendant très longtemps m'avait envoyé sa photo par mail. Mais sinon, non. Sur *chat.com* [nom du service qu'elle utilisait alors], il fallait imaginer la personne, c'était très basique, on pouvait juste écrire des petits textes. » (Julie, 30 ans.)

²⁶ Le dictionnaire Larousse définit le tchat comme « une communication informelle entre plusieurs personnes sur le réseau Internet, par échange de messages affichés sur leurs écrans » (Dictionnaire Larousse en ligne). De nombreux outils de chat se sont développés sur des sites spécialisés, accessibles depuis un ordinateur personnel, puis à travers des applications pour téléphone portable (les communications passant alors soit par le réseau wifi, soit par le réseau mobile).

Julie décrit un usage d'Internet lié à une excitation sexuelle (elle dit l'avoir fait pour être « émoustillée », et compare cela à la lecture d'un « livre pornographique ». Le contenu des échanges, tel qu'elle les décrit, semble jouer sur plusieurs registres, en l'occurrence sur la mise en scène sexuelle (le fait de jouer un rôle, de s'imaginer dans un scénario sexuel) et sur une discussion « autour » de la sexualité, à propos de la contraception, qu'elle intégrait à ses échanges. Cet extrait doit être contextualisé par rapport à la socialisation genrée et sexuelle de Julie, qui, au moment de ces échanges, n'est pas entrée dans la sexualité (elle y entrera près de 10 ans plus tard). Il s'agit bien là d'un usage strictement intime d'Internet, qui n'est pas lié à des expériences de la sexualité relationnelle vécues par ailleurs. On lit dans son récit l'importance de l'absence de perspective de rencontre : ne pas avoir à rencontrer le garçon avec qui elle discutait permettait davantage de liberté.

Une autre enquêtée, âgée de 18 ans et rencontrée à l'occasion d'un focus groupe réunissant 12 jeunes (7 filles et 5 garçons) dans un service local à destination des jeunes, a évoqué, devant le groupe, un usage de l'anonymat en ligne pour expérimenter son identité de genre. Utilisatrice de *Discord*, elle explique comment cet outil lui permet de se présenter comme appartenant à l'autre sexe auprès d'autres jeunes :

« Moi sur *Discord*, j'ai testé une nouvelle identité que je ne peux pas me permettre d'avoir dans la vie... Ce que j'aurais voulu être quoi... Sur *Discord*, je dis que je suis un garçon parce que je me sens plus garçon... J'ai peur des incompréhensions, que ça soit mal pris par les gens s'ils s'en rendent compte, mais je prends quand même le risque... » (Une fille de 18 ans, focus groupe.)

Elle expliquera également qu'Internet constitue, au moment où elle parle, la seule manière de réaliser son souhait de changement d'identité. Dépendante de ses parents, chez qui elle vit encore, elle explique ne pas pouvoir exprimer son identité souhaitée dans la vie quotidienne, hors de la communauté qu'elle côtoie sur *Discord*.

Ces récits rendent compte de pratiques du genre et de la sexualité faites d'ajustements, à une période de vie où les contraintes sur le corps et l'identité sont fortes (le fait de ne pas vouloir ou de ne pas pouvoir entrer dans la sexualité relationnelle, le fait de ne pas pouvoir exprimer son identité souhaitée et de subir des assignations sexuelles ou genrées, etc.). Ces usages sexuels d'Internet, rendus possibles par l'anonymat, donnent à voir une dimension performative, à ceci près que la performance demeure « privée », qu'elle ne fait pas l'objet d'une mise en scène de soi dans un espace normé en termes de genre et de sexualité (à l'instar de ce que décrit Butler, 2006). Précisons enfin que ces quelques extraits d'entretiens ne permettent pas d'inférer d'un lien entre ces usages spécifiques de l'anonymat et leurs effets sur la sexualité relationnelle ou l'identité performée par les jeunes dans la suite de leur parcours.

L'anonymat est mobilisé par les jeunes sous un double aspect de garantie contre l'exposition de soi en matière de recherche d'information ou d'accès à la pornographie (garantie du respect de la vie privée et prévention contre des formes d'humiliation associées au fait de se poser des questions sur la sexualité), et de possibilité d'expérimenter une identité liée aux pratiques de genre et de sexualité.

* * *

Les entretiens réalisés avec des jeunes de différents milieux sociaux, filles comme garçons, plus ou moins « connectés », ayant une plus ou moins grande aisance en termes d'usages d'Internet, montrent qu'Internet joue aujourd'hui un rôle dans l'initiation à la sexualité chez les adolescents. Néanmoins, il serait hâtif de chercher à qualifier de manière univoque le rôle joué par l'initiation à la pornographie ou par la recherche d'informations sur la sexualité chez les jeunes. Ce que l'on peut avancer, c'est

qu'hormis au sein de communautés en ligne relativement fermées, ces usages demeurent peu partagés, et tendent plutôt à développer le pôle intime de la sexualité : la découverte de son corps, de son identité (en termes d'orientation sexuelle et de genre) (Bereni *et al.*, 2012).

Face à des discours considérant la pornographie comme une menace sur le développement de la sexualité adolescente ou comme étant l'école du sexisme et de la violence, les propos des enquêtés poussent à une plus grande complexité. De même, face aux discours opposant l'information légitime (car professionnelle) à l'information en ligne, jugée partielle ou erronée, on voit chez les jeunes le développement de discours critiques sur l'information et ses usages, que l'information soit « en ligne » ou « hors ligne ».

La routinisation des usages sexuels d'Internet : des séquences de nature et d'intensité variables durant l'adolescence et pendant la jeunesse

Une fois décrits les premiers usages sexuels d'Internet, il convient de les comprendre dans la durée, dans la manière dont ces usages se perpétuent, cessent, s'accroissent ou diminuent au fil du temps, en l'occurrence au fil d'une période allant, pour nos enquêtés, du début de l'adolescence jusqu'au moment où nous les rencontrons, c'est-à-dire entre 18 et 30 ans. Les matériaux discutés dans ce chapitre sont le fruit du dispositif d'enquête, en l'occurrence par le fait d'avoir réalisé des entretiens avec des jeunes ayant un certain recul sur leur adolescence. Du fait de leur âge, certains ont même pu décrire leur entrée dans une autre période de vie, que l'on peut qualifier d'« adulte », marquée par la fin des études, parfois par la mise en couple, les premières activités professionnelles et la décohabitation du domicile parental (période qu'il serait réducteur de réduire à un âge précis, tant les rythmes sociaux diffèrent d'un contexte social à l'autre).

Les usages sexuels d'Internet s'installent progressivement dans les vies des jeunes interrogés, au gré des conditions qui les rendent possibles (on a déjà vu l'importance d'un espace intime, d'un accès privé à Internet, etc.), mais aussi au gré des explorations ou événements liés à Internet et au reste de sa socialisation, de son éducation. Par exemple, une enquêtée expliquera avoir fait de nombreuses recherches sur l'homosexualité après avoir eu un « *crush* » sur une amie, un autre découvre la pornographie par des discussions entre amis et commence à en regarder progressivement (sans en parler à ses amis).

Mais à cette phase de développement des usages succèdent souvent des phases de routinisation, c'est-à-dire des périodes plus ou moins longues durant lesquelles s'installe une régularité (par exemple, le visionnage de pornographie x fois par mois/semaine, ou la recherche d'informations en cascade sur tel ou tel questionnaire). Des phases d'usage se succèdent et varient en nature (on peut regarder de la pornographie à un moment, puis passer à d'autres pratiques, ou commencer par lire des récits d'expériences sexuelles avant de passer à la pornographie) autant qu'en intensité. Par exemple, le visionnage de pornographie peut décroître par lassitude ou du fait d'une mise en couple, ou au contraire se densifier au moment d'une mise en couple ou de la découverte de sous-genres de la pornographie, etc. Notre corpus d'entretien ne permet pas de mettre au jour un « modèle » en matière de routinisation des usages sexuels d'Internet, mais il permet de souligner des régularités partagées par certains jeunes, relatives à leurs expériences de l'avancée en âge. Les récits produits par les jeunes

à propos de l'évolution de leurs usages dans le temps permettent en outre de saisir la construction progressive de l'identité, au-delà des expérimentations identitaires évoquées précédemment. Cela permet, *in fine*, de saisir certaines dimensions de la construction du genre, entendu comme un « accomplissement routinier, méthodique et récurrent » (West, Zimmerman, 2009, p. 35) chez des individus qui évoluent à des rythmes et selon des schémas parfois différents, mais qui n'en sont pas moins « pris » dans des normes partagées, dans un ordre des pratiques légitimes et illégitimes en matière de genre et de sexualité.

Au-delà des successions d'usages, il s'agit d'interroger maintenant, à partir des propos des enquêtés, le lien entre la manière dont ils ou elles ont utilisé Internet au cours de leur adolescence et la construction de la sexualité relationnelle, du rapport au corps et aux normes de genre. En effet, certains entretiens ont permis de livrer quelques éléments de réponse à la question souvent adressée aux recherches sur les jeunes, Internet et la sexualité : celle de l'influence des usages sexuels d'Internet sur la sexualité des adolescents.

Des recherches d'information souvent cantonnées au début de l'adolescence

Les jeunes rencontrés sont peu nombreux à avoir « routinisé » des pratiques de recherche d'information en ligne. Ces pratiques sont pour la plupart décrites comme constitutives de l'entrée dans l'adolescence, avec les questionnements associés à la puberté, aux règles²⁷, à la taille du pénis, aux performances sexuelles, à la préparation des rapports sexuels, etc. Cependant, comme on l'a déjà souligné, ces recherches peuvent être renouvelées à l'occasion des premières relations, notamment du côté des filles qui sont nombreuses à gérer la contraception lors des premières mises en couple, et qui vont à l'occasion chercher des informations à ce sujet.

Du point de vue de la recherche d'information sur la sexualité, on peut dire que les usages évoluent de manière discontinue, en lien avec l'activité sexuelle et les deux extraits d'échanges sur Facebook que nous reproduisons ici (image 8) en sont les illustrations. Sur des groupes fermés, les filles s'interrogent sur le fait d'avoir des rapports sexuels pendant leurs règles ou encore sur les pratiques à suivre suite à une interruption volontaire de grossesse. Les réponses participent à la fois à prescrire des pratiques et à rappeler les normes sociales.

²⁷ On notera à ce propos la variété des applications citées dans le questionnaire en ligne relative aux menstruations : Clue ; Mon calendrier ; Moublipa ; Period calendar ; Periodical ; Sympto et Symptothermie ; Flo (ovulation) ; Maya ; Lady pill remember ; My pill, Pill'oops.

IMAGE 8. ECHANGES SUR DES GROUPES FERMES THEMATIQUES SUR LE RESEAU SOCIAL FACEBOOK



Source : captures d'écran sur le réseau social Facebook, groupes fermés de discussion relatifs à l'avortement ou à la maternité, janvier et juin 2018.

Comme le souligne Julien, les usages évoluent aussi selon les questionnements des jeunes :

« Et du coup, est-ce que tu te rappelles de ce que t'allais chercher ? Tu me disais déjà un petit peu de manière générale des trucs liés à la contraception, à la sexualité en tant que telle. Est-ce que tu te rappelles plus précisément le type de recherches que tu pouvais faire, le type de questions que tu pouvais te poser par exemple à la fin du collège ou un peu plus tard au lycée ?

– Assez directement, c'est souvent des choses... on pense toujours aux choses sur lesquelles on est amenés à... Comment dirais-je ?... On grandit avec ça. Au début ça va être très puberté, donc ça va être une question de taille, ça va être des choses bêtes, ça va être des questions en lien avec les prémices quoi, la masturbation, ce genre de choses. Après c'est plutôt comment embrasser, comment draguer, essayer de comprendre un peu l'autre. Et après, quasiment adulte, c'est plutôt sur des choses plus profondes, du type comment se remettre de ça, comment vous avez géré ça. Enfin finalement, je trouve que plus on grandit, plus on cherche ce qui va être en lien avec notre âge quoi. [...] Aujourd'hui, j'irais pas chercher des choses sur comment se toucher, comment... les choses redondantes parce qu'elles évoluent, je pense à la contraception où là, tous les un an-deux ans, quand on a un nouveau partenaire, ça peut être intéressant de regarder parce que ça évolue très vite, parce que chaque personne est différente, etc. Sinon, il y a des choses qui sont acquises quoi, pas besoin de revenir dessus quoi. » (Julien, 27 ans.)

Cet extrait illustre le rapport très réflexif de certains jeunes à leurs recherches en ligne. Ces propos sont émis par un enquêté de classe favorisée, qui a acquis un bon niveau d'éducation et relate ses recherches passées sous l'angle de l'évolution des connaissances (les siennes, et celle du monde médical, lorsqu'il fait référence à l'évolution des formes de contraception). Il illustre aussi le passage d'un rapport intime à la recherche d'information (« comment se toucher ») à un rapport relationnel, à travers la recherche d'une contraception adaptée à ses partenaires (ce qui n'est pas une position courante parmi les enquêtés garçons hétérosexuels, déléguant le plus souvent ce type de recherche à leurs partenaires).

Peu d'enquêtés expliciteront, comme Julien, l'évolution de leurs usages d'Internet directement informatifs, même si l'on remarque des logiques partagées, à l'instar de recherches liées à la contraception ou au VIH et

aux IST au moment des premiers rapports sexuels (ou juste avant/après ces premiers rapports). Mais de manière générale, les entretiens montrent surtout une forte activité de recherche d'information au début de l'adolescence, suivie de recherches plus ponctuelles au moment de l'entrée dans la sexualité.

Une continuité dans les usages de la pornographie, avec des périodes de diversification, d'intensification ou de réflexion sur les contenus visionnés

Concernant l'évolution des usages pornographiques d'Internet, les propos des enquêtés diffèrent fortement. Julien décrit par exemple une continuité dans ses usages pornographiques d'Internet, avec des goûts qui évoluent peu dans le temps et qui sont par ailleurs ceux qu'il développera dans sa sexualité relationnelle :

« Est-ce que ce que t'as regardé, ça a évolué au fil du temps ? Je sais pas, est-ce que tu regardais les mêmes choses à 16 ans et à 25 ans ou pas ?

- Faut être honnête je suis resté dans ce que je regardais de base quoi, j'ai pas trop dévié. Ça reste des choses assez simples finalement, j'ai jamais été très exotique, et non non, ça reste des choses simples, efficaces, enfin je sais pas si on peut dire efficaces, mais simples, et ouais ouais, ça a jamais été déviant du tout quoi, c'est des choses vraiment classiques avec peut-être une pointe des fois de trucs un peu du moment, je veux dire en termes de lieux ou de choses comme ça, mais non c'est jamais déviant quoi. C'est des sites classiques quoi, pas des trucs spécifiques un peu chelous, assez populaires, assez généralistes, et vraiment pas de trucs atypiques... » (Julien, 27 ans.)

De son côté, Gaëlle, 25 ans, développe ses usages de la pornographie de manière plutôt linéaire, mais avec une diversification progressive des contenus. Elle a abandonné certains contenus, qu'elle juge maintenant « chiants », mais a maintenu des usages de son adolescence, comme le *Hentai*.

« Et donc du porno, t'en as regardé après 18 ans ?

- Oui. [...] C'est vrai que je sais pas comment j'ai commencé. Après, je sais que maintenant c'est un truc juste... c'est juste de la consommation quoi, genre il y a des moments... Alors parfois je m'emmerde grave et je me dis : Tiens, mais quelle bonne idée ! Et puis parfois, c'est juste que j'ai envie et puis voilà quoi.

- Et tu dirais en fréquence ?

- Ça dépend... Au moins une fois par semaine en tout cas. [...] Moi je veux dire j'utilise vraiment le porno pour me masturber, du coup ça dépend juste de est-ce que j'ai envie. Et puis après, j'ai remarqué que j'ai une grosse tendance... heureusement ça ne m'arrive plus tellement parce que j'ai plus tellement de dissertations à rendre ou des trucs comme ça, mais en fait il y a eu certains moments de ma vie où je me suis rendu compte que quand il était 3 h du matin et que j'étais en train de rédiger ma dissertation, à un moment, au lieu de continuer à rédiger ma dissertation, je me disais : Mais si je regardais du porno ? Et là genre t'as perdu une heure, t'aurais pu rédiger ta dissert [dissertation] plutôt, mais je sais pas, c'était comme ça... un mystère [...].

- Et depuis que t'as 18 ans, globalement, tes usages ils sont toujours à peu près les mêmes ou t'as eu des périodes un peu différentes ? Et autre question, comme t'as eu une période où t'étais en couple stable entre guillemets, est-ce que ça change quelque chose ça ou pas du tout ?

- Pas tellement en fait, enfin je pense que ça diminue la quantité, mais pas tellement le truc global quoi. [...] Après j'ai gardé mes usages de l'adolescence un peu quoi, enfin je veux dire... Non, les mangas plus tellement, ça me saoule de lire des trucs, je trouve ça super chiant, je sais pas comment j'avais la patience pour faire ça à l'époque, enfin c'est surtout qu'on avait pas le choix, je veux dire c'était ce qui existait. D'où du coup, non, de temps en temps je regarde encore du *hentai* parce que waouh, je sais pas, c'est comme ça.

- C'est une esthétique ou... ?

- Franchement, je saurais pas trop dire j'avoue. C'est comme ça. Je pense que j'ai commencé avec ça aussi, donc du coup peut-être que... mais je sais pas. Je lis toujours des fanfics [fanfictions] aussi, mais après pas

forcément... enfin je veux dire c'est à mi-chemin entre... ça a pas forcément à voir avec... je sais pas. Enfin je les consomme pas pareil en tout cas. Et puis beh sinon, en vrai, j'ai remarqué que je m'en fous.

- C'est-à-dire ? Tu peux aller sur une plateforme, les gros trucs ?

- J'utilise Redtube parce que... je sais pas. C'est moche, mais c'est comme ça. [...] Il y a des catégories. Non, c'est vrai que techniquement je m'en fiche. Après, spontanément, je cherche... je sais pas, j'ai tendance à essayer de trouver des trucs un peu... ouais, parfois des trucs qui sont vaguement un peu SM [sadomasochiste] et tout. Je sais pas, j'ai une pratique du porno qui est assez déconnectée de ce que je voudrais dans ma vie sexuelle en vrai, mais bon c'est comme ça [...]. Je pense que c'est aussi quand vraiment... je sais pas, j'ai un but et je vais faire mon shopping du porno, et donc du coup, je sais pas, je veux quelque chose j'ai pas envie que ça mette du temps à commencer quoi, il faut que ça soit un peu efficace. Donc du coup je pense que c'est ça aussi qui dicte mes choix. ». (Gaëlle, 25 ans.)

IMAGE 9. EXEMPLE DE DOUBLE PAGE DU HENTAÏ LOVE STORY #47



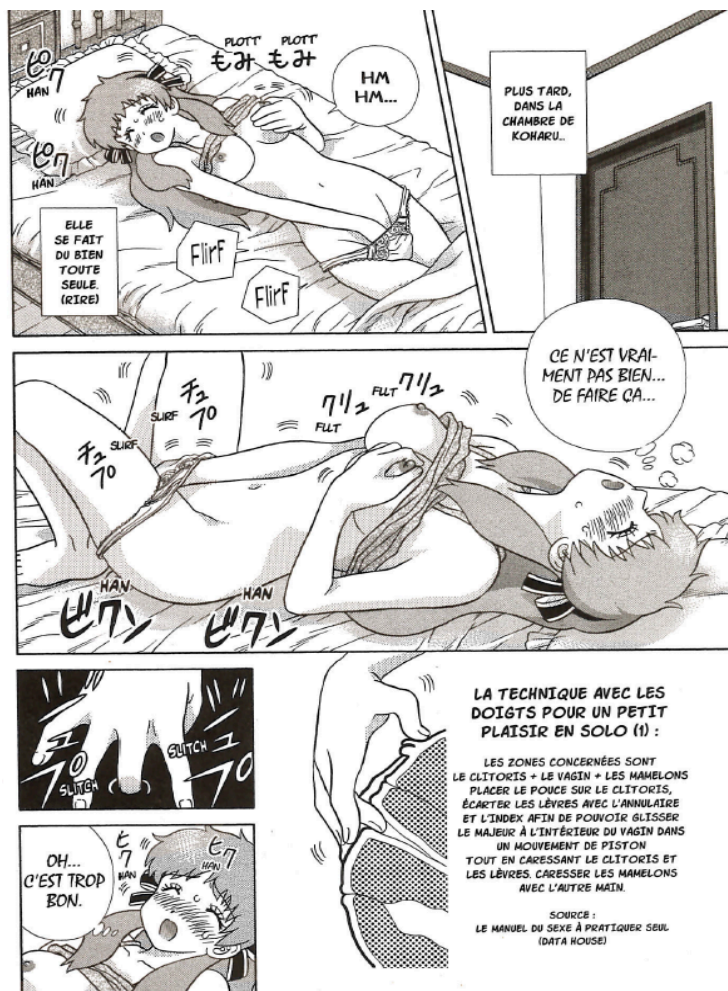
Source : @ Katsu Aki, Pika éditions, 2016.

Parmi les exemples de mangas érotiques évoqués par des filles dans les entretiens ou les focus groupes figure *Love Story*. Ce manga *hentai*, dessiné et scénarisé par Katsu Aki est réservé à un public averti (le logo « - 16 » [interdit aux moins de 16 ans] figure sur la couverture) et compte aujourd'hui plus de 47 volumes. Il est accessible relativement aisément, il fait partie des premiers *hentai* lus par les adolescents, qui rapidement au fil de l'âge s'en détourneront pour aller vers des séries plus spécifiques (images 9 et 10).

À l'image des extraits présentés, les scénarios de *Love Story* mettent en scène des étudiant·e·s japonais·e·s et une sexualité toujours hétérosexuelle où les hommes sont dans des rôles très actifs, et où la sexualité est essentiellement pénétrative (vaginale et parfois anale ou digitale).

Ce manga comprend des formes de « conseils » ou des notes d'informations concernant des pratiques sexuelles qui contribuent pour les jeunes à décrypter la sexualité et les récits qui peuvent être faits dans les groupes de pairs. C'est le cas par exemple dans la scène de masturbation féminine. Le manga illustre d'ailleurs les contradictions : la norme sociale japonaise (que l'on retrouve aussi en France) délégitimant pour les femmes la possibilité de se masturber (comme on peut le voir dans le monologue de la jeune femme allongée, image 10), mais malgré tout sa pratique réelle parmi la population et donc proposant des petits encarts pour aider son jeune lectorat y compris dans sa pratique et/ou dans sa meilleure connaissance du corps. Ici on saisit au passage que cette série s'adresse davantage aux filles qu'aux garçons, les encarts de ce type sont essentiellement rédigés à l'intention des filles.

IMAGE 10. EXTRAIT DU MANGA *LOVE STORY* #47



Source : @ Katsu Aki ,Pika éditions, 2016.

Gaëlle rend compte du lien existant chez des enquêtés entre les usages et leur contexte, le fait par exemple que des moments particuliers (dans son cas, des soirées studieuses passées à écrire une dissertation) puissent être à l'origine de visionnages de vidéos. Cette enquêtée, diplômée du supérieur, étudiante dans une formation prestigieuse, décrit une diversification des usages, d'usages très précis, liés à une culture de l'écrit, vers des usages généralistes, sur les plateformes de *streaming*.

À l'inverse Martin, 23 ans, lui aussi diplômé du supérieur, décrit une diversification allant des usages généralistes à une pornographie qu'il qualifie d'« éthique », hors des sites généralistes de *streaming* :

« Du point de vue de ma consommation, c'est pas que des vidéos de sites généralistes, ça peut être aussi aller voir des images plus indépendantes, notamment via le Tag Parfait ou des choses comme ça., et c'est aussi via de la cam [webcam] quoi, d'alterner, d'aller voir d'autres choses, d'aller voir des gens vraiment qui font des trucs, et pas qui se mettent en scène à fond, qui se mettent en scène avec des cuts [plans de coupes] et tout ça quoi. Et voilà, j'essaie d'ouvrir. Et j'aimerais bien me passer des sites généralistes complètement,

mais le problème c'est que ça demande un petit budget, et que pour le moment c'est pas possible. Mais j'aimerais bien aussi rendre ma consommation pornographique complètement éthique, et c'est une question qui me tient à cœur, et qui fera partie de mes dépenses je pense dans les années à venir. » (Martin, 23 ans.)

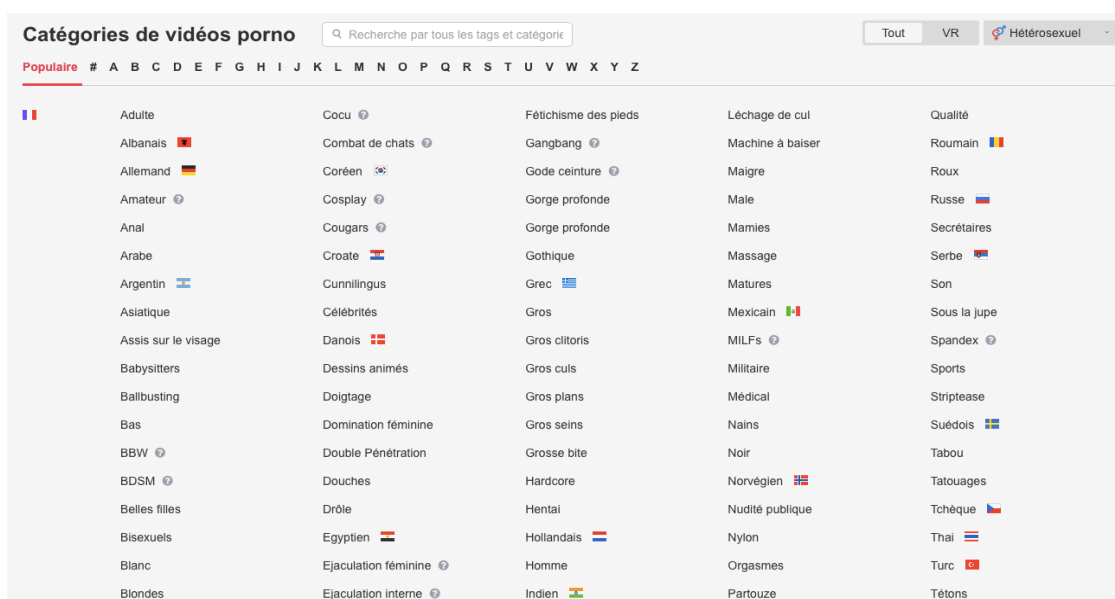
À travers cette question éthique, Martin se positionne à la fois dans le débat lié à l'industrie de la pornographie comme industrie violente, mais aussi par rapport au féminisme (féminisme que Gaëlle, citée plus haut, revendique également, mais qu'elle ne parvient pas à associer à ses usages de la pornographie, jugeant la pornographie féministe « ennuyeuse »). Le rapport au féminisme est d'ailleurs évoqué chez une partie des enquêtés (filles comme garçons), surtout chez les plus diplômés, rencontrés par le biais du questionnaire (qui a beaucoup circulé dans les réseaux féministes), mais aussi chez des enquêtés ayant été socialisés au féminisme (souvent, chez les garçons, par leurs partenaires féminines).

Les enquêtés rencontrés évoquent parfois le décalage entre ce qu'ils ou elles pensent des images pornographiques – du sexisme qu'elles recèlent bien souvent, des conditions de travail des acteurs et actrices qu'implique l'industrie pornographique – et leurs goûts, ce qu'ils et elles vont regarder en ligne. Gaëlle est par exemple consciente du sexisme et de l'absence d'éthique de certaines productions, mais elle continue à regarder, faisant à ce sujet une analogie avec l'industrie textile :

« En fait, moi j'aimerais bien acheter des vêtements qui sont fabriqués dans des conditions éthiques et en France, mais j'ai pas l'argent. Et pour moi, c'est un peu pareil, c'est que je peux pas... enfin je veux dire probablement si... ça compliquerait excessivement les choses et je trouve que c'est pas ma responsabilité, mais bon voilà. Consommer du porno éthique, ça devient compliqué quoi. » (Gaëlle, 25 ans.)

Parmi les filles et les garçons rencontrés qui naviguent sur des sites proposant des films pornographiques en streaming, deux manières de choisir les films coexistent : les suggestions des meilleurs films (ou des plus récents) présentés sur la page d'accueil du site, ou bien sélectionner par catégorie spécifique. L'analyse des entretiens montre que l'entrée par catégorie se fait davantage avec l'expérience de la pratique, où les jeunes savent mieux cibler à la fois ce qu'ils attendent / recherchent et ce qu'ils souhaitent voir. La capture d'écran des différentes catégories (image 11) montre que celles-ci sont relativement détaillées et permettent aux amateurs de choisir (et donc aussi d'éviter).

IMAGE 11. CATEGORIES DE VIDEOS PORNOGRAPHIQUES



Source : capture issue d'un site pornographique en streaming, 30 mai 2018).

Camille, 26 ans, qui a découvert la pornographie tardivement, décrit de son côté une intensification et une diversification des usages, regardant de plus en plus de pornographie, et passant de contenus *mainstream* (c'est-à-dire, pour elle, représentant les positions sexuelles les plus conventionnelles, par ailleurs hétérosexuelles) à des contenus plus « *hard* », parfois à l'opposé de ses convictions qu'elle qualifie de « féministes ». Sur les sites de streaming qui donnent accès à une multiplicité de catégories de contenus (voir *supra*), Camille s'intéresse par exemple, aux catégories « *Sleep Assault*²⁸ » et « *Deepthroat*²⁹ », dont les contenus s'apparentent à des agressions sexuelles ou à des viols. Camille fait référence, en entretien, à l'éthique des contenus visionnés, aux conditions de tournage, et à sa propre éthique sexuelle :

« Oui, je consomme des choses quand même souvent violentes envers les femmes, il faut le reconnaître, qui n'ont pas l'air d'être consentantes parfois, ou malmenées. Et pourtant, j'ose espérer que pour l'actrice, ça se passe bien, même si j'ai vu des articles, des reportages, où ce n'est pas toujours rose, bien sûr. Mais je garde une distance, et je sais que dans la vraie vie, tout ce qui est BDSM (pour bondage, discipline, sado-masochisme qui désigne une forme d'échange sexuel contractuel utilisant la contrainte, la douleur, l'humiliation dans un but érogène), soit on est d'accord pour un peu souffrir, soit non, mais je fais la part des choses. » (Camille, 26 ans.)

Au-delà de ces exemples, les enquêtés rencontrés qui ont été amenés, à un moment ou à un autre, à regarder de la pornographie, décrivent des usages qui varient dans le temps, et qui semblent souvent s'accompagner d'une réflexion sur les contenus visionnés et sur le sexisme des contenus. On peut faire l'hypothèse que la mise à l'agenda de cette question du sexisme des contenus pornographiques depuis les *sex wars*³⁰ (Vörös, 2015a, 2015b), invite désormais les consommateurs et consommatrices de pornographie à se positionner « éthiquement » sur leur consommation, même si ce positionnement demeure souvent peu partagé, y compris chez des enquêtées fréquentant des groupes féministes hors ligne ou en ligne, du fait du caractère intime des contenus visionnés, le plus souvent non révélés à leur entourage.

La sexualité relationnelle et la mise en couple comme éléments de discontinuité dans les usages de la pornographie

Certains enquêtés font référence à leur mise en couple ou simplement au fait d'avoir une sexualité relationnelle régulière, comme un élément de discontinuité dans leurs usages de la pornographie.

Céline (23 ans), Victor (24 ans) et Sébastien (21 ans) font tous trois état d'une diminution de leurs usages de la pornographie dans les moments où ils sont en couple. Cependant, les raisons qu'ils invoquent ne

²⁸ La catégorie « *Sleep assault* » (littéralement « agression pendant le sommeil ») correspond, sur les sites de streaming pornographique, à des vidéos scénarisées de « réveil » par un rapport sexuel. Cette pratique renvoie à la question du consentement des rapports sexuels et à la manière dont ce consentement doit ou non être explicitement signifié (ce qui n'est pas le cas dans le cas d'un tel « réveil »), certaines vidéos mettant par ailleurs explicitement en scène l'absence de consentement.

²⁹ La catégorie « *Deepthroat* » (ou « gorge profonde ») consiste en des fellations durant lesquels le pénis est entièrement introduit dans la gorge du ou de la partenaire.

³⁰ Les « *sex wars* » désignent une prise de position radicale au sein du féminisme à propos de la pornographie, perçue par certaines féministes comme « participant de manière univoque d'une dynamique de contrôle des hommes sur le corps des femmes » (Vörös, 2015b, p. 7). Au-delà de ce positionnement théorique, les féministes opposées à la pornographie ont participé à des luttes politiques pour l'interdiction de la pornographie (notamment au sein de la commission Meese, durant la présidence de Ronald Reagan, en 1985). Le courant féministe et queer « pro-sexe » s'est constituée en réaction à cette problématisation féministe de la pornographie, à travers la défense des travailleurs et travailleuses du sexe et la valorisation d'une pornographie féministe.

sont pas les mêmes. Céline, qui vit avec son copain depuis peu dans un appartement, explique ne pas être « au même niveau » du point de vue de sa sexualité : lui a peu d'expérience, alors qu'elle a découvert sa sexualité adolescente et s'est construit une sexualité individuelle « autonome ». Elle dit continuer à avoir besoin de regarder de la pornographie, de manière distincte de sa sexualité relationnelle. Cependant, elle explique qu'au début de sa relation (et c'est moins le cas aujourd'hui), la question s'est posée, pour elle, d'arrêter d'en regarder, tant elle avait intériorisé l'image du « couple parfait », qui n'a de sexualité que relationnelle et où aucun des membres du couple ne développe ses fantasmes indépendamment de l'autre.

« À un moment je me suis dit c'est peut-être pas bien de regarder du porno en même temps d'avoir un copain machin, je me posais pas mal de questions sur le couple.

- Sur le fait que t'aies des fantasmes toi qui soient autres que... ?

- Qu'est-ce qui se fait, enfin... ? Je suis toujours à me poser des questions un peu morales : "Est-ce que c'est bien de faire ci ou de faire ça ? De penser ci ou ça si t'as un copain ? Qu'est-ce que le couple parfait devrait être ?" Alors voilà, j'avais beaucoup de questions. Et du coup j'avais arrêté après avec mon copain. Mais ouais, au lycée, j'avais une grosse consommation de porno. Et là toujours, mais plus tranquille quoi. » (Céline, 23 ans.)

Du côté des garçons, Victor et Sébastien, le lien entre sexualité relationnelle et usages de la pornographie est davantage décrit sous l'angle des besoins. Pour Sébastien (21 ans), qui dit regarder des contenus pornographiques de manière très irrégulière, le fait d'avoir recours à ces contenus est un substitut de sexualité relationnelle : « Ça va dépendre de la solitude, ça va dépendre, beh, si ça fait longtemps, ça va dépendre si j'en ai envie. Enfin c'est plutôt rare. » Cependant, explique-t-il, le besoin de se masturber lorsqu'il a, de son point de vue, « peu » de rapports sexuels implique de regarder des contenus pornographiques (il n'envisage pas de masturbation sans visionnage de séquences pornographiques).

Victor raconte comment sa consommation de pornographie a diminué au fil des années, en lien avec le fait de s'épanouir dans une sexualité relationnelle (il a son premier rapport sexuel à 16 ans, et explique avoir commencé à moins regarder de pornographie à partir de ce moment-là) :

« Je pense qu'au collège, pendant les périodes scolaires, ça pouvait m'arriver d'aller [regarder des contenus pornographiques] une ou deux fois dans la semaine. Pendant les vacances, je pouvais peut-être y aller tous les deux jours ou trois jours. Et après lycée, beaucoup moins, genre j'y allais peut-être une fois par mois, j'avais... Comment dire ?... plus vraiment besoin de ça. Et jusqu'à maintenant j'y vais plus quoi, enfin ça doit faire longtemps que j'ai pas été voir. Vraiment c'est beaucoup moins quoi. On va dire si j'y suis allé l'année dernière ça devait être deux ou trois fois, à un moment de libre comme ça, mais c'est tout quoi, sinon très peu. Surtout au collège quoi. Collège, début lycée, Ok, mais après non quoi. [...] J'ai plus vraiment besoin de ça, et surtout que ayant eu après plusieurs partenaires, quand je regarde une vidéo pornographique ça va pas me faire penser à ce que c'est qu'un vrai rapport sexuel. Une vidéo je me dis, mais non, ça s'est jamais passé comme ça. Enfin la mise en scène c'est quand même pas assez réaliste pour moi. » (Victor, 24 ans.)

Dans son cas, on voit la sexualité relationnelle venir « supplanter » la sexualité représentée dans la pornographie, ainsi que l'absence de « besoin » sexuel en dehors des rapports sexuels avec ses partenaires. Ce discours fait écho à celui d'autres enquêtés, qui invitent à relativiser la norme masculine souvent relayée d'un « besoin » sexuel masculin supérieur à celui des femmes dans le couple hétérosexuel, et donc de la nécessité d'une consommation de pornographie (Willie *et al.*, 2018). De manière générale, cette thématique du « besoin » de pornographie, souvent associée à la masculinité, est peu apparue durant l'enquête, hormis dans les propos de certaines consommatrices, expliquant que contrairement à l'idée selon laquelle seuls les hommes en ont « besoin », elles aussi cherchent à regarder ce type de contenu. On voit que l'articulation entre usages de pornographie et sexualité relationnelle et/ou mise en couple s'actualise de manière diverse chez les enquêtés, amenant parfois

à une reconfiguration des usages, voire à un passage d'une sexualité solitaire marquée par la pornographie à une sexualité relationnelle autosuffisante.

À l'inverse, Lucie, 21 ans, qui a découvert la pornographie à 18 ans par le biais d'un partenaire sexuel, décrit le développement d'un rapport à la sexualité via Internet « autonome », indépendant des rencontres et de sa sexualité relationnelle. Voici son portrait, qui introduit des éléments relatifs au partage et à l'exposition de soi (thématiques traitées dans la seconde partie).

PORTRAIT : LUCIE, SOLIDARITE COMMUNAUTAIRE ET USAGES SEXUELS D'INTERNET A LA FIN DE L'ADOLESCENCE

Lucie a 21 ans au moment où nous la rencontrons, elle est étudiante en cinéma. Elle grandit dans une petite ville de province, avec sa mère et son grand frère, avant de faire ses études (lycée, puis prépa et université) dans une grande ville de l'Ouest de la France. C'est à la fin du lycée, où elle est très bonne élève (en terminale littéraire), qu'elle découvre la sexualité, tant dans ses aspects relationnels (elle a un copain en Terminale) qu'individuels (elle découvre au même moment la masturbation). Surtout, après une adolescence marquée par le refus des réseaux sociaux (refus entretenu tant par sa mère, plutôt méfiante vis-à-vis des réseaux sociaux, que par sa lecture de critiques des réseaux du point de vue de l'exposition de la vie privée, de la commercialisation des données, etc.), elle devient présente sur des réseaux tels que Facebook (pour suivre les événements créés par ses amis – soirées, festivals, etc.), Instagram, Snapchat. Son réseau de connaissances s'étend de ses amis du quotidien (celles et ceux du lycée, puis de classe préparatoire) à celles et ceux du collège, voire du primaire, avec lesquelles elle maintient des liens.

Elle décrit son groupe d'amis du lycée, puis de prépa (littéraire), comme homogène dans son rapport à Internet et aux réseaux sociaux : ses amis (filles et garçons) se sont tous inscrits au même moment, avec des usages similaires. Elle et ses amis utilisent par exemple WhatsApp ou Snapchat pour créer des espaces de discussion communs et s'échanger ainsi des photos, messages, et Facebook pour créer des événements. Sur Instagram, elle suit de nombreux comptes qui évoquent la sexualité (approches artistiques de la sexualité, performances *queers*), et a regardé des youtubers qui en parlent. Elle communique parfois par SMS, presque jamais par mail. Si elle accepte que des photos d'elle soient diffusées, elle reste très vigilante et refuse par exemple que des photos de soirées trop alcoolisées ou sexualisées circulent – la plupart de ces photos restent cantonnées aux groupes privés sur les réseaux sociaux et ne deviennent pas publiques. Avec ses amis (et surtout avec ses amies), elle échange aussi des expériences relatives à sa sexualité, des descriptions de rencontres, de soirées passées avec un ou une partenaire. Toutefois, Lucie expérimente au cours de cette période de la fin de l'adolescence/entrée dans l'âge adulte différentes manières d'exposer son corps, via des photos nues (« mais jamais en dessous de la ceinture ») envoyées à une partenaire « sûre » avec laquelle elle a été en couple stable, et, plus récemment, en s'essayant aux sites de sexcam (mise en relation de deux personnes par webcam, qui peuvent se montrer nues ou exposer leur sexualité). La manière dont elle parle de ses expérimentations témoigne d'une forte réflexivité sur ses pratiques, toutes imprégnées de sa sensibilité aux questions de genre et de sexualité.

Lucie grandit dans un milieu plutôt protégé, celui d'une classe préparatoire littéraire qu'elle décrit elle-même comme « ouverte » sur la sexualité. La plupart de ses amis sont des filles (hétérosexuelles ou lesbiennes) ou des garçons gays, et elle a pu avec eux vivre sa bisexualité. Les rapports de genre et de sexualité demeurent très présents selon elle dans son expérience et, si elle n'a aucun mal à parler d'un rapport sexuel qu'elle a eu avec ses amies filles et ses amis garçons homosexuels, il lui est plus difficile d'en parler avec un garçon hétérosexuel. On retrouve dans son discours la force de protection des communautés sexuelles, à propos de l'intérêt stratégique qu'il y a à vivre dans une communauté protectrice (celles d'une classe préparatoire, ou plus précisément d'élèves particulièrement sensibles aux questions de genre et de sexualité d'une classe préparatoire littéraire) pour développer certaines formes de sexualité (homo ou bisexuelles). Cette communauté protectrice,

Lucie et ses amis la traduisent en ligne par des groupes fermés sur les réseaux sociaux (et non par des statuts publics, que d'autres pourraient venir commenter)³¹. On peut à cet égard parler d'une forme de solidarité communautaire, car elle expliquera à plusieurs reprises avoir le sentiment de pouvoir « tout dire » à ses amis car ils sont sensibilisés (et pour plusieurs d'entre elles et eux) concernés par l'homosexualité ou la bisexualité.

Lucie regarde parfois du porno. Elle a découvert le porno au moment de son entrée dans la sexualité, avec son premier copain, qui lui parle du porno et lui envoie des liens. Elle ne regarde pas avec lui, mais entame dès lors une découverte du porno qui s'autonomise rapidement : elle regarde du porno sur les grandes plateformes, en ciblant certaines catégories (« lesbiennes », « populaires chez les femmes », ou « amateur ») et en mettant quelques conditions aux vidéos qu'elle regarde. En effet, elle cherche des vidéos qui montrent une sexualité égalitaire (elle rejette, par exemple, des vidéos hétérosexuelles dans lesquelles on voit le visage de la femme, mais pas de l'homme). Par ailleurs, elle va sur des sites de récits érotiques, inspirés des séries qu'elle aime (Fanfictions). Pour elle, sa consommation de pornographie n'est pas liée à sa sexualité relationnelle, mais à sa masturbation (et ces deux aspects de sa sexualité sont pour elle indépendants). Cependant, elle regarde ou lit plus ou moins de porno selon les périodes, non pas en fonction de sa sexualité, mais en fonction de son rythme de vie : « Par exemple en ce moment je sors beaucoup, je ne suis pas beaucoup chez moi, donc j'en regarde moins... ». Elle ne parle pas de porno avec ses amis : « je crois qu'il y a un petit tabou qui reste... On parle beaucoup plus facilement de nos expériences perso, physiques tout ça... On ne parle pas de porno, ou de masturbation... ».

Enfin, ayant récemment déménagé, elle a cherché à faire des rencontres via Tinder. Elle a essayé l'appli quelques mois, avant de l'abandonner car elles trouvaient certaines sollicitations trop oppressantes. Elle a fait des rencontres par ce biais, mais parvient désormais à en faire dans d'autres cadres.

Durant l'entretien, Lucie croise les enjeux liés à sa pratique des réseaux et des rencontres en ligne, sa consommation de porno, à la découverte générale de sa sexualité. Elle évoque à de nombreuses reprises l'importance de son réseau d'amis (liens forts) qui lui ont visiblement permis d'évoluer dans un univers favorable à l'expression de sa sexualité. Dans sa sphère intime, ce qu'elle ne partage pas (porno, masturbation) semble en adéquation avec cette exploration des possibles sexuels à la fin de l'adolescence, à un moment où elle a déjà largement réfléchi à la sexualité. Sans parler nécessairement d'une intellectualisation de la sexualité (car elle n'en parle pas en ces termes, et certains épisodes qu'elle décrit semblent plutôt relever de l'expérimentation par opportunité, comme son expérience de sexcam ou les rencontres via Tinder), son expérience est marquée par une assurance visiblement nourrie de la sécurité du groupe (et l'acceptation de la bisexualité par son groupe d'amis) et par diverses influences liées aux réseaux sociaux (comptes suivis sur Instagram), des lectures, des discussions avec des personnes qui réfléchissent aux questions sexuelles.

Un impact de la pornographie sur les normes corporelles et de sexualité ?

Dans le débat public, la pornographie est fréquemment perçue comme un lieu de reproduction ou d'exacerbation d'une normativité corporelle et sexuelle que l'on peut résumer ainsi : les consommateurs seraient, au contact des contenus pornographiques, incités au sexisme, à l'adoption d'une sexualité orientée vers le plaisir masculin et à l'adoption de normes corporelles passant par l'épilation (pour les femmes) [voir notamment sur cette question l'ouvrage de Marie Duru-Bellat, 2017]. Ces discours sont tenus sur la base de la mise en évidence, dans les vidéos pornographiques les plus visionnées (ou les plus mises en avant par les sites de *streaming*), d'une absence de diversité sexuelle

³¹ Sur les aspects protecteurs (parfois ambivalents, mais au moins provisoirement sécurisants) des communautés sexuelles minoritaires, voir notamment Pollack, 1982.

(la plupart des vidéos représentent l'hétérosexualité) et corporelle. Mais si beaucoup de discours vilipendent la pornographie pour ce qu'elle véhicule auprès de celles et ceux qui en consomment, peu d'éléments scientifiques viennent corroborer la thèse d'un impact unilatéral de la pornographie sur la sexualité ou sur les normes corporelles. Florian Vörös rappelle que les *porn studies*, qui ont constitué la pornographie en objet d'études sur la base d'une épistémologie féministe, se sont heurtées aux critiques émanant des médias de masse qui opposent la pornographie aux cultures légitimes sur la base de la prétendue passivité des spectateurs de la pornographie : « Comme souvent dans la dénonciation des médias de masse, le corps sexualisé du public est pensé comme une éponge qui ne ferait qu'absorber passivement, là où l'activité spectatorielle et le recul critique seraient portés par des agents rationnels désincarnés. » (Vörös, 2015b, p. 13.) À l'inverse, une enquête sur les motifs de la consommation de pornographie (Smith *et al.*, 2015) montre que la pornographie fait l'objet d'une réflexivité chez ses usagers (par exemple en matière de considérations éthiques (voir *supra*) ou de choix sexuels (ce que l'on accepte ou non de réaliser).

Nous avons, durant l'enquête, demandé aux jeunes rencontrés s'ils ou elles pensaient avoir été « influencés » par la pornographie dans leur sexualité, et une fois encore, les propos tenus invitent à la complexité, tant les influences mentionnées semblent jouer des rôles différents en fonction des personnes, mais aussi des contextes de vie (entrée dans la sexualité, mise en couple, découverte tardive de la pornographie, etc.).

Des enquêtés ont expliqué avoir, d'une certaine manière, pris conscience de possibilités sexuelles et corporelles en découvrant la pornographie, pour celles et ceux qui ont découvert la masturbation par la pornographie. De la même manière, Lisa, 25 ans (voir son portrait *supra*), montre comment ses recherches sur Internet lui ont permis d'explorer ses choix d'orientation sexuelle. Ses recherches incluaient la pornographie, mais pas seulement, car elle parle également de la découverte de séries ou de fictions écrites : dans son cas, la pornographie ne peut pas être isolée des autres usages qu'elle fait d'Internet, et cela invite à réfléchir aux discours médiatiques tenus sur la pornographie, qui souvent l'isolent des autres manières de découvrir sa sexualité en ligne.

Toutefois, des enquêtés (et surtout des enquêtées) décrivent une influence de leurs usages pornographiques dans leur sexualité, à travers la question de l'épilation et des scripts de la sexualité (enchaînement convenu de position, incitation à réaliser telle ou telle pratique). Mais le plus souvent, des moments d'influence forte lors de l'adolescence font place, dans leurs expériences, à des périodes de recul critique.

Gaëlle, 25 ans, qui pour l'instant n'a eu de rapports sexuels qu'avec des hommes mais aspire à en avoir avec des femmes, dit ressentir une pression plus forte à l'idée de rapports sexuels lesbiens. Elle s'est par exemple demandé, en partie au regard de la pornographie lesbienne *mainstream* (essentiellement produite par et pour les hommes), si l'épilation était une condition nécessaire à la sexualité entre femmes, alors qu'elle ne se pose pas la même question pour ses partenaires masculins :

« Je me souviens qu'à un moment j'avais très spécifiquement envie de savoir, si je voulais coucher avec des filles, s'il fallait vraiment que je sois entièrement épilée. C'est quelque chose qui m'a beaucoup angoissée pendant un moment. C'est un peu passé, mais ça m'a beaucoup stressée, donc du coup j'étais là : "Internet, dis-moi s'il te plaît !" »

– Et du coup tu te posais la question parce que... ?

– Parce que moi, l'épilation intégrale, ça me saoule rien que d'y penser, et du coup je me disais : "mais est-ce que en fait si jamais un jour ça se produit [le fait de coucher avec une femme]"...

– *Oui, c'est pas un truc que t'avais entendu, genre légende urbaine que les lesbiennes sont épilées ou je sais pas quoi ?*

– Beh non, justement, moi au début je me disais non, probablement pas, enfin je sais pas et tout... C'était une question que je me posais, mais pas particulièrement parce que j'avais entendu quelque chose, mais parce que à un moment ça m'a stressée.

– *Ni en lien avec des choses que t'aurais pu voir en vidéo justement ?*

– Ah beh enfin, je veux dire, le porno lesbien qui traîne sur les sites standards, il y a quasiment aucun poil nulle part, dans le porno tout court d'ailleurs [...] je pense que peut-être mon angoisse c'était un peu lié à ça aussi. Mais après, j'ai quand même conscience que c'est pas parce que dans le porno c'est comme ça que les vrais gens sont comme ça.

– *Mais par contre, pour toi c'était pas du tout une question pour les garçons par exemple.*

– En fait je pense que je suis beaucoup plus... Mais en fait j'ai jamais couché avec une fille jusque-là, et je sais pas trop pourquoi, mais du coup, je veux dire c'est peut-être à cause de ça et peut-être à cause d'autre chose, mais juste globalement ça me stresse plus quoi. Enfin je trouve qu'en gros un mec, si ça lui plait pas, beh c'est son problème quoi, et ça va pas m'embêter. » (Gaëlle, 25 ans.)

De son côté, Jeanne, 21 ans, qui a accédé adolescente à la pornographie, perçoit l'influence de ce qu'elle regarde sur son corps à travers la norme d'épilation intégrale et le fait qu'elle mettait en relation ses premiers rapports sexuels et ce qu'elle voyait dans les vidéos pornographiques. Issue des classes supérieures, étudiante dans une filière sélective, elle décrit comment des « lectures » et ses discussions entre pairs lui ont permis de prendre de la distance avec ces normes. Pour elle, la période d'influence de la pornographie sur sa sexualité est clairement limitée à son entrée dans la sexualité :

« Dans ce que tu regardais comme pornographie au collège, tu penses que ça avait une influence sur ta sexualité ?

– Alors je pense que le principal impact que ça a eu, du fait que j'en ai regardé très tôt, ça s'est beaucoup joué autour de l'épilation, parce que dans le porno, sauf quand on regarde une catégorie spécifique [Jeanne regardait alors du porno en cherchant directement sur un moteur de recherche généraliste, sans utiliser la recherche par catégorie sur des sites spécialisés], les filles sont toujours très bien épilées... Du coup pendant très longtemps je suis restée persuadée que moi aussi il fallait que je sois épilée intégralement... Ce n'est que beaucoup plus tard que je me suis dit que pas du tout... qu'en plus ça renvoie une image très particulière et que c'est très étrange... [...]. Ça c'est certain que ça m'a beaucoup travaillée pendant longtemps, ce corps de la femme complètement neutre, qui ressemble beaucoup à une poupée...

– *Et concernant ce que tu peux faire ou pas faire sexuellement à ce moment-là, les pratiques sexuelles ? On dit souvent que les séquences porno de base, c'est une fellation, puis un rapport sexuel pénétratif, etc.*

– J'ai accepté très tard que mon copain me fasse un cunnilingus, ce n'était pas montré dans ce que je regardais, c'était trop montré comme un événement particulier pour que je me dise "c'est aussi normal qu'une fellation"... Donc ça je pense que ça a joué, et ça a joué dans le schéma que je me suis fait d'un rapport sexuel, qui passe d'abord par une fellation, puis la pénétration. Ça a joué aussi du côté de l'éjaculation, sans doute, j'ai totalement intégré très jeune que c'est tout à fait normal de se faire éjaculer dessus, et ce n'est que plus tard que je me suis dit "ben non, ce n'est pas forcément normal... J'ai pas envie, j'ai pas besoin, je peux le dire." Mais je pense que ça a eu un impact [le porno, dans ma sexualité] dans le sens où j'ai eu assez vite envie d'autre chose qu'un missionnaire par exemple, et le porno ça m'a poussé à essayer autre chose... [...]. Je me rends compte que mes amies filles acceptent vraiment plein de choses... J'ai une amie qui m'a par exemple expliqué qu'après une dispute, elle a accepté que son copain lui fasse une éjaculation faciale... Donc là je me suis dit "c'est quand même fou, à l'âge qu'on a [21 ans], d'avoir une sexualité qui passe autant par la pornographie"...

– *Et par quoi ça passe, selon toi, le fait de déconstruire la pornographie et son impact sur la sexualité, comment tu t'en déprends ?*

– C'est beaucoup passé par les discussions avec des amis, par une prise de conscience de tout ce qui se fait, ce qui est normal ou non... Ce qui a beaucoup joué, c'est la question de savoir comment on prend du plaisir ou non... Et aussi par les lectures. » (Jeanne, 21 ans.)

Les propos de Jeanne, socialement situés, montrent la mise en relation entre les normes sociales (des rapports de domination entre les hommes et les femmes) et les normes sexuelles (la domination « représentée » dans la pornographie, *via* la pratique de l'éjaculation faciale). Mais on lit dans ses propos le rôle décisif du plaisir pris lors de ses premiers rapports et le rôle de la contradiction évidente entre l'assignation à réaliser telle ou telle position et le plaisir qu'elle y prenait (par exemple à propos de la position du « missionnaire »).

De son côté Jonas, 22 ans, étudiant dans un cycle d'études supérieures court, décrit de manière très « positive » la découverte de positions par la pornographie, ce qu'il imagine être un effet de génération (la génération à laquelle il appartient, qui a un accès facilité à la pornographie et, selon lui, partagé par les garçons comme par les filles) :

« Au niveau des positions et autres, ça nous en a appris énormément, nous, notre génération, parce qu'on n'y connaissait rien et on a appris les positions au fur et à mesure, mais très très vite en fait. On ne connaissait pas, et donc forcément ça m'a influencé dans mes actes sexuels forcément. Et ouais, je trouve que c'est une bonne chose parce que le fait de faire l'amour dans n'importe quelle situation ou dans n'importe quelle position, c'est toujours quelque chose de positif quoi. » (Jonas, 22 ans.)

Concernant cet aspect éducatif de la pornographie, Mélanie, 26 ans, issue de classe intermédiaire intellectuelle et salariée d'une administration, semble appuyer le constat de Jonas, tout en expliquant que la pornographie n'était pas, pour elle, la meilleure manière de bien savoir « comment faire » lors de ses premiers rapports. Elle décrit par exemple comment, lors de son entrée dans la sexualité, elle a pu utiliser un forum pour apprendre à faire une fellation :

« J'ai un exemple précis qui me revient en tête. C'est je pense sur le forum *tasanté.com*, j'ai dû aller au moment de ma première fois voir comment on faisait une fellation. Et il y avait vraiment [...] un pas-à-pas quoi, mais pas de vidéos, un truc écrit : "Il faut faire ça, ça, ça !" Je l'ai fait, et ça a vachement bien marché ! Je sais pas, après j'ai eu des retours, en fait je sais plus, enfin je pense que je pourrais retrouver, mais il y avait les étapes en fait. Et du coup, ouais, clairement, j'ai appliqué ça, et ça a marché. Donc ouais, en termes d'influence, oui. » (Mélanie, 26 ans.)

Si la question de l'influence de la pornographie sur la sexualité, sur les normes corporelles auxquelles on s'attache adolescent, puis en devenant adulte, ou sur les normes de sexualité (et l'injonction à l'hétérosexualité et à certaines pratiques à l'intérieur de cette hétérosexualité) est si difficile à trancher de manière définitive, c'est sans doute que la question est mal posée. En effet, poser la question de l'influence de la pornographie revient à isoler un usage dont on voit qu'il est, dans l'expérience des adolescents, mêlé à bien d'autres usages sexuels d'Internet, mais c'est aussi présupposer une position d'utilisateur (l'utilisateur « passif » face aux contenus qu'il absorbe). Enfin, comme l'ont fait remarquer certaines analyses féministes de la pornographie (Kipnis, 2015), la pornographie est l'une des dimensions (mais elle est loin d'être la seule) du sexisme et de la normativité corporelle et sexuelle. Dans une société où le sexisme est véhiculé dans le discours des adultes (y compris dans les discours

les plus légitimes socialement : on pense ici aux propos sexistes de Donald Trump³²), dans le quotidien (par la moindre représentation des femmes en politique, par les inégalités de salaire entre les hommes et les femmes, etc.), ainsi que par la publicité, par les pairs, l'explication des « mauvaises influences » juvéniles par la pornographie semble simpliste et elle ne trouve en tout cas pas d'écho chez nos enquêtés, même si la pornographie a pu jouer, pour elles et eux, à certains moments (et au moment de l'entrée dans la sexualité) un rôle normatif perçu plus ou moins négativement.

Du privé au public : effets des usages « privés » d'Internet sur la sexualité relationnelle, parler ou partager une partie de ses pratiques les plus intimes

L'avancée en âge correspond pour beaucoup de jeunes rencontrés aux premières interactions à propos de la sexualité et donc au développement progressif d'usages sexuels d'Internet « partagés » avec d'autres. Si les usages liés à l'échange, à l'exposition de soi sont traités dans la deuxième partie de ce rapport, nous nous intéressons ici, sous forme de conclusion de cette partie consacrée aux pratiques les plus intimes des jeunes sur Internet, au franchissement des limites de l'intime, c'est-à-dire aux moments où les jeunes partagent certaines de leurs pratiques intimes, par exemple en parlant de pornographie à leurs amis ou à leurs partenaires, ou en partageant leurs questionnements sur la sexualité, voire en incluant leurs usages sexuels d'Internet à leur sexualité relationnelle. Il s'agit par exemple du fait d'évoquer ce que l'on regarde comme pornographie ou de parler de ses pratiques masturbatoires, dans un contexte où ces éléments sont rarement partagés. Ce franchissement demeure rare et constitue parfois un test à propos de frontières qui n'ont rien de fermement établi et qui peuvent parfois être subverties à l'intérieur de communautés spécifiques, dans des contextes donnés.

La pornographie, peu partageable entre filles

De nombreuses enquêtées décrivent une expérience de la pornographie pas ou peu partagée, que ce soit à l'adolescence ou dans leur vie présente. Si peu de garçons font ce même constat, c'est qu'il était visiblement possible, pour eux, d'en parler à l'adolescence (mais c'est souvent moins le cas à la fin de l'adolescence, où seule la sexualité relationnelle devient un sujet de discussion légitime).

Gaëlle, 25 ans, relate par exemple une intervention malencontreuse lors d'une discussion entre amies, où elle était l'une des seules à déclarer regarder de la pornographie et où le malaise était patent au sein de son groupe de pairs. Lola, 22 ans, issue d'une famille de classe populaire, relie cette difficulté à en parler aux normes de genre vis-à-vis de la pornographie :

« Les gars ont le droit de regarder, mais les filles c'est un peu différent quoi. Les gars c'est logique, mais les filles non. ». (Lola, 22 ans.)

³² En 2005, Donald Trump, devenu en 2016 président des États-Unis, déclarait « attraper les femmes par la chatte » (« I grab them by the pussy »). Ses propos, qui ont eu un fort retentissement médiatique, ont été repris par les mouvements féministes invitant face à Trump à une « revanche de la chatte » (« Pussy grabs back »).

Au cours de l'enquête, ce constat d'une pornographie peu dicible par les filles s'est aussi imposé aux enquêteurs, notamment aux deux enquêteurs-hommes, qui n'ont pas toujours pu approfondir en entretien les usages de la pornographie des filles. Anna, 24 ans, issue d'une famille de classe intermédiaire, explique par exemple à l'enquêteur que si elle n'a aucun problème avec le fait d'évoquer sa consommation de pornographie en général, il est pour elle impossible d'entrer dans le détail des catégories visionnées. Elle accepte de décrire à l'enquêteur le type de vidéo regardé, évoquant, en creux, l'écart entre son rejet de la soumission des femmes et ce qu'elle regarde, ainsi que son attrait pour le BDSM, mais elle ne veut pas pour autant dire quelles sont précisément les catégories par lesquelles elle accède aux vidéos :

« Je pense qu'il y a quand même un truc de jardin secret. On a grandi dans une société où la sexualité est taboue. Même si on nous vend un truc libéré, on en parle quand même peu. La masturbation, ça l'est encore plus. Le porno, quand tu es une fille, ça l'est encore plus. Ce que tu regardes dans le porno, on atteint des choses privées. Même si on débloque des choses une par une, je pense que ce n'est pas la peine de se faire violence et de vouloir exposer sa vie privée au monde entier. Ensuite, il y a peut-être le fait aussi que je ne vais pas raconter la même chose à tout le monde. Je sais que l'enquête est anonyme et je suis là pour ça, mais ça n'est pas une discussion que je vais avoir avec ma grand-mère ou avec quelqu'un que je connais à peine, à la Fac, en amphi ou en pause [...] Les mots clés précis, je pense que j'arrive vraiment dans un truc un peu de jardin secret où je sens que mon cerveau a vraiment posé des verrous. » (Anna, 24 ans.)

À l'inverse cependant, certaines enquêtées livreront des récits détaillés de leurs usages de la pornographie, au nom, précisément, de l'anonymat du dispositif d'enquête, et profiteront ainsi de la possibilité d'en parler alors que, le reste du temps, l'absence d'anonymat les en empêche. Dans ce cas comme avec d'autres enquêtés, le caractère genré de l'interaction (ici, le fait pour une femme de parler à un enquêteur-homme) passe au second plan, derrière l'opportunité donnée à certaines (et certains) enquêtées de parler de leurs usages sexuels d'Internet parfois pour la première fois.

La possibilité de partager une partie de ses usages sexuels d'Internet au sein du couple

Les propos tenus par les enquêtés concernant leurs premières explorations en ligne révélaient un schéma relativement courant, selon lequel des adolescentes (ou jeunes femmes) ont découvert la pornographie au sein de leur couple en en parlant avec leurs partenaires. Certaines ont ensuite embrayé sur un usage individuel de la pornographie, mais pas toutes.

Cependant, en parler à un moment donné dans son couple ne signifie pas pour autant, que l'on partage aussi ses usages individuels. Camille, 26 ans, a découvert la pornographie par le biais de son unique partenaire, avec qui elle est en couple depuis dix ans au moment de l'enquête, a pu discuter de pornographie avec son partenaire, au début de sa relation, mais n'en parle quasiment plus désormais. Chacun, dans son couple, sait que l'autre en regarde, mais sans partager le contenu de ce qu'ils regardent. Dans l'extrait d'entretien qui suit, Camille explique aussi que les quelques éléments qu'elle peut partager avec son copain à propos de ce qu'ils regardent mutuellement ne sont pas partageables hors de son couple (dans son milieu de travail par exemple, qu'elle décrit pourtant comme un lieu où on peut parler « de beaucoup de choses ») :

« Parfois, je sais qu'il me disait qu'il avait envie de se masturber, et que clairement, on avait la flemme de faire l'amour, et je lui disais d'y aller. Il est allé dans la salle de bains, il a pris un bain et il en a profité. Il a mis le

casque avec une vidéo. Je savais qu'il se masturbait, mais je ne lui ai pas demandé ce que c'était. Pourtant, j'aurais pu, je pense, à ce moment-là. Mais je n'en avais que faire.

– *Ce n'est pas forcément toujours évident d'avoir son copain qui se masturbe à côté. Ce sont des choses que tu as construites aussi avec le féminisme, en te disant que finalement, le moyen de gérer le consentement, c'était peut-être aussi que l'autre partenaire ait son espace privé à côté ?*

– Surtout que comme j'étais free-lance, j'ai toujours été chez moi. Donc je pouvais me masturber pendant la journée. Lui quand il venait, j'étais rarement absente. Je comprenais aussi que par la force des choses, il avait moins d'occasions que moi de se masturber s'il le voulait. [...]

– *Le fait de regarder du porno de ton côté ou que ton copain en regarde, tu as déjà pu parler à d'autres gens ? Ou c'est quelque chose entre vous et c'est tout ?*

– Non, je ne crois pas. Et puis avec les collègues, ça fait un an que je suis dans la boîte où je travaille, et je sais qu'on parle de beaucoup de choses, mais je ne sais pas si on va parler de ça spécifiquement. Et pourtant, on parle beaucoup de choses intimes, sexuelles. Mais peut-être pas de la consommation de porno. J'ai déjà parlé de ma consommation. Je pense que je l'ai évoquée en une phrase timide, en rigolant, et après j'ai changé de sujet. Enfin, rien de sérieux, même si tout le monde le prend bien. Ce n'était pas non plus en mode adolescent. Mais on ne va pas creuser le sujet, parce qu'on s'imagine la personne quand elle rentre chez elle, juste après. On se garde un peu des choses. » (Camille, 26 ans.)

Chez certains enquêtés, la pornographie peut cependant être partagée plus directement, car intégrée à la sexualité relationnelle. C'est par exemple le cas de Léa, 25 ans, issue d'une famille de classe populaire en milieu rural, et qui n'a regardé du porno qu'avec son copain (ce qu'elle raconte dans l'extrait ci-dessous) et avec ses amis pour regarder une « fille du coin³³ » dont une vidéo tournait sur les sites de *streaming*.

« *Et c'était quand la première fois que t'as vu les premiers trucs [porno] ?*

– C'était avec mon copain. Je le connaissais, donc... J'avais 21 ou 22, c'était ma première longue relation. Je devais avoir 22 ans, je sais plus. C'est lui il m'a montré, il m'a dit : "Viens." Il a lancé le truc quoi.

– *Et du coup toi t'aimais bien ?*

– Ça reste du porno quoi, c'est pas... Ça m'excite pas.

– *Ça t'est jamais arrivé de regarder genre toute seule ?*

– Non ». (Léa, 25 ans.)

Victor, 24 ans, issu de milieu populaire, explique comment le fait de regarder de la pornographie avec sa copine s'intègre occasionnellement à sa sexualité relationnelle, avec pour lui aussi une asymétrie entre sa consommation de pornographie (courante) et celle beaucoup plus rare de sa partenaire :

« *Avec ta copine tu peux en parler du coup [parler du porno] ?*

– Je peux parler de pornographie très librement oui, vraiment on peut parler de ça... [...] On en parlait en parlant de sexe comme ça. Ou même, ça nous est arrivé d'en regarder tous les deux. Ça nous arrive même de temps en temps, ça nous est arrivé d'en regarder ouais. On est très ouverts là-dessus, ça nous arrive, voilà.

– *Mais genre au moment d'avoir des rapports sexuels quoi, genre un peu avant ?*

– Oui c'est ça. Pas juste comme ça en mangeant ! Non, vraiment comme préliminaire quoi, pour regarder, pour voir ce que ça... On avait dû en entendre parler je crois par quelqu'un qui nous avait dit : "Ouais, moi avec mon copain, on a mis un porno pendant qu'on le faisait..." [...] Voilà que l'idée nous est venue, et puis on a essayé plusieurs fois, et en gros voilà.

– *Et elle, elle en regardait de son côté avant ou pas ?*

³³ Voir l'enquête de Yaëlle Amsellem-Mainguy et Sacha Voisin (à paraître 2019) « Les filles du coin. Enquête sur les sociabilités féminines en milieu rural ».

- Oui. Oui oui, elle en a regardé. Mais non, je dis ça, ça lui est arrivé, mais c'était pas son truc par contre. En fait je me trompe. Ça lui est arrivé, mais pas beaucoup, vraiment non, elle en a pas beaucoup regardé. ».
(Victor, 24 ans.)

Signalons ici que les quelques entretiens mentionnant une pratique partagée de la pornographie, dans le cadre de la sexualité relationnelle, sont le fait de jeunes de classe populaire et que l'on ne trouve pas l'équivalent chez des jeunes de classe intermédiaire ou supérieure. Cela confirme le rôle que joue la socialisation à la sexualité, qui dépend de la socialisation de classe, dans les usages développés au sein des couples.

Enfin, au-delà de la seule pornographie, d'autres usages sexuels d'Internet peuvent parfois être partagés au sein du couple, même si cela ne paraît pas être quelque chose de courant au vu des entretiens menés. Par exemple, Sébastien, 21 ans, issu d'une famille de classe populaire d'une ville moyenne, décrit comment sa sexualité relationnelle s'est développée en lien avec des usages informatiques tels que la recherche de « la meilleure contraception » pour son couple (il faisait les recherches de son côté et en parlait ensuite avec sa partenaire), ou à propos de « techniques » à déployer dans sa sexualité (quel lubrifiant utiliser, quelle « bonne durée » pour un rapport sexuel, etc.). Ces usages donnent lieu, dans son couple, à des discussions et affectent directement leur sexualité. Sébastien explique par ailleurs avoir partagé certaines discussions (sur la contraception, les préliminaires) avec une de ses meilleures amies (en commun avec sa partenaire) – situation rare, car les échanges sur les usages sexuels d'Internet dépassent rarement le cadre le plus intime, ou alors seulement dans des cercles choisis, le plus souvent non mixtes.

En parler au-delà du couple : une pratique sous condition de non-mixité

Partager ses usages les plus intimes d'Internet, en lien avec sa sexualité, peut parfois émerger au sein des couples et, de manière encore moins fréquente, dans des cercles d'amitié, la plupart du temps non mixtes (ce que l'on retrouve tant du côté des filles que des garçons).

Julie, 30 ans, qui s'est définie comme féminisme suite à un événement révélateur (le viol d'une personne proche) et s'est engagée pour l'éducation à la sexualité, dit pouvoir en parler avec d'autres filles, mais uniquement dans un cadre de non-mixité. Elle explique que, pour elle, en parler fait partie de son engagement, cela permet de parler du plaisir chez les femmes, quand la pornographie est trop souvent associée à celui des hommes :

« Avant, j'avais beaucoup de mal à dire beaucoup de choses. Et finalement, je ne suis pas gênée de parler de ça. Donc oui, ça marque quand même un tournant. À la limite, c'est presque une fierté, parce que je connais beaucoup de filles qui n'ont jamais vu de porno, que ça effraie un peu, qui trouvent ça dégoûtant. Mais pour moi, c'est un peu une fierté que de dire oui, j'en ai déjà vu, et ça ne me fait pas peur, je vois ce que c'est. [...] Je ne raconte pas ça à n'importe qui, mais sinon, il y a un côté féministe de dire qu'on peut se masturber et regarder des films qui nous excitent, comme les hommes. C'est possible aussi. Et c'est très bien. » (Julie, 30 ans.)

Lucie, 21 ans, dont le portrait est présenté plus haut, peut en parler avec ses amies, mais aussi avec des garçons, avec cette fois une autre condition de non-mixité : le fait qu'ils ne soient pas hétérosexuels. Elle explique que ce qui la gêne dans l'interaction avec les garçons n'est pas le fait qu'ils soient des garçons, mais qu'ils puissent potentiellement être attirés par elle. Son expérience, comme celle de Julie, rappelle que parler de sa sexualité s'inscrit dans un contexte général de domination des hommes sur les femmes et de pression morale sur la sexualité des femmes. Dans ce contexte sexiste, le fait

qu'une femme parle de sexualité et de son plaisir sexuel, tend à la rendre « disponible » aux yeux d'hommes associant le fait de parler de sexualité au fait de vouloir coucher avec eux.

De manière logique, dans un contexte d'asymétrie entre les expériences féminines et masculines de la révélation de son intimité, on ne repère pas chez les garçons ce même poids des rapports de pouvoir. Même s'ils décrivent fréquemment des expériences de discussion sur les usages intimes d'Internet réalisés entre garçons, ils disent pouvoir, potentiellement, en parler avec des filles. Haliim, 24 ans, issu d'une famille de classe moyenne d'un pays étranger, explique par exemple avoir pu regarder des séquences pornographiques entre amis (garçons) à l'adolescence. Pour certains garçons, cependant, cette facilité du partage de l'intimité entre pairs ne va pas de soi, à l'image de Sébastien, qui explique qu'il est possible de rigoler entre garçons à propos de la pornographie, tout en évitant soigneusement d'aller sur le terrain de la masturbation, qui reste difficile à évoquer dans certains groupes de pairs (y compris masculins) :

« Le porno, on en parlait, mais tout ce qui va être sexualité solitaire, non, c'est vrai que c'est quelque chose qu'on aborde pas ou... on a pas honte parce qu'on le sait tous que on le fait, mais c'est pas quelque chose qu'on met sur la table. On en rigole, mais... Parler de porno, oui c'est arrivé, je sais pas par exemple quand on a vu le clip d'Eminem avec l'actrice porno dedans³⁴, on l'a tous reconnue, on a fait : Ah ! Donc on se dit voilà... »
(Sébastien, 21 ans.)

Le fait de parler de pornographie, en soi déjà rare parmi les jeunes rencontrés, l'est encore moins au-delà du cercle très intime. Aucun des enquêtés n'a décrit de discussions à ce sujet hors du couple ou du groupe de pairs (et le plus souvent, du groupe de pairs du début de l'adolescence). L'hypothèse, avancée par certains enquêtés, selon laquelle la pornographie évoquerait, dans des discussions collectives, la masturbation, c'est-à-dire une pratique intime, encore plus difficilement partageable auprès des autres, semble solide et permet en tout cas de comprendre certaines des expériences décrites par les jeunes rencontrés.

...

Les usages sexuels d'Internet sont divers et opèrent au sein d'un ensemble de pratiques et d'usages encore plus vaste, intégrant des éléments de socialisation, des conditions matérielles, des représentations de la sexualité. Comme l'écrivent Fred Pailler et Florian Vörös (Pailler, Vörös, 2017), penser la pornographie en termes d'effets directs sur des consommateurs passifs est réducteur, et il est nécessaire de penser l'objet technique (ici Internet, qui donne accès à des contenus sexuels) comme un objet à la fois déterminé et déterminant : les usagers agissent sur les technologies dont ils reçoivent du contenu.

Cette dimension active des usages sexuels d'Internet, y compris ceux qui n'ont pas pour finalité le partage ou l'exposition de soi, invite à suivre la constitution, chez les jeunes, d'un rapport de soi à soi médié par Internet et ses contenus sexuels. Ce rapport de soi à soi construit la subjectivité et des pratiques, qui sont ensuite en mesure de transformer la sexualité relationnelle, ou simplement de s'y intégrer (comme lorsque la recherche d'informations sur la sexualité fait l'objet de discussions entre partenaires et oriente les pratiques sexuelles). Internet est alors le lieu du développement de « techniques de soi », qui contribuent à modeler les corps des individus (par exemple, on l'a vu, autour

³⁴ Le chanteur américain Eminem a fait appel à plusieurs reprises à des actrices issues de l'univers de la pornographie dans ses clips. Voir par exemple « Space Bound » (2011), avec l'actrice Sasha Grey.

des normes épilatoires, qui évoluent dans le temps au gré des usages sexuels d'Internet et du recul par rapport aux contenus *mainstream*), et qui sont en mesure de déterminer la sexualité relationnelle, bien au-delà des moments de visionnage de pornographie ou de recherche d'information en ligne. Par sa capacité à agréger des individus en communauté, Internet contribue plus largement à la production des identités ou aux questionnements identitaires des jeunes. Les parcours des jeunes sont très divers, si l'on s'intéresse à la manière dont Internet s'intègre à leur sexualité dans cette période plus ou moins longue de découverte/exploration, cependant l'enquête montre des pratiques socialement situées et genrées, des formes de routinisation des pratiques, qui conduisent, dans les limites d'un espace social souvent bien défini, à vivre des expériences en partie similaires.

Enfin, les résultats de cette analyse des usages sexuels d'Internet non partagés, personnels, donnent à voir des expériences de filles et de garçons qui restent certes marquées par l'âge, la classe, le genre, et sans doute d'autres rapports de pouvoir structurants qui n'ont pas été explorés ici (liés aux identités ethnoraciales), mais qui recèlent toutefois un potentiel « flottement » dans les normes. En effet, s'agissant de pratiques qui demeurent pour l'essentiel privées, peu partagées au sein du groupe de pairs (où se constitue une part importante de la socialisation à la conformité à l'adolescence), l'âge, le genre ou la classe structurent moins fortement les expériences des jeunes rencontrés que dans le cas des usages qui vont être évoqués dans la seconde partie. D'une certaine manière, comme on va le voir maintenant, les usages sexuels d'Internet partagés et passant par l'exposition de soi sont le lieu d'un rappel aux normes (et aux normes de genre) beaucoup plus évident que ne l'est la pornographie, pourtant souvent présentée, y compris par certains courants féministes³⁵, comme une menace pour les femmes et leur liberté sexuelle. Cependant, concernant ces usages partagés, il conviendra de maintenir la même prudence quant au caractère actif des usages sexuels d'Internet chez les jeunes, que les entretiens réalisés permettent d'attester.

³⁵ Cela nous ramène aux *sex wars* évoquées plus haut et au débat entre un féminisme pro-sexe et un féminisme faisant de la sexualité (et plus spécifiquement de la pornographie) le lieu de la domination même. À propos du féminisme anti-pornographie, on se référera à la traduction récente des travaux d'Andrea Dworkin (2018).

2. Partager, s'exposer : confrontation aux autres et conformation aux normes sociales

L'usage quotidien des médias sociaux invite les utilisateurs – qu'ils soient jeunes ou non – à délivrer toujours plus d'éléments sur eux-mêmes : préférences, occupations, loisirs, amitiés, gastronomie, etc. Cela passe notamment par la mise en scène de soi à travers l'exposition de soi et la prise de photographies ou vidéos. Si comme dans l'enquête Sociogeeek menée en 2008, on n'observe pas de corrélation entre la fréquence d'usage des réseaux sociaux et le taux d'exposition de soi (FING *et al.*, 2008) l'enquête menée vient à nuancer le fait que la mise en visibilité de soi serait une pratique davantage de jeunes hommes occupant des positions plutôt basses au sein de l'espace social (Granjon, Denouël, 2010) puisque les jeunes hommes issus des milieux aisés s'y prêtent aussi tout comme les jeunes femmes des différents milieux sociaux. En effet, parmi les jeunes rencontrés, filles comme garçons s'exposent sur Internet et partagent largement des photos d'eux et de parties de leur corps dénudés, bien que les enjeux ne soient pas identiques selon le genre, comme nous le verrons dans les pages qui suivent. Nous n'avons pas qualifié *a priori* ce que nous considérons, en tant qu'enquêteurs, comme étant des photos « dénudées », « intimes », « personnelles », ou « sexuelles ». Ces qualificatifs ont été utilisés par les jeunes au cours des entretiens et ont permis de rendre compte de la diversité des manières de concevoir les contenus sexuels envoyés entre jeunes. Dans cette partie nous nous intéresserons à la fois aux contenus impliquant une nudité totale, une nudité partielle, des messages ou contenus suggestifs ou encore des messages textuels (Balley's, 2017a).

L'enquête montre que si une grande partie des jeunes rencontrés déclarent diffuser des photos ou vidéos d'eux-mêmes et de leur intimité, ils et elles déclarent le faire avec une certaine modération qui renvoie notamment aux contraintes sociales et au contrôle entre pairs et entre internautes – se dessine ainsi une « morale » de l'exposition de soi en ligne, exercée tant sur les réseaux sociaux (censure, moquerie pour celles et ceux qui iraient trop loin) qu'en dehors d'Internet (commentaires dans la cour de récréation suite à un post, etc.). En l'absence de critères explicites permettant de décrire cette morale de l'exposition de soi, les entretiens permettent malgré tout de saisir les normes de l'acceptable et de l'inacceptable, de la séduction, de la provocation et de la vulgarité, et enfin de pratiques considérées comme marginales et/ou spécifiques, voire communautaires, telles qu'elles ont cours chez les jeunes rencontrés pour cette enquête.

Le travail de distinction opéré dans l'argumentaire des pratiques au cours des entretiens met en lumière les usages des « autres » internautes et des « autres » jeunes par les enquêtés. Confrontés à un enquêteur adulte, il s'agit pour les enquêtés de pouvoir garder la face. Cela passe par l'importance affichée de la vigilance dans les usages des médias sociaux et par l'obligation sociale d'opérer des techniques de protection de soi. Dans un contexte social où la sexualité des filles doit être réservée et préservée, ce sont elles qui s'expriment le plus sur les résistances à s'exposer en ligne et les tactiques de contournement qu'elles mettent en place. C'est ce qu'explique par exemple Lucie (21 ans), bisexuelle, qui se décrit comme « parano » tout en admettant envoyer des photos intimes à ses partenaires sexuels :

« Je suis très parano vis-à-vis de ça [l'échange de photos intimes]. Du coup un peu quand j'étais avec ma copine parce que je savais que c'était une personne hyper... enfin que c'était *safe* [sécurisé] quoi, qu'elle allait

pas aller les lâcher sur Internet. Et du coup oui, mais dans un contexte très *safe*. Mais par contre, c'était pas via... Ah si, Whatsapp un peu. Mais c'était plus SMS et WhatsApp. Mais jamais Messenger, Facebook [...] elle m'envoyait des photos d'elle. Mais après ça restait assez *soft*, ça descendait jamais sous la ceinture, parce que j'aurais jamais osé, enfin... ouais, c'était plus le haut du corps, des jolies photos, dénudées quoi. » (Lucie, 21 ans.)

Ces propos sont davantage tenus par les filles que par les garçons, d'une part parce que c'est d'abord à elles que sont adressées les demandes de photos ou vidéos exposant l'intimité parce que – d'après leurs expériences et leurs observations – ce sont elles qui sont également davantage concernées par les situations de cyber violence en lien avec la sexualité (et qui sont ciblées par les campagnes de communications et les paniques morales des adultes). C'est ce que l'on retrouve dans les réticences de Lola, 22 ans, qui envoie des photos et sextos avec parcimonie à ses partenaires qu'elle juge les plus « fiables » et surtout avec lesquels elle souhaite faire durer la relation. L'environnement dans lequel elle évolue et dans lequel elle envoie ces photos lui semble à la fois dicible et enviable et surtout « sous contrôle ». Lola a déjà envoyé des photos intimes à quasiment tous ses partenaires, mais elle insiste sur « le tri », le moment et donc le pouvoir qu'elle conserve sur le choix de ces envois, avant tout parce qu'elle les fait attendre en n'acceptant pas toujours leurs sollicitations, ou parce qu'elle envoie des photos « moins sexuelles » que ce qu'elle pense qu'ils attendent. On comprend dans ses propos combien la diffusion de photos (ou vidéos) par les médias sociaux ou par messages comprend toujours une part de risque, qui fait pleinement partie de la pratique et des enjeux d'engagement, de construction de soi et de sociabilité. Le risque est celui du commentaire non désiré, de la diffusion ou encore (même s'il est plus rare) du détournement par le récepteur (Lachance, 2016).

« J'ai toujours très très peur, enfin genre je suis vraiment un peu parano là-dessus. Je me dis je vais me retrouver partout, machin ou truc. J'ai déjà envoyé des photos de moi, mais jamais toute nue, et pour forcément je pense exciter à la base la personne. Surtout par une demande en fait. Si on me demande, ça dépend de la personne, il faut vraiment que j'aie un lien pour faire ça quoi. [...] Et sinon, j'ai déjà eu des conversations... forcément ça monte des fois, plus excitantes on va dire par messages. Mais après, voilà, moi j'ai stoppé court parce que ça venait plus de lui, et en plus il avait une copine, donc... C'était genre : "Je viens chez toi, tout de suite ! – Euh non non !!" » (Lola, 22 ans.)

Comme Lola, l'ensemble des jeunes s'accordent sur le fait qu'on ne peut tout partager ni avec tout le monde, marquant ainsi l'importance de la relation qui unit l'émettrice au destinataire de ces photos. Autrement dit, le choix des photos, de ce qu'elles laissent voir des corps et des situations, de l'entourage ou encore du contexte, fait l'objet de discussions au sein des groupes de pairs dans lesquels s'échangent les normes d'usages et où s'exercent des formes de contrôle social. Le partage de photos dans des groupes « restreints » de personnes que l'on connaît par ailleurs est décrit comme fréquent : il s'agit de faire perdurer les liens physiques au-delà des rencontres par le biais numérique (après les cours, pendant les week-ends ou les vacances par exemple). L'interconnaissance *a priori* des membres du groupe rassure dans le sens où il ne s'agit pas d'envoyer cela à des « pervers sexuels » qui rôderaient sur Internet, bien que les amis d'amis (d'amis, etc.) puissent être dans ce réseau au fur et à mesure de son extension et de son ancienneté, au fil des soirées fréquentées, des ajouts sur les réseaux sociaux. Malgré tout, on le verra, les jeunes ne partagent pas les mêmes photos dans leur groupe de pairs et avec leurs partenaires sexuels, ils et elles mettent en place une séparation des publics de leurs photos (Goffman, 1973). Il n'est d'ailleurs pas inutile de rappeler que dans la période de la jeunesse, les partenaires sexuels sont le plus souvent des membres du cercle relationnel d'interconnaissances proches (Bajos, Bozon, 2008 ; Bozon, Rault, 2012).

Au cours de l'adolescence et lors de l'entrée dans l'âge adulte, c'est avant tout le groupe de pairs qui définit ce qui est légitime (Pasquier, 2005), les photos que l'on peut envoyer et donc ce que l'on peut montrer, et qui détermine ce qui « ne se fait pas » : les positions ou postures que l'on ne peut pas prendre, les parties du corps que l'on ne peut pas envoyer au risque d'être jugé, mis à l'écart, voire écarté du groupe ou harcelé. Autrement dit la diffusion d'informations et de photos personnelles et intimes, parfois à dimension sexuelle, est à replacer dans des enjeux de risque pour sa réputation. C'est ce que résume Jonas (22 ans) qui au cours de l'entretien s'interroge sur les garçons qui envoient des photos de pénis en érection, rappelant explicitement que ce n'est pas dans les comportements acceptés ni attendus par les filles ni par les garçons en matière d'échanges, y compris d'intimité sur les médias sociaux : « C'est complètement stupide et pervers en fait. Quel est le but en fait juste d'envoyer une bite ? Tu penses vraiment attirer une personne en lui envoyant une photo de ta queue ? »

C'est sur le même axe que va argumenter Léa. Si elle-même envoie des photos d'elle « juste de son corps », « où il n'y a pas de trucs comme ça, une fille qui se touche par exemple » elle reprend à son compte le fait que des images trop explicites ne sont pas « acceptables », les codant ainsi dans la sphère du « vulgaire ». Quelles que soient les pratiques des filles rencontrées, ces dernières revendiquent très souvent une respectabilité, qui leur sert pour se distinguer des autres filles (qui sont « vulgaires », « folles », « putes », « qui ne se respectent pas »). La définition proposée par Beverley Skeggs de la respectabilité est intéressante : la chercheuse en souligne les dimensions politiques, morales et éthiques. Pour elle, la respectabilité fonctionne à la fois comme critère d'appartenance à un groupe (être respectable en tant que femme), comme moyen de rendre visible sa moralité dans l'espace public et comme signe d'individualité. Cette respectabilité est pour les femmes un moyen de se rassurer autant que d'assurer leur place sociale (Skeggs, 2015). À travers les propos de Léa, on saisit l'importance du contrôle du dévoilement corporel et des règles strictes auxquelles sont soumis les jeunes, comme le résume une fille dans un focus groupe : « même dans les photos sexe, il y a de la pudeur à avoir [Rires] ». On comprend ainsi à travers les propos de Léa, comment « la honte est un moyen insidieux par lequel les femmes en viennent à se reconnaître, se réguler et se contrôler elles-mêmes à travers leurs corps » (Skeggs, 2015, p. 125), la respectabilité étant un outil de contrôle social et sexuel des femmes. Comme le soulignaient Fabien Granjon et Julie Denouël on retrouve en quelque sorte ici l'idée que « la nudité exposée [des femmes] semble moins "ordinaire", moins crue, et son expression concrète largement plus contrainte et tendue vers un érotisme soft et esthétisant ».

« Je pense que c'est des garçons qui demandent des photos. Après j'ai un ami qui drague beaucoup de filles, et les filles elles envoient beaucoup de photos, mais genre vulgaires. C'est vraiment des photos trash quoi, c'est limite du porno quoi. Elles se foutent des doigts ou des trucs comme ça. » (Léa, 25 ans.)

Dans un contexte de tension autour de la recherche de popularité marquant des positionnements hiérarchiques entre les jeunes émerge la question de l'exposition de soi et de l'intimité. Elle est donc au cœur des pratiques horizontales des adolescents, où la réalisation de soi passe par la reconnaissance d'une identité personnelle conforme et en adéquation avec les pratiques et représentations de groupes choisis. Notons d'ailleurs que d'après leurs récits, les filles semblent davantage travailler leurs photos et la mise en scène fait davantage l'objet d'apprêtements (choix des prises de vue, contexte, vêtements...) que les garçons, les formes de présentation de soi sont davantage travaillées par elles, ce qui montre en quoi les médias sociaux à la fois reflètent et produisent le genre (Marwick, 2013), qui contraint davantage les corps des femmes lorsque ceux-ci sont exposés (maquillage, soin du corps, etc.).

L'accès aux médias sociaux : effet « d'entraînement » dans le partage de l'intimité et de la sexualité

La question de l'affirmation identitaire, à travers la possession et l'entretien d'un réseau d'amis, est omniprésente dans les discours sur l'adolescence. Cela rappelle l'importance qu'il y a à étudier les dispositions à la sociabilité des jeunes dans leurs usages des médias sociaux, notamment les dispositions langagières et esthétiques (Amey, Salerno, 2015), qui conduisent à adopter le bon « code » dans les échanges en ligne, à adopter le bon style vestimentaire, déterminant ensuite la place occupée dans le groupe de pairs. Les places enviables dans les groupes de pairs sont à conquérir d'abord, à entretenir ensuite. L'inscription sur les médias sociaux est souvent corrélée à l'utilisation de ces mêmes médias par d'autres membres du groupes d'amis. S'ensuit alors une phase d'essai-erreur, au sens où c'est à tâtons que les jeunes vont se confronter aux règles tacites et aux normes de leur groupe, comprendre ce qui peut être envoyé, à qui l'on doit répondre, dans quel laps de temps est attendue la réaction, etc.

Des usages partagés par une génération

Les jeunes utilisent les outils numériques et les applications pour s'approprier les normes de la culture juvénile (qui peuvent être opposées à celles de leur famille ou de l'école). L'inclusion dans des usages générationnels banalisés, voire généralisés (au sens où filles et garçons ont l'impression qu'une grande partie de leur entourage partage des photos « personnelles » ou « intimes »), contribue à légitimer l'envoi de photos intimes par les jeunes. Comme pour clore le débat sur l'éventuelle spécificité de sa pratique d'envois de photos intimes au regard des autres membres de son groupe de pairs, Léa, 25 ans dira d'ailleurs : « Je pense que c'est beaucoup beaucoup répandu, surtout chez les gens de 20 ans. » Bien qu'elle ne mette pas l'accent sur ce point, les entretiens permettent d'observer que les filles sont plus incitées à envoyer des photos d'elles que les garçons, et ont une pression plus lourde que les garçons sur les conséquences de ces envois en termes d'image d'elles-mêmes et de réputation, on y reviendra. C'est ce qu'explique par exemple Camille, 26 ans qui revient sur ses premiers envois de photos où elle insiste sur le fait qu'elle n'avait pas ressenti le « besoin » d'envoyer des photos ni d'en recevoir, et même qu'elle « n'en aurait pas eu l'idée ». Elle explique l'avoir fait « pour faire plaisir » à son petit ami :

« Je l'ai fait effectivement au début de la relation, mais parce qu'on me l'a demandé. Ce n'est pas quelque chose que je ferais d'office.

– Tu envoyais des photos de toi, parce qu'on te disait "j'aimerais bien te voir" ?

– Oui, c'est ça. Des photos dénudées effectivement. [...] C'était vraiment parce que cela faisait plaisir à la personne, alors allons-y. [...] Je ne ressentais pas cela comme une contrainte, comme s'il m'avait forcée à faire ça. Je me suis vraiment dit bon, tentons de voir. [...] [C'était à un moment] où je découvrais ma sexualité. Je ne savais pas si ça allait me plaire ou pas. Je tentais, c'était de la découverte. » (Camille, 26 ans.)

Le petit ami de Camille envoyait lui aussi des photos, sans qu'elle ne lui demande explicitement, mais elle n'y accordait que peu d'intérêt, tout en acceptant de découvrir la diversité des manières de vivre sa sexualité. Les médias sociaux (messaging, réseaux sociaux notamment) prennent alors une place de choix pendant ses premières années d'entrée dans la sexualité.

Partant de l'hypothèse d'une évolution des pratiques au fil des âges et des expériences, l'enquête montre donc qu'il existe un effet d'entraînement dans le partage de l'intimité et de la sexualité à l'adolescence. Cet effet se décline à la fois à partir de la position de chacun vis-à-vis du groupe, mais également de chacun vis-à-vis du couple, et enfin de chacun vis-à-vis de soi (notamment via les « récompenses » associées au partage de photos ou de message sur certains réseaux sociaux par exemple, qui valorisent, pour soi même comme pour les autres, le fait d'avoir une activité d'exposition de soi). L'effet d'entraînement passe par le groupe de pairs, dont la présence des membres sur les médias sociaux indique ce que l'on doit et ce que l'on peut y dire, comment, et qui peut s'exprimer sur quel sujet. Mais cela passe aussi par le besoin de reconnaissance, en particulier durant l'adolescence, et par la validation par le groupe des atouts dont les jeunes disposent : il s'agit en effet pour eux de pouvoir se faire reconnaître pour son capital physique et d'en avoir des gratifications directes, visibles par tous. On comprend ici l'attrait de certains pour les commentaires, des flammes³⁶ (Snapchat) ou des like (Facebook) sur les médias sociaux, qui vont valider et inciter à l'envoi de photos, qui sont de l'ordre de la récompense, du mérite individuel reconnu par le groupe (et par l'application à laquelle on adhère et qui en vient à « valider » le bon profil d'utilisateur).

Dans une perspective de construction identitaire adolescente où la sociabilité est très importante, les médias sociaux sont considérés comme un moyen de reconnaissance relationnelle. La connectivité à presque tous les instants tend à réduire le temps de réflexion et la possibilité de choisir les images et propos qui peuvent être diffusés. Le contexte des usages partagés d'Internet tend à inciter à l'excès, à l'erreur, du fait notamment qu'il s'agit d'usages effectués « en passant » (dans les transports, à l'école, etc.) : « Alors que la culture de la chambre à coucher, dite "*bedroom culture*" (Livingstone, 2007) suppose une possibilité de retrait des adolescents dans l'espace intime de leur chambre à coucher pour consommer des contenus médiatiques, favorisant la conquête de leur autonomie, le smartphone, par les pratiques de nomadisme (surf, réseaux sociaux) qu'il autorise, contribue à cette autonomisation, mais dans des espaces publics cette fois (transports en commun, enceinte des établissements scolaires, etc.). » (Amey, Salerno, 2015.) On observe que si les adolescents ont tendance à se prendre en photo dans des espaces privés (chez eux – souvent dans leur chambre – ou chez des amis), le visionnage de ce type de contenus peut par contre se faire au fil de la journée (notamment au gré des transferts sur les médias sociaux).

L'objectif des premiers posts n'est pas forcément de rencontrer de nouvelles personnes, bien au contraire, les jeunes cherchent autant que possible à s'exposer auprès d'un public qu'ils connaissent déjà, souvent l'extension de leur réseau amical du collège ou du lycée ou encore de leur fréquentations de loisirs. Jonas revient sur son adolescence et ses premiers usages partagés de l'Internet sexuel en ces termes :

« C'était au collège ça, je crois. Beh oui oui, au collège, forcément, pour discuter avec des filles du collège et essayer de les rencontrer et de voir si on peut se voir en dehors du collège quoi. C'était souvent ça en fait, juste MSN ça aidait, ça permettait de parler en fait sans avoir à parler directement en face de la personne alors qu'elle est avec son groupe d'amis, et toi t'es avec le tien, elle te connaît pas forcément, vous savez que vous vous êtes

³⁶ Signe d'intensité des relations et des échanges, sur Snapchat, les flammes s'affichent si l'on discute pendant trois jours consécutifs avec quelqu'un. Elles n'apportent rien mais on les perd si on ne discute pas avec la personne pendant 24 h. Chacun peut avoir autant de flammes que de jours consécutifs de discussion. Cet affichage contraint les utilisateurs à se connecter tous les jours pour conserver ses flammes, la « honte » étant de voir son nombre de flammes décroître.

déjà vus, vous vous dites bonjour de temps en temps, enfin tu lui dis bonjour de temps en temps et autre, mais t'oses pas forcément aborder la discussion, engager la discussion, beh MSN ça aidait. » (Jonas, 22 ans.)

S'ils consentent à divulguer des informations personnelles via ces applications, c'est surtout pour participer et être dans le groupe à travers la production de contenus valorisants (et *a priori* valorisés par l'entourage), contenus dont vont dépendre la reconnaissance et l'acceptation au sein du groupe. L'exposition de photos mettant en scène le corps ou des parties du corps, montre que l'exposition en ligne semble moins impliquante, parce que parfois considérée comme moins risquée que l'exposition réelle. Tout se passe comme si l'écran du téléphone (puisqu'il s'agit essentiellement de smartphones) constituait une forme de protection ou de rempart permettant de recourir à la dissimulation, voire dans certains cas à l'anonymat.

« Les applis, les réseaux sociaux, oui ça peut être un moyen de draguer, mais je veux dire, après, je préfère faire en vrai, mais oui, c'est un moyen. Moi qui ne vais pas vers les gens, c'est plus facile de parler, de commencer à parler sur les réseaux sociaux. » (Léa, 25 ans.)

Pour certains jeunes rencontrés, l'écran constitue une forme de mise à distance. L'exposition de soi en ligne (par exemple une déclaration d'amour) leur semble plus simple qu'une prise de contact directe parce qu'ils et elles n'auraient pas eu le « courage » de faire face à une personne.

Expérimenter son identité *via* les médias sociaux

On peut avancer l'idée que les médias sociaux ou encore les jeux vidéo sont des lieux de reproduction des normes de genre (Pasquier, 2010). En effet, à travers la conception des avatars de jeux vidéo, les interactions des personnages ou l'exigence de présentation de soi en ligne, Internet joue un rôle dans la diffusion des représentations normatives. Plus rarement, ces représentations peuvent être subverties.

Si les médias sociaux participent avant tout à valider une identité déjà connue et reconnue par l'entourage, il n'empêche que, pour les jeunes s'interrogeant sur des pratiques marginales ou minoritaires, Internet peut servir d'ouverture du monde des possibles sexuels ou de ressource. En cela les médias sociaux peuvent également constituer un « effet d'entraînement » dans ce qu'il est possible d'expérimenter, de vivre et de produire comme image de soi. L'anonymat et les vastes possibilités de mise en scène de soi que permettent les médias sociaux complexifient les rites d'interactions et rendent possible un nouveau récit de soi, voire une cyber identité à moindres frais : « La règle des "trois A" (anonyme, abordable, accessible) encourage l'expression des fantasmes et goûts sexuels, même dans ce qu'ils pourraient avoir d'inavouables lors d'interactions en face à face. » (Chauvin, Lerch, 2013). Cette règle, initialement édictée pour les L, G, B ou T peut s'appliquer à l'ensemble des individus quelles que soient leur orientation et leurs pratiques sexuelles (Jaspard, 2017).

Du côté de l'ouverture du monde des possibles sexuels permise par Internet et les médias sociaux, on constate que ce sont davantage les filles que les garçons qui ont abordé ce point dans les entretiens. Cela nous amène à nous interroger sur les liens entre le contrôle social du corps des femmes et de la sexualité féminine et le besoin, pour certaines, de casser les codes de limitation de l'exposition du corps et du contrôle permanent. C'est par exemple le cas de Lucie qui souhaitait s'essayer au partage de vidéos intimes en ligne, via des sites de partages de webcam par tchat, en ayant des pratiques sexuelles qu'elle considère explicites : exposition et mise scène de son corps nu (via un striptease) ou d'activités masturbatoires. Une telle pratique apparaîtrait iconoclaste si elle en parlait à son entourage et à son

groupe de pairs, et les médias sociaux constituent pour elle la possibilité de s'affranchir des codes et contraintes de son groupe social d'appartenance. Son expérience lui a permis de souligner toute l'ambiguïté entre les discours communs, qui vont dans le sens d'une instrumentalisation du corps des femmes et de leur soumission aux règles de la pornographie, et son expérience de webcam sexuelle grâce à laquelle elle a pu avoir à la fois la possibilité de contrôler son image et de performer son corps.

« Il y a un truc qui me faisait un peu kiffer et que j'avais jamais essayé, que je m'étais dit "Ah, un jour j'essaierai", mais que j'ai mis très très très longtemps à me décider, c'est via webcam en fait, avec des inconnus. Et du coup je l'ai fait une fois parce que j'avais trop envie d'essayer. Au final, je sais pas si je réessaierai, même si je trouve ça toujours assez sympa. Mais pareil, j'ai mis très longtemps à me décider, j'ai attendu vraiment d'être seule chez moi, machin, il y avait personne, j'ai fermé les volets, ça me rendait trop parano, j'ai bu un peu d'alcool pour me lancer, et à la base je voulais carrément installer Tor Iréseau qui permet d'anonymiser l'origine des connexions pour pas qu'on puisse me retracer, mais en fait je crois qu'on pouvait pas mettre de *plugin*, et du coup j'ai dû juste aller dans la navigation privée quoi le truc qui sert à rien quoi, mais bon, et je montrais pas mon visage et tout, et je sais plus si je suis allée sur Omegle ou un autre de tchat, je sais plus. Ouais, je l'ai fait une fois. Je suis contente de l'avoir fait, mais je l'ai pas refait depuis. [...] j'étais pas direct à poil. Et puis même les mecs qui avaient directement leur bite dans la main, je les zappais. Et j'ai trouvé des personnes, il y en a qui étaient là aussi pour ça, même si elles étaient pas désapées au tout début. Ouais, enfin voilà, et je finissais à poil. Mais en fait, c'est un peu comme Tinder : je me suis rendu compte c'était peut-être pas forcément pour l'autre, mais c'était pour le côté égo, genre parce que... enfin ça faisait plaisir de se... enfin ils me disaient que j'étais trop belle... Mais aussi c'est la caméra, tu peux vachement contrôler ton image, comment tu te mets et tout, c'est moins... » (Lucie, 21 ans.)

Mais Internet peut aussi offrir un espace des possibles dans des pratiques plus éloignées des normes partagées par le groupe de pairs, qu'il s'agisse des pratiques communautaires type manga (avec les amateurs et amatrices de *hentai* qui se retrouvent sur des salons de discussions dédiés et fermés) ou de jeux vidéo, ou encore de pratiques sexuelles spécifiques (comme dans le cas de quelques jeunes qui expérimentent des relations en ligne avec des partenaires « beaucoup plus âgés », ce qu'ils ou elle ne s'autoriseraient pas hors ligne « ça ne se fait pas trop ») ou bien celles ou ceux qui cherchent à découvrir le *bondage*. On retrouve également le cas de filles qui se permettent d'être à l'initiative des rencontres en ligne et des propositions de séduction, qui déclarent prendre « l'ascendant », « les devants », ou encore « guider » leur partenaire « sans risquer d'être une salope », comme le résumera d'ailleurs l'une d'elles.

C'est aussi un espace des possibles pour les pratiques minoritaires en lien avec l'orientation sexuelle et la possibilité d'avoir des relations homosexuelles, constituant ainsi une forme de soutien communautaire dont il faut souligner le rôle. C'est le cas par exemple d'Antoine, 23 ans, étudiant en licence qui a d'abord cherché à se convaincre, à l'adolescence, qu'il était hétérosexuel quand bien même il n'était « attiré que par des corps d'hommes, et que par des hommes ». Ayant le sentiment qu'il était impossible pour lui d'évoquer son orientation sexuelle avec ses proches, c'est sur Internet qu'il a trouvé la ressource des réseaux de sociabilité et de la reconnaissance dans un contexte marqué par une homophobie à la fois de la part de son entourage amical (il décrit les élèves comme étant des « réacs de droite ou d'extrême droite ») et du reste de la société. Antoine évoque son année de terminale au cours de laquelle il a eu son premier rapport avec un garçon, en plein milieu du débat sur l'ouverture du mariage aux couples de même sexe (marqué par la médiatisation de propos LGBTphobes particulièrement virulents, via la « Manif pour tous » et d'autres organisations homophobes). Dans le souci de mieux se connaître, comme Lucie, il s'expérimente au sexe par webcam mais échangera, de son côté, avec des gays plus âgés, « des daddys ». Aujourd'hui, cet enquêté est en « couple libre » avec un garçon, il drague sur Grindr ou Hornet,

où il échange des photos avant de rencontrer ses partenaires occasionnels. L'entretien avec Antoine montre l'intérêt, pour des jeunes évoluant « en milieu hostile » c'est-à-dire ayant pris des positions opposées à leurs pratiques, de recourir à Internet et de jouer avec différentes facettes identitaires. Pendant les années lycée, il s'est efforcé de distinguer ses pratiques selon les médias sociaux : Facebook pour ses réseaux lycéens qui le croient hétéro, Whatsapp ou Grindr pour ses réseaux sexuels, et il a ainsi pu développer son identité gay, tout en évitant l'homophobie potentielle de son entourage quotidien.

Plus rarement, Internet peut être l'occasion de jouer avec l'identité de genre et la possibilité de s'expérimenter à la transidentité, comme dans le cas d'une participante à un focus groupe citée plus haut, qui a utilisé Internet pour expérimenter une identité masculine. Les échanges sur les réseaux réduisent l'isolement des personnes, les rapprochent, fournissent des outils de compréhension et d'action (Espineira *et al.*, 2012). Internet devient dès lors un support d'« expériences identitaires » passagères ou durables, plus ou moins contraintes par le contexte de vie des jeunes. Les médias sociaux permettent une privatisation des interactions numériques et peuvent constituer en particulier dans le cadre de l'exploration de la sexualité, une occasion pour les jeunes des formes de « pause », « d'aparté » ou encore de « respiration » dans leur vie relationnelle (Bastard, 2018 ; Metton-Gayon, 2009). Point commun entre ces différents exemples d'expérimentation identitaire via les médias sociaux : les jeunes rencontrés jouent tout au plus avec deux profils différents, soulignant la complexité qu'il y a à gérer des identités différentes et d'en cloisonner hermétiquement les univers. En effet, réussir à maintenir au fil des mois plus de deux profils, avec une présentation de soi qui diffère, paraît difficile pour les jeunes, d'autant qu'il faut les alimenter à la fois en contenus écrits et en photos ou vidéos. Cette difficulté doit aussi être rapportée à la grande prise de risque que constituent les liens « par défaut » entre les applications. À tout moment une photo ou une vidéo peut être diffusée sur un compte qui n'était pas celui envisagé, du fait des partages automatiques parfois configurés entre application (un post sur Twitter, par exemple, pouvant être partagé sur Facebook, en fonction de la configuration de ses comptes).

Enfin, rappelons que sur les médias sociaux, les jeunes s'exposent à des évaluations qui contribueront à marquer leur valeur et leur réputation : « La production de soi en ligne est indissociable d'une exigence communicationnelle, d'échanges et de dialogues avec des tiers, car ce sont eux qui vont agréer positivement ou non la demande de reconnaissance. » (Granjon, Denouël, 2010, p. 43.) Ce besoin de reconnaissance est d'autant plus sensible lorsqu'il s'agit d'expérimenter une identité alternative à celle connue de tous ou de performer une identité généralement réprouvée dans la société, difficile à assumer du fait de son âge, de son milieu de vie.

Observer et être observé en ligne

Observer les formes d'exposition de soi des autres et être soi-même observé en tant que producteur et diffuseur de contenus personnels fait partie de l'expérience des usagers des médias sociaux, observation(s) qui se déroule(nt) dans un contexte d'incertitude quant aux normes de l'exposition de soi, qui reposent essentiellement sur la réception et le jugement d'autrui (Déage, 2018). Les jeunes rencontrés en 2017-2018, à qui l'on a demandé de revenir sur leurs pratiques des médias sociaux au cours de leur adolescence, citent sans surprise Snapchat et Whatsapp comme les outils les plus communs parmi leurs usages, outils qui bénéficient effectivement du taux de souscription le plus important au moment de l'enquête. Ces applications offrent la possibilité d'échanger des photos (*selfies*

notamment) et vidéos, et laissent croire à une disponibilité seulement « temporaire » des contenus. C'est d'ailleurs principalement sur ces applications qu'ils et elles se connectent pour partager des photos et vidéos personnelles, répondant à des normes d'usage qu'ils observent, reproduisent et dépassent (Boyd, 2016). Les frontières de ce qu'il faut partager s'établissent ainsi collectivement.

Lucie est étudiante en master, issue de classe populaire elle vient d'arriver à Paris pour ses études et vit actuellement chez sa grand-mère. Elle se déclare « célibataire », au sens où elle n'a pas de partenaire au moment de l'entretien, et utilise Tinder, application sur laquelle elle se connecte régulièrement. Confiante dans sa capacité à avoir des relations amoureuses ou sexuelles, ses motivations à utiliser Tinder tiennent en partie à une demande de reconnaissance pour son physique, son « égo ».

« Même si là ça va, j'ai plus de soucis de manière générale, enfin je suis assez sûre de moi et tout. Mais Tinder c'est pareil, c'était aussi pour le côté égo tout ça, enfin genre : "T'es trop mignonne, on se rencontre, machin." Je sais pas, c'est un peu... ça flatte quoi. C'est un peu égoïste au final comme démarche, c'est pas que pour l'autre en fait. » (Lucie, 21 ans.)

C'est ce que l'on retrouve dans les propos des jeunes des classes supérieures qui ont excellé scolairement et qui cherchent à être reconnus comme des partenaires potentiels, c'est-à-dire à faire valoir d'autres atouts que les capitaux scolaires, économiques ou sociaux qu'ils savent déjà mobiliser mais qui ne sont pas centraux dans la rencontre sexuelle fugace (bien sûr, ces capitaux deviennent centraux dans les trajectoires amoureuses qui suivent, souvent, des périodes de rencontres répétées, conduisant aux phénomènes d'homogamie bien documentés en sociologie).

Léa, qui, avec un de ses meilleurs amis, a pu voir les photos que les filles envoyaient, raconte que ce moment a été riche d'informations pour elle non seulement sur le fait qu'il est possible pour les filles d'envoyer des photos d'elles à leurs petits copains (et que cela fait partie des attendus dans certaines relations), mais aussi sur la teneur même de ces photos. Les moments de discussion et d'observation de photos avec son ami (avec qui – précise-t-elle – « il ne se passera jamais rien ») ont pu avoir lieu, car il recevait régulièrement des photos intimes de sa partenaire. Ce temps d'initiation a également contribué à la définition collective de ce qui pouvait être envoyé (l'acceptable) et au fait même de pouvoir envoyer des images de soi intimes (photos) dans un cadre relationnel.

« Ça fait partie des discussions entre nous, enfin : "Ah tu sais pas ce que c'est [les photos des filles sur Snapchat] ?! [Elle l'imite] Regarde, je vais te montrer : c'est la nouvelle quoi." Bon et il me montre des photos. Ça change toutes les semaines [les photos que les filles envoient]. C'est : "Ah tiens, regarde ce que celle-là m'a montré ! C'est rigolo !" » (Léa, 25 ans.)

Les relations personnelles permettent de comprendre une partie des inscriptions sociales des individus. Comme l'explique Claire Bidart « chaque nouvelle relation ouvre ainsi tout un « petit monde » fait de ses propres connaissances, expériences, idées et fréquentations » (Bidart, 2008, p. 559). Le réseau est le fruit de l'ensemble des relations et peut être lu comme une image de la « surface sociale » de cette personne. Les travaux sur les réseaux de relations montrent combien ils interviennent dans les orientations et les parcours, en particulier dans les moments où sont opérés des choix importants. L'analyse des usages des médias sociaux et d'Internet (Balleys, 2017a) montre l'importance de ces réseaux sur les pratiques et les représentations. Ce sont les réseaux relationnels qui guident les sites et les applications à avoir, les applications sur lesquelles il faut avoir un compte, et à l'inverse celles qu'il faut délaisser au fur et à mesure de l'avancée en âge. Les réseaux relationnels guident aussi les interactions et les manières de se mettre en scène selon les applications, l'âge ou le genre au regard des normes sociales valorisées par le groupe. Car, même si l'on observe que dans la

jeunesse les réseaux de relation évoluent, les récits des jeunes mettent en évidence certaines permanences dans les pratiques et dans les représentations : il faut être connecté, pouvoir répondre de manière très rapide, envoyer des expressions de soi régulièrement (où l'on est, ce que l'on fait, avec qui l'on est, ou encore ce que l'on mange, ce que l'on aimerait consommer). L'intensité des liens pendant l'adolescence comme la fréquence importante des échanges invite à une réactivité forte qui laisse peu de place à la réflexivité et à la prise de distance.

S'exposer aux jugements : médias sociaux et groupe de pairs

À partir des manières dont les individus mobilisent les médias sociaux dans la présentation de soi, Fabien Granjon et Julie Denouël (2010) mettent en lumière cinq modalités de mise en visibilité de soi : l'exposition pudique, l'exposition traditionnelle, l'impudeur corporelle, l'exhibitionnisme ludique et la provocation trash. Parmi ces modalités, les auteurs se sont surtout concentrés sur « l'impudeur corporelle » renvoyant de façon exclusive au corps et à la sexualité. Comme dans leur enquête, nous avons rencontré dans le cadre de cette recherche des jeunes – filles et garçons – qui postent volontairement certaines de leurs « singularités identitaires » (amateurs de BDSM par exemple) ou des parties de leur corps, permettant de souligner les normes sociales qui encadrent ce qui est « acceptable » ou non de partager sur soi et de mettre en scène.

Ainsi, Marina a déjà envoyé des photos d'elle nue à des partenaires, mais « jamais [à] quelqu'un d'inconnu totalement » insiste-t-elle à plusieurs reprises dans l'entretien. Elle ajoutera d'ailleurs que si elle a déjà envoyé ces photos, c'est uniquement à la demande de ses partenaires, qu'elle ne l'aurait sinon pas fait d'elle-même, bien qu'elle comprenne que cela puisse attiser la relation et sexualiser les échanges. Si elle ne voit pas d'objection à envoyer des photos d'elle dénudée ou nue à ses partenaires sexuels, ses propos mettent en évidence les attendus en matière de contrôle de l'image et de la sexualité : c'est aux garçons de solliciter la sexualité et les images sexuelles et c'est aux filles d'y répondre, ceci rappelant la construction sociale des normes de masculinité et de féminité. Voici comment Marina décrit sa manière de s'exposer :

« Genre, ça m'est arrivé de lui envoyer des photos, genre en sous-vêtements ou des trucs comme ça, mais pas très souvent. Ou au téléphone, lui dire que j'avais envie de lui. Mais ça allait jamais vraiment très loin. C'était plus de la suggestion que quelque chose d'explicite... j'avais un soutien gorge ! [...] J'utilise plutôt Snapchat pour l'envoi de photos, des sexsnap comme disent certains même si c'est pas très sexe réellement, mais l'avantage c'est que c'est rapide et que ça ne reste pas. » (Marina, 23 ans.)

Les pratiques ici décrites s'inscrivent dans des usages générationnels d'Internet. Si tous les jeunes rencontrés n'intègrent pas au même âge les médias sociaux (création de comptes nominatifs), on observe par contre qu'ils le font au même âge que le groupe de pairs qu'ils et elles fréquentent au quotidien. À l'adolescence, l'important c'est de « faire comme les autres », de ne pas « rester à la marge », de ne pas être « en décalage » pour « pouvoir suivre les conversations, ce qui se dit dans la bande ». Il y a donc un premier effet d'entraînement à la pratique de ces médias sociaux auquel s'ajoute un second effet d'entraînement autour de la mise en scène de soi. L'usage des médias sociaux est relativement homogène dans les groupes de pairs au collège ou au lycée, les jeunes postent le même type de message et s'exposent à peu près de la même manière, ce n'est qu'ensuite, au moment de l'entrée dans l'âge adulte, que les pratiques vont s'individualiser par rapport au groupe. La difficulté dans la période adolescente réside bien dans l'appel à « faire comme tout le monde » tout en étant

différent, dans la nécessité de marquer son originalité par l'expression de traits de personnalité considérés comme importants ou valorisables, tout en faisant toujours partie du groupe.

Le rôle du groupe de pairs est ici important, tant il a pour fonction de déterminer ce qui est acceptable de ce qui ne l'est pas. Cependant, la prise de risque que représente l'exposition de soi au-delà de l'acceptable est difficilement mesurable, dans la mesure où il n'existe presque pas de critères formels partagés par le groupe de pairs, comme on peut le voir à travers les exemples de Sébastien, Léa et Lola.

Sébastien, 21 ans, étudiant et sportif, dit utiliser irrégulièrement les médias sociaux pour rencontrer des filles, même si « ça dépend des périodes ». Au cours de l'entretien, on comprendra qu'il s'agit en fait pour lui de moins les utiliser lorsqu'il est dans une relation, qu'il fréquente une fille, mais qu'il conserve toujours ses comptes actifs (y compris sur Tinder). La diffusion d'images de lui sur les différents comptes est assez maîtrisée : ce sont essentiellement des clichés après ses séances de sport « où les muscles sont tous gonflés à bloc, que le corps est congestionné » et qui laissent voir ses nombreux tatouages, jouant alors les codes classiques de la masculinité. Il veille toutefois à ne jamais envoyer son corps nu (excepté son torse, communément accepté dans l'espace social pour les hommes à l'inverse des femmes pour qui il s'agit déjà d'une partie intime), cela lui fait peur (surtout de ce qui peut en être fait a posteriori). À l'inverse, il « ne demande pas aux filles ni à sa copine de se prendre et d'envoyer des photos d'elles nues », les médias sociaux lui servent à « dragouiller » : « la réalité fera le reste ».

« Alors il y a eu un *date* [rendez-vous] Tinder qui du coup s'était très bien passé, très amical, il y a eu un échange de Snaps parce que c'était le seul réseau avec lequel elle parlait. Moi j'ai dit du coup oui, mais Snap j'y suis jamais, et puis on a commencé à discuter, elle me demandait si je faisais... enfin on parlait de sport, on parlait de tout ça, et c'est le lendemain matin où j'ai reçu ça, j'ai fait ah d'accord, Ok... Et pourtant une personne qui paraissait très timide comme ça, donc c'est ça qui m'a mis mal à l'aise, je me suis dit si elle est capable d'envoyer ça à moi, ça peut me faire peur, enfin ça me fait peur de ce qu'elle pourrait faire avec d'autres, donc...

– *Et du coup c'était quoi en fait exactement cette photo ?*

– C'était comme un nu, une photo de nu. C'est un selfie de la tête aux pieds, en nu. En fait, un selfie comme si je me prenais en photo par l'avant comme ça, et puis debout comme ça, en face. On va dire j'avais pas les détails, mais ça se voyait clairement.

– *Ok d'accord, qu'elle était toute nue, enfin qu'elle était seins nus en tout cas.*

– Oui. On pouvait voir l'entre-jambe on pouvait pas discerner, mais on voyait que c'était nu, il y avait pas de lingerie.

– *Du coup, toi, t'as coupé la discussion avec elle ?*

– Non non non, parce que du coup je trouvais ça malaisant au contraire de couper la discussion, ça pouvait être mal pris de son côté, mais je lui ai gentiment dit que c'était un petit peu osé et qu'il fallait qu'elle fasse attention à pas faire ça avec n'importe qui. [...] Moi j'ai dit c'est pas parce que tu m'envoies un nu que je... enfin si tu veux je peux t'envoyer une photo de moi, mais j'aime pas ça déjà, et ça sera pas un nu, ce sera pas sexuel, enfin ce sera pas érotique, ça pourra être sexy, mais pas plus. » (Sébastien, 21 ans.)

« Érotique », « porno », « sexuel », « sexy » sont les catégories mobilisées par Sébastien pour décrire la mise en scène corporelle des photos échangées sur les médias sociaux. Le degré d'acceptabilité sociale (c'est-à-dire « ce qui se fait » *versus* « ce qui ne se fait pas ») renvoie au contexte même de la relation existante, autrement dit, comme il nous l'expliquera : « On n'envoie pas n'importe quoi à n'importe qui. » Derrière ces critères, on retrouve la retenue attendue dans le comportement des filles : « les femmes doivent continuer à être un élément responsable et sexuellement modéré » (Bozon, 2012, p.132). Les différentes catégories distinguées par Sébastien ne se retrouvent pas aussi explicitement dans l'ensemble des entretiens. Seul point qui semble faire consensus entre les jeunes

rencontrés est dans la définition de ce qui ne se montre pas : une photo de détail du sexe féminin par exemple qualifié de « trop trash », un pénis en érection est décrié comme étant « trop abusé », et d'autres manières de s'exposer considérées comme « vulgaires », sans pour autant que la définition du « vulgaire » soit vraiment explicitée. Le vulgaire peut être associé, par exemple, à « une photo où les gens se touchent [le sexe] ou un truc comme ça » pour reprendre les propos de Léa, tandis qu'il ne s'agit pas *a priori* de contenus dans la catégorie « pornographie ». On observe que, malgré tout, parmi les scènes qui ne doivent pas se montrer ou s'échanger sur les réseaux sociaux, il s'agit avant tout de photos ou vidéos mettant en scène des corps de femmes. Les corps d'hommes, bien que dans des postures laissant parfois peu de doute sur le caractère explicitement sexuel, sont moins critiqués ou évoqués dans les entretiens.

Dans ce contexte, l'exposition de soi est complexe tant les codes ne sont pas explicites, mais l'usage des médias sociaux implique un fort contrôle des formes d'expositions des autres. Les entretiens mettent en évidence à quel point s'exerce un fort contrôle social entre les jeunes sur ce qui est posté sur les médias sociaux. Ce contrôle peut s'exercer sur l'intensité de l'activité sexuelle, avec des formes de contrôle du nombre de partenaire et de fréquence des « nouvelles » relations ; on retrouve alors la question du « trop » de partenaire dans les propos des filles à l'image de Lola. Âgée de 22 ans, Lola a eu sa première relation sexuelle dans l'année de ses 16 ans, un peu plus tôt que le reste de ses copines, dans une famille où l'on ne pouvait pas évoquer la sexualité (« c'était un tabou »). Elle raconte que sa vie sexuelle est plus active que celle des filles de son groupe d'amies (qu'elle qualifie de plutôt « prudes »), qui valorisent surtout les histoires longues, ce qui nécessite un certain contrôle de la diffusion de sa vie sexuelle sur les réseaux sociaux afin « de ne pas être une salope » aux yeux des autres.

« J'ai eu que deux histoires longues. Et en étant sincère, 15 mecs. Ce qui est beaucoup par rapport à celles de mon groupe. Je suis dans la part du dessus. [...] J'ai toujours peur que les gens me voient mal, avec ça ou autre chose. [...] Je pense que c'est parce qu'elles sont très prudes on va dire... ou soit elles ont pas eu le besoin, soit je sais pas... elles ont eu plus de mecs à long terme. Parce que j'ai eu deux relations de deux ans, mais c'était entre ces deux que là j'ai... Alors que là, je suis plus avec Fab depuis un an et j'en ai juste deux. Donc c'était une période, je pense. Je me suis dit bon je me calme. » (Lola, 22 ans.)

Le contrôle peut également s'exercer sur ce qui peut se montrer ou non en lien avec le public visé, comme nous l'évoquions plus haut. C'est ce qu'explique Léa par exemple en distinguant des photos de nues, envoyées sur des « stories » sur Snapchat, de photos relativement identiques, mais qui seraient envoyées dans un espace privé à un partenaire, à « quelqu'un de confiance ».

« Les filles elles veulent tellement... enfin pour moi c'est que arrivé à ce niveau-là, c'est qu'elles se respectent plus quoi. Enfin il y a un certain niveau tu ferais ça pour ton copain, une personne en qui t'as vraiment confiance, ouais, mais faire ça... Il y en a ils mettent ça dans leurs stories de Snap, enfin, je veux dire ça non. » (Léa, 25 ans.)

C'est par l'expérience ou les discussions entre pairs (en ligne ou hors ligne) que s'établissent ensuite les critères de ce qui est partageable ou non en fonction des médias sociaux. Se joue également « la définition de la respectabilité féminine qui repose sur une distinction public/privé hégémonique par laquelle l'intimité est reléguée au privé » (Mercier, 2016, p. 27).

Force est de constater, à partir des résultats de notre enquête, que la norme dominante semble être celle édictée par les jeunes les plus favorisés socialement, c'est-à-dire plus à même de jouer avec les différents médias sociaux et de les utiliser de manière complémentaire. À propos des normes de la pudeur, Norbert Elias a montré que les normes du convenable et de la bienséance étaient dictées par les classes dominantes (Elias, 1973), ce que tendent à appuyer nos résultats. L'enquête montre par

ailleurs que les jeunes bénéficiant de moins de capitaux scolaires et sociaux, issus des classes populaires et classes intermédiaires, semblent avoir plus de difficulté à jouer avec les comptes de différents médias sociaux sur le long terme. Ils sont donc plus exposés à enfreindre les règles implicites dans les formes d'exposition de soi sur les médias sociaux en fonction des publics. Contrairement aux jeunes des milieux les plus favorisés, ceux des classes populaires ont le plus souvent appris seuls – avec des pairs du même âge ou légèrement plus âgés – à la fois la maîtrise de leur smartphone, le fonctionnement et les codes d'usages des médias sociaux. Pour résumer, « une diffusion massive ne signifie donc pas une égalisation des pratiques » (Pasquier, 2018). Malgré tout, on retrouvera des normes communes entre les jeunes – quelle que soit leur origine sociale – à l'encontre des pratiques d'exposition de soi des filles et du caractère « inacceptable » de certaines pratiques des garçons qualifiés de « forceurs ».

L'inacceptable : les « forceurs » et leurs « dickpics »

Si les récits de violences subies par les jeunes concernent avant tout des réseaux d'interconnaissance (Blaya, 2011), la présence d'hommes « pervers » inconnus rôdant sur les médias sociaux utilisés par les jeunes est particulièrement redoutée, à la fois par les jeunes eux-mêmes et par les adultes de leur entourage (parents, enseignants...). Au-delà même de ces hommes qui chercheraient à avoir des relations sexuelles avec des filles jeunes, il y a la construction des « pervers » sexuels, « ces hommes qui ne pensent qu'au sexe et qui d'ailleurs en envoient des photos » dira une enquêtée. Si toutes les filles rencontrées n'ont pas reçu d'invitation de contact par des inconnus, cette pratique est malgré tout évoquée par une grande partie d'entre elles. Par les médias sociaux, elles sont en effet contactées par des garçons (dont le profil est parfois considéré comme « mytho » (faux) ou « fictif ») qu'elles ne connaissent pas et qui leur proposent « des choses ». C'est ce que raconte par exemple Marina à propos de message qu'elle recevait sur Facebook de profils de garçons inconnus et qui vont chercher à forcer la prise de contact. Parce que trop insistants sur la sexualité, hors des normes d'usages sur les manières de produire et d'échanger des contenus sexuels sur les médias sociaux, ils font partie de ceux qu'il ne faudrait pas rencontrer.

« Quand c'est des inconnus, tu vas recevoir des invitations sur Messenger, des trucs comme ça. C'est des trucs à la con. [En regardant son mobile :] Je sais pas si je peux te retrouver... Ça date, mais quand j'ai découvert que tu sais ils peuvent... Voilà, tu peux retrouver tes invitations là. Je sais pas comment on fait, mais c'est ça... J'espère que j'ai pas supprimé. Voilà, par exemple ça, tu vois ça date de 2013. Voilà, tu vois, ça va être typique des inconnus que tu trouves sur Facebook quoi : "Salut, hello. Tout le plaisir est pour moi de faire la rencontre d'une charmante et très attirante femme comme vous. Je serais ému de vous compter parmi mes amis, si seulement vous me le permettez, s'il-vous-plait. Je voudrais juste connaître votre avis avant de vous envoyer une demande. Merci bien, et à très bientôt. Merci." » (Marina, 23 ans.)

Mais ce n'est pas seulement le fait d'inconnus, certains garçons de leur entourage cherchent à inciter les filles à envoyer des photos d'elles. Il s'agit alors d'échanger des *nudes* (photos de corps nu, essentiellement demandé aux filles) contre des *dickpics* (photos de sexe masculin envoyées sans avoir été sollicitées la plupart du temps). Au cours de cette enquête, la question des *dickpics* a été largement évoquée dans les entretiens des filles et des garçons. Les jeunes racontent la réception (plus rarement l'envoi) de photos de pénis le plus souvent en érection sur les smartphones, via les applications type Snapchat, Whatsapp ou encore Messenger de Facebook, les réseaux sociaux historiques comme Facebook ayant banni la nudité au même titre que les propos racistes, haineux,

violents (Chen, 2014), tout comme les applications de rencontre. D'après les garçons, l'objectif est de « choquer les filles », les filles quant à elles « trouvent ça dégueulasse », et ils et elles s'accordent pour dire que « ça ne se fait pas trop » même si certains en ont déjà transféré « pour rire ».

Lucie n'a jamais reçu de *dickpic* directement, mais elle en a vu sur les téléphones de ses amies. C'était envoyé par des inconnus via Snapchat où les propositions d'ajout de profils permettent d'étendre la liste de contacts.

Sarah a reçu directement des *dickpics* de garçons qu'elle connaissait et d'autres d'inconnus. Cherchant à obtenir des photos dénudées d'elle, les garçons ont envoyé des photos de pénis comme pour impliquer un échange tacite de « bons procédés » (pour reprendre les mots d'une enquêtée). Trop direct, l'envoi par les garçons de contenus sexuels si explicites met un terme à toute autre discussion, même pour ceux avec qui elle pouvait se projeter.

« Ça, j'en ai jamais reçu, même Tinder. Je sais pas, je dois pas être le genre de filles qu'on veut harceler. Mais j'ai des potes... Ah si, j'en ai peut-être reçu une il y a longtemps. Mais moi c'est pas... Ouais, si, j'ai des potes qui en ont reçu de gens qu'elles connaissaient pas, d'inconnus. Mais non, j'ai pas trop d'expériences avec les *dickpics*. » (Lucie, 21 ans.)

« Pendant un moment tous les jours, tous les jours on me disait : "Ouais, tu peux m'envoyer ça ?" Ou peut-être tous les jours j'avais un pénis qui m'était envoyé en photo [...] C'était des gens, ouais, que je connaissais de loin. Des fois, c'étaient même des gens que je connaissais pas. Après, il me semble que j'ai eu... ça m'est déjà arrivé d'avoir ce genre de personne avec des personnes avec qui je me projetais. Mais du coup, en voyant ça, c'était non. » (Sarah, 19 ans.)

Les récits des filles montrent qu'il s'agit rarement de sexe d'hommes qu'elles connaissent *a priori*, mais plutôt de photos téléchargées sur le net et qui s'échangent sur les médias sociaux pour « mettre mal à l'aise », ou comme l'explique Damien, pour les garçons, c'est une tentative de « négocier un rapport sexuel de manière frontale » :

« Il y a beaucoup beaucoup de types qui ajoutaient inopinément des meufs, qui du coup leur parlaient et qui forçaient carrément, et qui du coup envoyaient des photos d'eux, ou même des vidéos pornos, il y a des forceurs comme ça qui envoient des vidéos pornos.

– *C'est quoi leur motivation selon toi ?*

– Beh je pense que la motivation c'est de coucher du coup avec la meuf. Je pense que dans le fond c'est ça, mais alors je vois pas... je t'avoue que... je suis peut-être pas tout à fait normal, mais je considère que là-dessus je le suis plus que ça, franchement je vois pas, enfin j'ai du mal à voir à quel moment... parce que tu vois les conversations en fait, du coup les meufs te mettent vraiment face à la conversation et tu te demandes vraiment déjà qu'est-ce qui peut pousser le gars à être aussi ridicule, qu'est-ce qui peut le pousser à continuer à répondre et à envoyer une... enfin généralement quand ils envoient une photo du pénis, c'est que bon, ils savent que c'est quitte ou double, enfin ils sont à la fin, ils ont plus que ça à donner, donc bon du coup... » (Damien, 23 ans.)

Si ces hommes sont qualifiés dans plusieurs entretiens de « forceurs » soulignant le fait qu'ils contraignent – a priori les femmes – à la réception d'une photo de pénis en érection qu'elles n'ont pas sollicitée, les jeunes ont malgré tout des difficultés à qualifier ces actes d'agression. Les propos de Damien sont à ce titre éclairants sur la complexité à rendre compte des événements qui se passent en ligne à partir de critères établis pour des pratiques hors ligne.

« Sur Internet du coup, je sais pas si on peut reproduire le caractère d'agression si la personne se masturbe en vidéo, mais oui, enfin il y a un... enfin oui, c'est vrai qu'au final, Internet permet de faire ça, alors que en théorie... Après je pense que... je connais pas très bien la loi à ce niveau-là, mais je pense que bon il peut y avoir des conséquences malgré tout. Mais je pense que oui, les gens oublient totalement du coup qu'il peut y avoir des

conséquences, et c'est plus comme s'ils étaient dans la rue, comme si... parce que je pense qu'aucun des mecs qui fait ça ne ferait ça dans la rue. » (Damien, 23 ans.)

Exposition de sa sexualité et conformation à celle des autres

L'exposition de la sexualité et de sa propre sexualité via les médias sociaux est largement partagée par les jeunes rencontrés, effet de la massification des smartphones parmi les générations les plus jeunes, mais effet aussi de sélection des enquêtés lié à l'objet de l'enquête : ceux qui se sentent légitimes à parler de leur rapport à la sexualité sur ou via Internet en sont le plus souvent des utilisateurs réguliers. Cependant, si une part non négligeable des enquêtés a accepté de se prêter au jeu de l'entretien sur ce sujet, c'est parce qu'il n'y a que peu d'espace de paroles sur ces pratiques.

Les entretiens et focus groupes révèlent un double usage des discussions en ligne entre jeunes selon les interlocuteurs : certaines discussions portent *sur* la sexualité (il s'agit alors davantage de discuter avec des proches), quand d'autres concernent davantage des *échanges sexuels* (c'est-à-dire faisant pleinement partie de la sexualité des jeunes rencontrés). Certains jeunes expérimenteront les deux, d'autres non. Dans les temps d'entrée dans la sexualité, ces discussions vont donc participer à construire le cadre social et intime dans lequel les jeunes font vivre et projeter leurs relations amoureuses, et sexuelles, en cela on peut avancer qu'elles participent à construire les dispositions sexuelles des individus. Ces dispositions participeront à la fois à construire leurs expériences sexuelles et leurs représentations en donnant du sens à ce que les jeunes font, disent qu'ils font, pensent qu'ils font.

Des discussions entre pairs sur la sexualité

L'adolescence est une période de forte exposition de soi à laquelle semblent succéder des périodes de plus ou moins grande modération. Les enquêtés évoquent les « choses » qu'on peut ou ne peut pas partager en ligne - un des objectifs des entretiens étant de réussir à leur faire qualifier ces « choses ». Les propos des jeunes montrent que l'on peut sans difficulté partager sa sexualité relationnelle : il est socialement admis que les jeunes parlent de leurs expériences sexuelles à leurs amis, plutôt dans un entre-soi genré ou lorsqu'il n'y a pas de « risque » relationnel de la mise en récit : c'est l'exemple évoqué par des enquêté-e-s hétérosexuel-le-s d'ami-e-s gays ou lesbiennes qui peuvent participer aux échanges, n'étant pas considéré-e-s comme des partenaires potentiels. Les récits des filles et des garçons mettent en évidence qu'il y a un entre-soi genré, qui se dessine à l'adolescence autour des possibilités de parler de la sexualité.

« Et ce genre de partages [discussions des détails sur les pratiques sexuelles], c'est surtout avec des filles ou tu peux avoir des amis garçons avec qui tu partages ?

– C'est surtout avec des filles, ou alors amis garçons ça va être des personnes qui sont homosexuelles. C'est vrai qu'avec mes amis garçons hétéros, ça dépend lesquels. Il y en a deux-trois, mais les plus proches avec qui ouais je partage (...) en vrai du coup, quand ça va venir sur le fil de la conversation, on va parler de nos trucs et tout.

– *Mais spontanément t'irais pas vers eux pour ça ?*

– Non. Quand je veux raconter un truc croustillant on va dire qui m'est arrivé, non, ça va plus être mes amies filles parce qu'il y a le côté on se comprend – solidarité féminine machin quand même ouais. » (Lucie, 21 ans.)

Cet entre-soi genré en ligne est particulièrement explicité et revendiqué par les filles, ce qui, non sans lien avec la multiplication des sites féminins parfois féministes, leur permet de se sentir qualifiées pour avoir une parole sur la sexualité³⁷. On ne retrouve cependant pas d'équivalent dans les récits des garçons (il semblerait qu'en dépit de la diversité des sites Internet, ceux dédiés aux discussions sur la sexualité pour les garçons [incluant hétéro ou homosexualité, bisexualité...] soient moins développés). Du côté des garçons et d'une partie des filles, on retrouve par contre des discussions difficilement classables autour de la sexualité, du registre des « blagues », de discussions générales « de cul », qui contribuent à performer leur masculinité.

Les récits de jeunes rencontrés dans mettent en lumière que filles et garçons ont des discussions sexuelles, parfois agrémentées de photos ou vidéos, qui constituent autant de manières de se situer par rapport au groupe et de se confronter aux normes. Aussi, il n'est pas rare que les filles s'envoient entre elles des photos qu'elles souhaitent envoyer à leur partenaire « pour savoir si c'est trop ou pas assez », « si ça se fait ». Ces échanges participent à une forme d'apprentissage de la conformité sexuelle, produisant les normes de ce qui est partageable dans le groupe de pairs.

Les jeunes aux marges des normes du groupe trouvent sur Internet d'autres réseaux qui leur permettent de vivre et d'échanger autour de leurs expériences non « conformes » aux pratiques majoritaires, c'est-à-dire hétérosexuelles (c'est le cas des jeunes L, G, B ou T, qui doivent attendre d'intégrer une communauté de pairs ayant la même pratique minoritaire pour pouvoir s'exposer). L'exposition et le partage de l'intimité en ligne par ces jeunes mettent en évidence l'hétéronormativité de la société et le poids de la socialisation à l'hétérosexualité obligatoire. Leurs parcours montrent combien parler et faire parler les individus de leur sexualité vise avant tout à les contrôler (Foucault, 1976), les jeunes eux-mêmes participant à ces outils de contrôle à travers leurs usages sexuels d'Internet. Les médias sociaux agrandissent de nouveaux territoires de la sexualité et favorisent les regroupements en subcultures érotiques (Jaspard, 2017).

Aux discussions sexuelles entre partenaires

L'apprentissage de la relation de séduction intègre aujourd'hui les outils modernes de mise en scène de soi et de son intimité corporelle. On ne s'intéressera dans cette partie qu'aux pratiques intimes entre partenaires respectant *a priori* un pacte de confiance et non aux pratiques de partage abusives. Ici, la plupart de ces discussions sont privées et se déroulent de pair à pair, elles peuvent aussi être semi-publiques dans le cadre d'un partage sur un groupe restreint « privé » (à l'image des groupes Whatsapp). Dans le cadre de relations adolescentes, on observe que le partage consenti de photos intimes instaure un pacte de confiance : parfois élément déclencheur d'une mise en couple, mais plus souvent échanges au sein d'un couple déjà formé. L'envoi de photos contribue à prouver l'intensité du

³⁷ La question de la fréquentation en ligne de sites féministes est surtout évoquée par les enquêtées les plus diplômées, ayant poursuivi un cursus en sciences sociales. Toutefois, on relèvera qu'il n'y a pas consensus sur la définition du « site féministe » ou des « réseaux féministes en ligne » par les jeunes enquêtées. Ce qui semble faire consensus ici, ce sont des contenus qui dénoncent les inégalités de genre et de sexe, notamment dans la vie quotidienne. Notons au passage que malgré le foisonnement des travaux sur les féminismes (Bereni *et al.*, 2012) les recherches en sciences sociales sont relativement récentes sur la question des mobilisations féministes en ligne et la structuration du mouvement et son répertoire d'action (Jouët *et al.*, 2017 ; Weil, 2017).

lien amoureux et sa confiance en l'autre (Lachance, 2013) ; on comprend alors les difficultés pour les jeunes de s'y refuser (en particulier pour les filles, qui sont davantage sollicitées).

Les récits des jeunes rencontrés permettent de comprendre que l'échange de ces photos ou vidéos intimes fait pleinement partie de leur vie sexuelle et parfois de leur vie affective. Ces « sextos », illustrés ou non, visent à pallier la distance géographique. C'est ce que raconte par exemple Damien, 23 ans, qui a eu plusieurs expériences de discussions sexuelles en ligne qu'il code comme faisant partie de sa sexualité. Il en parle à propos de sa relation avec une ex-copine, partie pendant trois mois à San Francisco aux États-Unis. Durant son séjour, elle lui a envoyé des messages à caractère sexuel (« elle me chauffait »), afin de maintenir la relation pendant l'absence « pour rappeler qu'il y avait encore une sexualité ». Malgré la distance, l'envoi de photos ou vidéos constitue une occasion de marquer l'intensité du lien relationnel et participe à le faire durer.

« Mon ex copine elle était à San Francisco pendant trois mois, et en fait du coup on avait pas... de toute façon on pouvait rien faire du coup, et donc du coup il y a eu quelques fois où par Skype du coup, oui, elle me chauffait un peu disons, pas pour préparer quelque chose qui n'arriverait jamais vu qu'elle était là-bas, mais du coup pour rappeler qu'il y avait encore une sexualité ou qu'en tout cas elle allait revenir à un moment.

– *Et du coup, c'est quel genre de contenus qu'elle t'envoyait ? Des images ? Des vidéos ?...*

– Je te dis, c'étaient des photos... Beh de leur corps disons. Et sinon...

– *Pas forcément nue ?*

– Non, pas nécessairement. Non, je suis pas sûr d'avoir reçu des trucs totalement nus. Mais des choses à caractère malgré tout sexuel, enfin j'imagine quand même que c'était très dénudé, mais pas nu. Et puis sur Skype c'était... beh, c'est une autre fille qui globalement s'est déshabillée devant moi.

– *Qui te faisait en fait en gros un peu un strip-tease quoi.*

– Non, pas vraiment. C'était plus... en fait elle profitait du fait qu'il fallait qu'elle se change pour me rappeler du coup que... enfin comment elle était, j'imagine. Et donc c'était pas... en fait il y avait pas... L'idée était clairement de se montrer nue ou quasiment, mais il y a pas eu de danse, de strip-tease ou quoi, c'était un petit prétexte et puis ensuite... » (Damien, 23 ans.)

Les deux exemples pris par Damien dans l'entretien sont toujours dans le sens des filles qui lui envoient des contenus. Quand il est interrogé sur d'autres relations dans lesquelles il aurait pu avoir des discussions sexuelles, il précise que ce sont toujours les filles – de leur plein gré – qui ont envoyé des photos ou vidéos intimes, lui n'aime pas ça.

« J'ai beaucoup de mal avec ça, donc... Je me rappelle, je pense que du coup, beh les sextos disons, on va appeler ça comme ça, j'ai dû en envoyer deux fois et c'était quand j'étais au lycée, en seconde même, et j'ai beaucoup de mal avec ça, donc non je me suis jamais servi pour ça, même pour teaser [susciter l'attention]... Surtout pas pour faire de vidéos, enfin de cams ou je sais pas quoi ou de photos ou quoi. Non, jamais.

– *Et les filles avec qui t'étais non plus, c'étaient pas leur délire ?*

– Si si, il y en avait c'était leur délire, et parfois elles elles le faisaient du coup, mais moi jamais. Mais oui, ça m'est arrivé de... soit des photos par message, soit parfois des Skype un petit peu... olé... je sais pas comment dire [...]. En fait, ça me dérange pas d'en recevoir, mais après je demande pas à en recevoir parce que moi je sais que de mon côté j'aime pas le faire. Après, si jamais la personne décide de me l'envoyer, du coup moi j'apprécie... enfin j'apprécie toujours.

– *Et pourquoi tu demanderais pas en fait ?*

– Je demanderais pas parce que je pense pas que je pourrais donner quelque chose en retour en fait. Je vois pas le... j'ai du mal à voir... enfin j'ai du mal déjà à saisir que... enfin même si moi j'apprécie, j'ai du mal à saisir que de l'autre côté on puisse apprécier. C'est pas par rapport au fait que c'est des filles et que moi je suis un mec, pas du tout, c'est juste que ouais, j'imagine pas de l'autre côté ce qui pourrait... enfin que l'autre pourrait

apprécier, donc non je demande pas parce que je sais que je pourrais pas, je vais sans doute rien envoyer derrière quoi. (Damien, 23 ans.)

Damien racontera d'ailleurs avoir du mal à imaginer que des filles puissent apprécier recevoir des photos ou vidéos de lui et plus largement d'hommes, illustrant ici l'impensé social de la masturbation féminine (Bajos, Bozon, 2008 ; Jaspard, 2017). Pourtant nombre de récits de filles, qui envoient ou non des images d'elles, indiquent qu'elles « aiment aussi les photos de nus ». Les propos de Lucie rejoignent en miroir ceux de Damien, bien que les raisons pour lesquelles elle ne préfère pas envoyer de photos d'elle rappellent le poids qui pèse sur les filles en termes de respectabilité.

« J'aime bien les jolies photos, c'est pour ça que sur Instagram je suis toutes ces personnes. J'aime bien le côté... Mais moi j'aime bien les nus, mais pour l'instant je me vois pas en faire parce que ça me rend un peu parano et puis que j'ai pas forcément envie. [...] Avec mes partenaires, j'aimerais bien avoir des jolies photos d'eux de nu, et puis là avec un polaroidl ce serait à tirage unique donc ce serait un peu plus *safe*. Mais voilà. Après il y a toujours le risque que quelqu'un trouve la photo, la prend en photo. » (Lucie, 21 ans.)

Camille raconte quant à elle ses envois à son copain de photos ou vidéos intimes. Comme une partie des filles rencontrées elle n'avait pas « spécialement » envie de le faire, mais a accepté pour faire plaisir à son copain, « parce que ça se fait ». Il s'agissait pour elle de faire perdurer la relation malgré la distance : le fait de ne pas avoir d'habitation à soi contraint les moments de rencontres sexuelles physiques, l'échange de contenus sexuels permet de maintenir le lien sexuel au-delà des contraintes que peuvent rencontrer les adolescents et jeunes adultes qui, malgré l'acquisition de domaines d'autonomie, vivent toujours dans des situations de dépendance économique et résidentielle.

« [Au début de la relation] je sais qu'on se draguait un peu via les caméras, des choses comme ça. Mais c'était quand j'étais en relation déjà et qu'on était à distance. [...] Ça venait plus de mon copain, et moi, je le faisais de manière... mais je n'avais pas spécialement... ça ne me manquait pas [...]. Ce n'était pas un réflexe que j'aurais eu s'il ne m'avait pas proposé cet usage.

- *C'est un peu intime, mais était-ce de la sexualité par webcam ou juste de l'évocation de la sexualité ?*

- On se masturbait chacun en se filmant. » (Camille, 26 ans.)

Camille ne trouve pas particulièrement d'intérêt à mettre en scène sa sexualité, excepté parce que cela permet de faire durer sa relation et de prouver son investissement et sa confiance à son partenaire (en demande), les contraintes techniques (ici se voir en miniature en direct) contribuant à rompre l'érotisation et la spontanéité des pratiques.

« On dit souvent que s'exposer face à un partenaire en face à face, c'est le lien intime, et parfois, le faire à distance peut être soit plus compliqué parce qu'on se dit qu'il y a des images de soi, il faut avoir confiance, soit inversement, on peut se dire qu'à distance, on peut se sentir plus désinhibé. Comment vois-tu cet aspect-là ?

- J'étais encore plus consciente, enfin, j'étais plus gênée, parce que je n'avais pas souvent ma propre image. Parce que c'était soit une photo que je lui envoyais, donc je l'avais avant, soit une vidéo en direct et il y avait la miniature, ce qui n'était pas spécialement mieux dans ce cas. » (Camille, 26 ans.)

Comme dans le cas de Camille, d'autres entretiens montrent que l'acceptabilité des filles se fait parfois au détriment de leurs préférences personnelles, si bien qu'elles doivent composer selon ce qu'attend leur partenaire et ce qu'elles-mêmes sont prêtes à partager en ligne. Il y a ici un calcul entre ce qu'elles ont à perdre ou à gagner en envoyant des contenus sexuels à leur partenaire.

« Je n'ai pas besoin effectivement de cette sexualité par biais interposé. J'étais mieux dans la sexualité réelle, effectivement. Je l'ai fait pour lui. » (Camille, 26 ans.)

Moins à l'aise avec l'exposition de sa sexualité en ligne, plus vigilante quant aux éventuelles conséquences de la diffusion à d'autres de ces contenus, Camille rend compte des tensions auxquelles

se trouvent confrontées une partie des filles que nous avons rencontrées. Leurs propos sont à replacer dans un contexte où c'est sur elles que reposent les enjeux de respectabilité amoureuse et sexuelle au sein des couples, et où il est par ailleurs généralement admis qu'il est normal qu'elles envoient des photos intimes d'elles-mêmes, contrairement à leurs partenaires masculins.

Le consentement tacite et le partage de contenus sexuels

Consentir dans la sexualité est avant tout présenté comme une décision intime et individuelle, et de fait, renvoie à la subjectivité des individus qui peut être, sensiblement ou fortement, commune ou divergente. Pour appréhender le consentement dans la sexualité (Fraisie, 2017), il faut comprendre qu'il peut être le fruit d'une réflexion suivant trois niveaux de négociation :

- une négociation intime (de soi à soi). Cela renvoie à l'idée de savoir ce que nous sommes prêts à faire ou à accepter dans notre propre intérêt, voire ce que cela nous apporte ;
- une négociation contractuelle (de soi à l'autre) qui implique un réajustement des désirs, une mise en place de la réciprocité ou de l'unilatéralité, soit un compromis ou une acceptation ;
- une négociation collective (de soi aux autres) car l'individu juge aussi sa décision au regard de normes sociales (société, pairs, morale, politique, etc.). Il peut penser au-delà de sa propre subjectivité et peut refuser un acte sexuel, par exemple, au nom d'un refus de domination.

Ces niveaux de consentement ne sont pas des processus isolés, mais sont liés, imbriqués. En revanche, la rationalisation du consentement peut être limitée, influencée, ou encore ne pas avoir lieu, ce qui conduit à s'interroger sur l'authenticité du consentement.

La question du partage de photos intimes mettant en scène le corps nu ou la sexualité soulève celle du consentement, qui n'est généralement pas verbalisée lors des premiers échanges en ligne. Comme on l'a vu, le mécanisme des échanges sexuels implique généralement, dans un premier temps, des situations où les filles acceptent d'envoyer des images d'elles sur proposition de leurs partenaires sexuels sous prétexte de distance physique, de manque d'opportunités pour se voir (à replacer dans un contexte d'une vie adolescente sous contrôle familial au moins partiel) ou de nécessité de faire perdurer la relation sexuelle (permettant alors d'avoir une vie sexuelle malgré le fait d'habiter chez ses parents par exemple). La question du consentement à ces envois n'apparaît généralement que dans un second temps, parfois dans la confrontation à d'autres récits de filles ayant envoyé des photos ou refusant d'en envoyer. Camille explique bien comment la notion de consentement est venue progressivement dans sa manière de gérer et vivre sa sexualité en ligne et hors ligne :

« En développant ma propre sexualité, je me suis posé des questions. Est-ce que je continue à faire plaisir à mon copain en envoyant des photos ? Ce sont des questions qui me venaient. Et je me suis rendu compte que ça avait rapport justement avec le consentement, des choses comme ça.

– *Les premières fois où tu as envoyé des photos, c'était avant que tu sois conscientisée au féminisme ?*

– Oui, c'est ça. Les questions sont passées avant, sans spécialement de réponse, mais je me les posais, et effectivement, ça m'a permis d'être plus claire sur certaines et de savoir un peu plus trancher s'il y avait des moments où j'avais justement des envies ou des non-envies.

– *Ça te questionnait de quelle manière ? Après l'avoir fait, tu te demandais si tu aurais dû l'envoyer ?*

– Je n'en ai pas trop envie, est-ce que je me force ? C'était un peu dans ce sens. Mais c'était une pression personnelle, est-ce que je me force parce que ça lui fait plaisir ? Mais même à ce niveau-là, c'était une

question que je me posais. Est-ce que cela vaut la peine que je fasse quelque chose pour faire plaisir ? C'est vraiment le tout début du consentement.

– *Alors qu'à toi-même, cela ne te fait pas forcément plaisir de le faire ?*

– Voilà, sans que cela me répugne. » (Camille, 26 ans.)

Compte tenu des enjeux de faire perdurer sa relation amoureuse et sexuelle, il ne lui semble pas possible de s'opposer frontalement à des pratiques ou des propositions de son partenaire. Aussi, bien que l'envoi de contenus sexuels en ligne ne la satisfasse pas, elle en réduit les occasions et les délaye dans le temps. C'est la même stratégie qu'elle opérera à propos de certaines pratiques sexuelles qu'elle n'apprécie pas. Il s'agit pour elle de pouvoir rester une « amante sexuelle » enviable tout en étant une partenaire respectable (ne pas tout accepter) et qui se respecte (en étant en cohérence avec ses propres principes qu'elle qualifie de « féministes » c'est-à-dire accepter de ne faire que ce qui lui conviendrait et ne pas se soumettre aux besoins sexuels masculins). Pour autant, son récit montre les difficultés dans lesquelles peuvent se retrouver les filles.

« C'est plutôt on le fait, mais j'ose dire après que je risque de ne pas le faire souvent quand même, qu'il ne s'en fasse pas. Ça peut être des choses comme ça. Ça a rarement été catégorique, genre "ah, ça, plus jamais !" » (Camille, 26 ans.)

Si les enjeux autour du consentement des partenaires à envoyer des images sexuelles de soi émergent dans une grande partie des entretiens, c'est notamment parce que l'enquête se déroule dans un contexte politique et social marqué par la volonté de réprimer les violences sexuelles et des cyber violences (harcèlement sexuel). Les garçons déclarent donc très majoritairement « ne jamais avoir forcé » leur partenaire, ou encore « qu'elles l'ont fait de leur initiative ». Pour ceux qui comme Alban, 22 ans, sortent avec des filles n'ayant pas atteint la majorité (sa copine a 17 ans), l'inquiétude sur les conséquences d'envois de photos intimes est relativement forte. Au moment de l'entretien, il est avec une fille depuis plusieurs mois qui lui envoie régulièrement des photos dénudées pour maintenir l'excitation sexuelle entre eux. Lors de l'entretien, il explique sa difficulté : à la fois il a envie de ces photos, mais craint les conséquences judiciaires puisqu'elle est mineure, les confusions autour d'une majorité sexuelle venant se mêler à ses interrogations.

« Là, ma copine actuelle m'envoie des photos, mais elle ne m'envoie pas des photos trop suggestives. Mais en même temps, vaut mieux pas, parce qu'étant donné qu'elle est mineure, moi je risque quand même la prison si elle m'envoie des photos [...], car la majorité sexuelle ça n'englobe pas le fait d'envoyer des photos [...]. C'est ça le problème. C'est-à-dire que tu peux avoir des rapports avec... je peux avoir des rapports avec elle, mais je peux pas recevoir des photos, je m'expose à des risques [...]. Du coup, je lui dis : "Ne m'envoie pas de photos." Enfin là du coup moi j'insiste, je lui fais "non, du calme, enfin quand tu m'envoies des photos...". [...] Genre "du moins, quand tu m'envoies des photos, il ne faut pas que ce soit trop suggestif quoi, juste des petites photos quoi, genre sympa, genre c'est mignon, il faut que ça soit cute". » (Alban, 22 ans)

On perçoit ici à nouveau la complexité à établir des critères qui rendraient les photos mettant en scène la sexualité « acceptables » ou pas, à la fois du point de vue des partenaires et de la justice. Pour Alban, l'enjeu est de ne pas se mettre en difficulté au regard de la justice compte tenu de l'âge de sa copine³⁸, tandis que le contenu de photos plus sexuelles ne lui pose *a priori* pas de problème. À

³⁸ À ce propos, rappelons que « le terme "textopornographie" (inscrit au journal officiel) est particulièrement malaisé lorsqu'il désigne le sexting des adolescents. En effet, en l'état actuel de la loi française, toute pratique de sexting primaire (qui désigne la diffusion de contenus visuels représentant une personne) entre mineurs est considérée comme une infraction pénale. » (Balley, 2017a) reprenant les travaux d'Amélie Robitaille-Froidure (Robitaille-Froidure, 2014).

l'inverse, bien qu'il soit majeur, il n'envoie pas de photos sexuelles de lui à sa petite amie, expliquant qu'il « ne se sent pas suffisamment bien dans son corps ».

Discussions sexuelles, consentement et rappel à l'ordre de genre

L'émergence dans quelques entretiens de situations de violences sexuelles en ligne ou hors ligne a été l'occasion de mieux saisir les normes de genre encadrant la sexualité des femmes. Car si Internet peut *a priori* casser les frontières territoriales, pendant la jeunesse, le réseau de pairs en ligne est essentiellement localisé et s'inscrit dans la continuité du réseau de pairs hors ligne. C'est ce que l'on peut voir dans le récit de Sarah, 19 ans, qui illustre la tension entre, d'une part, les principes d'égalité entre les femmes et les hommes, de respectabilité et d'adhésion aux normes de genre encadrant la sexualité des femmes (laquelle se doit d'être en retenue et sélective), et, d'autre part, ses pratiques sexuelles qu'elle qualifie d'« autodestructrices ». Issue de milieu populaire, Sarah grandit d'abord en périphérie d'une grande métropole, dans un quartier d'habitat social. Ses mobilités sont restreintes et son groupe de pairs est presque toujours le même depuis son enfance. Pendant son année en classe de seconde, Sarah subit un viol de son ex-petit ami, qu'elle fréquentait depuis peu, mais n'en parle pas à ses amies. Cet événement lui fera sauter tous les verrous sociaux et normes de conduites sexuelles attendues de la part des femmes : rapports sexuels non protégés avec des partenaires connus et inconnus, nombreux rapports sexuels. Certaines de ses copines tentent de la mettre en garde à propos de sa réputation et du nombre de ses partenaires considéré comme « trop » élevé, puis elles lui « tournent le dos » massivement. Son meilleur ami la met en garde également :

« J'ai été secouée quand même, parce que mon meilleur pote... enfin je sais qu'une fois il m'a... on était en face et il m'a regardée, il me dit : "Mais Sarah, mais est-ce que tu te rends compte que là t'es une pute, vraiment t'es une pute, genre tu te fais pas payer, mais t'es limite'." » (Sarah, 19 ans.)

Son activité sexuelle est vite connue de son entourage, et elle reçoit tous les jours des invitations de garçons qu'elle connaît ou non sur les médias sociaux. Elle reçoit des dickpics (photos de pénis en érection) lui demandant d'être ami ou de lui renvoyer des photos d'elle nue. Ce qu'elle fait en partie.

« Ça peut paraître bizarre, mais j'en ai beaucoup envoyées après mon viol. J'étais vachement dans le truc et tout, mais je pense que c'était une autodestruction de moi-même. C'est-à-dire que comme il m'avait détruite, je me suis dit : "Bon bah autant détruire complètement la chose." [...] Avant j'étais pas du tout dans... dans cette optique-là, je me suis toujours dit : "S'il faut que je couche avec une personne, il faut que je l'aime." Et en fait, après ça, il y a eu ce truc où j'ai commencé à coucher avec tout et n'importe qui et j'ai vraiment développé en fait une addiction et une nymphomanie. Je me suis retrouvée à coucher avec un mec que je ne connaissais pas du tout dans une gare. Donc je me dis, à ce moment-là il y a un problème quand même. Jusqu'à ce que je parte. [...] Au moment où je suis partie, ça a été une coupure et c'est à partir de là où j'ai pris vraiment du recul et je me suis dit : "Ok t'es en train de passer pour la pire des salopes, t'as du te faire prendre par toute la région, donc on va peut être se calmer là." » (Sarah, 19 ans.)

Lorsqu'elle essaye de refuser, les uns et les autres lui font comprendre qu'elle n'est pas en mesure de le faire (« en tant que pute, tu ne peux pas refuser [d'envoyer des photos nues] »). Ce n'est qu'en déménageant, changeant de région pour ses études que Sarah met un terme à cette période, avant d'en venir à fréquenter sur Internet des sites féministes. C'est d'ailleurs ce qui lui permet aujourd'hui, alors qu'elle est revenue dans sa région, de s'opposer aux invitations d'expositions intimes de soi contre son gré.

« En fait la conversation a commencé où je lui dis : "Mais t'es qui ?" Donc après, on a engagé comme ça, on a parlé, parlé. Puis donc après, il me sort ça. Et donc je lui dis : "Alors comment te dire que si toi tu veux être une

salope, c'est ton choix ; montrer ton zizi à qui tu veux, montre ton zizi ; mais déjà pas à moi, je ne veux pas le voir ; mais moi je ne vais pas non plus te montrer ma pépète ou mes tétés, ça non, pas question." Donc là il dit : "Ah, bah t'es coincée. – Ah, eh ben écoute, si c'est ta définition de coincé, mais alors je suis d'une fierté d'être coincée, c'est un truc de malade !" Et donc là, on remet les choses dans leur contexte : mais t'es conscient que "parties intimes" c'est "parties intimes", ça veut bien dire ce que ça veut dire : "C'est à moi !" » (Sarah, 19 ans.)

Dans le récit de Sarah, tout se passe comme si à partir du moment où une fille a été abusée sexuellement et/ou a diffusé des images intimes d'elle, cela implique qu'elle ne peut plus se refuser ensuite à d'autres partenaires, qui n'auraient de leur côté plus le devoir de la « respecter ». Ces représentations renvoient largement aux travaux antérieurs sur la rumeur, la réputation et la respectabilité.

Dans un contexte où l'exposition de soi via des photos impliquant la nudité et/ou la sexualité est un phénomène relativement récent, lié à la massification du smartphone et des médias sociaux. Aujourd'hui, l'image et le partage d'images sont devenus centraux dans la communication quotidienne et donc dans la sexualité. Les propos des jeunes rencontrés montrent que l'exposition publique (ou semi-publique) de photos ou vidéos mettant en scène la sexualité est plutôt rare et permet de comprendre que s'opposent l'exposition publique consentie et l'exposition de soi non consentie. L'exposition « publique » consentie, désigne en réalité plutôt une exposition relative, contenue sur des forums ou des chats spécifiques où les jeunes peuvent s'adonner à leurs pratiques en restant décideurs de leur image et de sa diffusion. On parle ici des « cam », « camgirl », « camboy », « camsex »... où les jeunes (plutôt des filles) décrivent leur pratique d'exposition de leur corps à des inconnus comme « volontaire » dans un but d'excitation sexuelle. Soulignons au passage qu'elles déclarent veiller à ne pas filmer leur tête en même temps que leur corps, pour ne pas être identifiables, et être toujours vigilantes face à d'éventuelles conséquences de la diffusion hors du cercle initial de ces images. Elles s'exposent toutefois à des violences ou une stigmatisation au regard de leurs pratiques non conformes à l'ordre social et sexuel des femmes. À l'adolescence, il est en effet relativement rare d'observer des formes de résistance en dehors des rapports de pouvoir existants. La volonté de se réapproprié une respectabilité en termes de sexualité s'observe ensuite, avec l'expérience et l'avancée en âge, et nécessite un capital symbolique pour pouvoir revendiquer une sexualité active (Mercier, 2016). Internet et les sites, blogs, ou applications qualifiés de féministes peuvent contribuer à l'acquisition de ces capitaux nécessaires au retournement du stigmate.

Au delà du consentement : violence des échanges

Avec la démocratisation des smartphones, Internet et les médias sociaux déplacent les frontières de l'intimité : si cela permet d'une part de construire des savoirs issus de partages d'expérience (sur la question de la santé sexuelle, de l'orientation sexuelle, mais aussi de dénoncer le sexisme par exemple), cela permet aussi les différentes formes de harcèlement à caractère sexuel (cyber harcèlement sexuel) (Dagorn, Alessandrin, 2018). Aux pratiques d'exposition de l'intimité et/ou de la sexualité qui sont consenties (volontaires, acceptées), s'opposent des pratiques qui sont cédées ou forcées, ainsi que la diffusion sans consentement, autant d'usages révélant une forte pression entre les jeunes dans l'entrée dans la sexualité³⁹. Ces pressions et violences concernent essentiellement des

³⁹ Il convient malgré tout de souligner que ces pratiques ne sont pas spécifiques aux jeunes : nombre d'adultes sont concernés par les problématiques traitées dans cette deuxième partie du rapport.

pratiques de garçons sur les filles qui remettent en question leurs sentiments, la relation, si elles n'acceptent pas de se plier au jeu de ces images et de leur mise en scène. « Certains de ces aspects sont une réplique de ce qu'il se passe en face à face ou en situation de vie ordinaire : la diffusion de rumeurs, propos diffamatoires à l'encontre d'un individu ou d'éléments de sa vie privée (« *outing* »), l'exclusion sociale d'un groupe, etc. D'autres sont spécifiques aux pratiques numériques telles le sexting [...]. » (Blaya, 2013, p. 49.)

Le plus souvent ces images, sont prises dans un cadre privé, avec un smartphone, elles n'ont pas *a priori* pour vocation d'être diffusées. Lorsqu'elles le sont, cela se passe dans un cadre « semi-public » où les fichiers sont partagés dans le groupe de pairs (photos) au sein des systèmes de messageries où les jeunes communiquent dans des groupes « fermés » (type Whatsapp ou Snapchat, voire Facebook). C'est ce que raconte par exemple Justine à propos de la diffusion des photos qu'une fille de son lycée a envoyées à son petit ami et que ce dernier a fait largement circuler dans son entourage. De transfert en transfert, la photo a dépassé le cadre restreint et s'est diffusée dans tout l'établissement, provoquant la mise à l'écart de la jeune fille déjà marginalisée par le fait qu'elle avait déjà eu *a priori* des rapports sexuels et surtout qu'elle était issue de la communauté des « gitans » largement minoritaires dans ce lycée professionnel. La diffusion de la photo de ses seins nus a exacerbé les discriminations raciales et sociales que la jeune fille subissait déjà.

« Il y en avait une elle avait envoyé ses seins sur Snap, et du coup il y a eu une capture d'écran, et ça a fait le tour du collège.

– *Et il s'est passé quoi après ?*

– Beh elle disait que c'était pas vrai et tout, mais... enfin elle essayait et tout de se rattraper, mais ça a pas marché. [...] C'est des gens qui s'en foutent vraiment de tout, enfin qui font n'importe quoi. Du coup, beh, pour elle, c'est rien, mais elle était refaite quoi on va dire, enfin elle était critiquée et compagnie quoi.

– *Genre elle était traitée et tout ça ?*

– Ouais, tout le monde disait que c'était une pute quoi d'envoyer une photo, enfin...

– *Et elle l'avait envoyée à qui cette photo ?*

– Beh à un gars je sais pas, en fait c'était un gars avec qui elle parlait, et lui il a fait une capture d'écran et voilà.

– *Et dans ces cas-là il y a pas de solidarité entre les filles, pour dire : Ouais les mecs vous êtes tous des bâtards, vous êtes bien contents quand on envoie une photo, mais... ?*

– Après nous la fille on l'aimait pas, donc on allait pas... enfin c'était pas une fille vraiment aimée quoi, une fille un peu à part. Beh c'était une fille qui était pas fréquentable quoi, c'était pas une fille... Elle a eu trop de mecs enfin... et puis même, enfin c'était une Gitane, alors du coup voilà, enfin... parce que chez nous c'est un peu comme ça, enfin...

– *C'est-à-dire ?*

– Il y a beaucoup de racisme on va dire. Dans un lycée technique... On en a une elle est voilée, beh ça passe pas quoi. [...]

– *Et la fille gitane, elle était déjà pas fréquentable parce qu'elle était Gitane, avant même d'envoyer sa photo en fait ?*

– Oui.

– *C'était juste parce qu'elle était Gitane que du coup... ?*

– Oui. Et puis elle avait pas des bonnes fréquentations quoi. [...] Beh elle trainait avec des gens un peu... enfin ils volaient et tout quoi, c'étaient pas des gens...

– *Et le fait qu'elle ait envoyé sa photo après, ça a mis...*

– C'était encore pire. (Justine, 18 ans.)

Les jeunes rencontrés codent comme étant violents différents types d'images « intimes » ou « personnelles ». Ils et elles évoquent notamment des images ou vidéos qui comprennent des images de corps et parties intimes (pas forcément nues) mais associées à des commentaires humiliants, dénigrants, violents, mettant en scène des personnes connues par l'entourage, voire par les jeunes rencontrés eux-mêmes. Le plus souvent il s'agit de violences de genre mettant en évidence des violences contre les femmes et les jeunes L, G, B ou T.

À ces violences de genre via les smartphones peut s'ajouter l'échange de photos ou vidéos prises dans un moment privé (et pour un usage privé) souvent intime et parfois sexuel. Avec le temps, elles sortent du cadre strictement privé et sont partagées de manière semi-publique, d'abord au sein d'un groupe restreint, puis assez rapidement dans l'ensemble de l'établissement scolaire (collège/lycée). Des jeunes ont évoqué des « représailles » suite à une rupture amoureuse mal vécue par un garçon, qui s'autorise alors la diffusion de photos échangées avec son ex-petite amie pour « ruiner sa réputation ».

D'autres ont parlé de « vengeance », toujours dans le souci de nuire à la réputation dans l'espace social du groupe de pairs. Enfin une partie des garçons et des filles a décrit des pratiques d'échanges de contenus d'images sexuelles, sans le consentement d'un des partenaires pris en photo, dans le but essentiellement de faire connaître le capital sexuel et relationnel de l'autre partenaire et de faire valider par la « preuve » son activité sexuelle. C'est ce que l'on peut comprendre à travers les propos d'un garçon dans un focus groupe. Il raconte ainsi avoir filmé sa partenaire sexuelle à son insu, puis avoir partagé la vidéo avec quelques-uns de ses copains, confirmant ainsi – preuve à l'appui – son hétérosexualité.

« J'ai pas dit à la meuf que je la filmais, c'est après... j'ai envoyé à deux-trois de mes gars pour leur montrer que j'avais passé une bonne journée. Bon voilà c'était pour leur dire que voilà quoi... [Irides gênés] et puis ça fait de mal à personne en vrai ! La meuf elle ne sait pas. » (Garçon, focus groupe.)

Ici comme dans les échanges de photos, les partages d'images ou de vidéos ne sont pas toujours codés comme étant de la « violence » par les jeunes – ils et elles parlent plutôt de « trahison », car la partenaire n'est pas au courant. Pour autant les récits des jeunes montrent que ce n'est pas sans conséquence sur la personne concernée, la diffusion de ces images pouvant nuire à ceux ou celles dont l'identité est reconnaissable. La plupart du temps, ce sont des images mettant en scène des filles qui circulent entre garçons puis qui s'étendent au reste du groupe de pairs, y compris les filles, participant à une remise en question de leur respectabilité. Pour autant, on n'observe pas toujours de solidarité entre elles, loin de là même, comme on peut le voir dans le récit de Justine, l'enjeu étant surtout de se distinguer des celles qui sont ciblées par ces messages, de s'en démarquer pour assurer sa popularité et sauvegarder sa réputation de « fille bien »⁴⁰. Filles comme garçons peuvent donc s'adonner à des pratiques de discrimination sexiste, qui participent à la perpétuation des stéréotypes de genre et des rapports de domination à l'adolescence.

⁴⁰ Pour en savoir plus sur la fragilité de la solidarité entre filles à l'adolescence, voir notamment Amsellem-Mainguy *et al.*, 2017.

Chercher et rencontrer des partenaires en ligne : des canaux dédiés aux canaux détournés

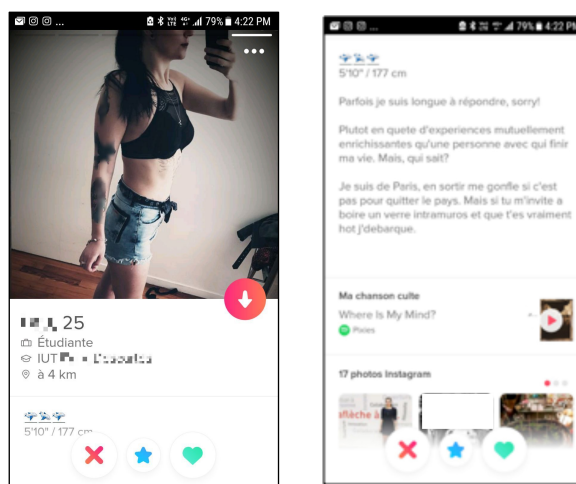
Des applications dédiées aux rencontres sexuelles et/ou amoureuses...

La place prise par Internet dans la recherche de partenaires sexuels et/ou amoureux s'est développée ces dernières années, via la moindre stigmatisation de ces usages, le rajeunissement des usagers (Bergström, 2015) et la démocratisation des applications dédiées : dans le cadre de relations hétérosexuelles on retrouve Tinder, Badoo, et Adopteunmec et, dans le cadre des relations homosexuelles (masculines), on retrouve Grindr et Hornet parmi les plus citées par les jeunes dans les entretiens⁴¹.

Dans les parcours de nos enquêtés, l'usage de ces applications arrive relativement tardivement : à la fin de l'adolescence, au cours de la dernière année du lycée ou des années suivantes, autrement dit, autour de la majorité (excepté pour les jeunes gays, bis ou lesbiennes, ou trans, qui semblent les utiliser plus tôt).

Qu'elles soient dédiées à une sexualité hétéro ou homo, les applications de rencontres utilisées par les jeunes laissent une place particulièrement importante à l'image et à l'apparence physique. Il s'agit avant tout de se faire connaître par son physique et plus secondairement par les « autres informations » qui participeront à se distinguer (activités, loisirs, musique, lieux de fréquentation ou « petites phrases qui font la différence »). C'est ce que l'on peut voir sur la capture d'écran du profil d'une jeune femme de 25 ans qui outre sa position géographique (liée à celle du compte qui regarde) permet de voir à la fois son occupation principale (étudiante à l'IUT, elle nomme d'ailleurs son université), quelques commentaires pour se distinguer des autres (ouvrant la possibilité d'une relation éphémère ou d'une relation « longue » dans la durée) puis, parce que son compte Tinder est relié à ses autres applications, sa chanson « culte » du moment, et enfin son compte Instagram...

IMAGE 12. PROFIL D'UNE JEUNE FEMME DE 25 ANS



Source : captures d'écran d'un profil d'une jeune femme de 25 ans, extrait de l'application Tinder, mai 2018.

⁴¹ Le volet de l'enquête par questionnaire laisse voir une plus grande diversité d'applications citées : Adopteunmec ; Tinder ; Badoo ; Happn ; Wyyldé ; Gleeden ; Okcupid ; Bumble ; Lovoo ; Fruitz ; Fetlife ; Twoo ; Once ; Seeking arrangement ; Hornet ; Grindr ; Her ; Planet Romeo ; Gayvox ; Spicy ; Ziipr ; Scruff ; Wapa // Yubo ; We-vibe ; Feeld // Wannonce.

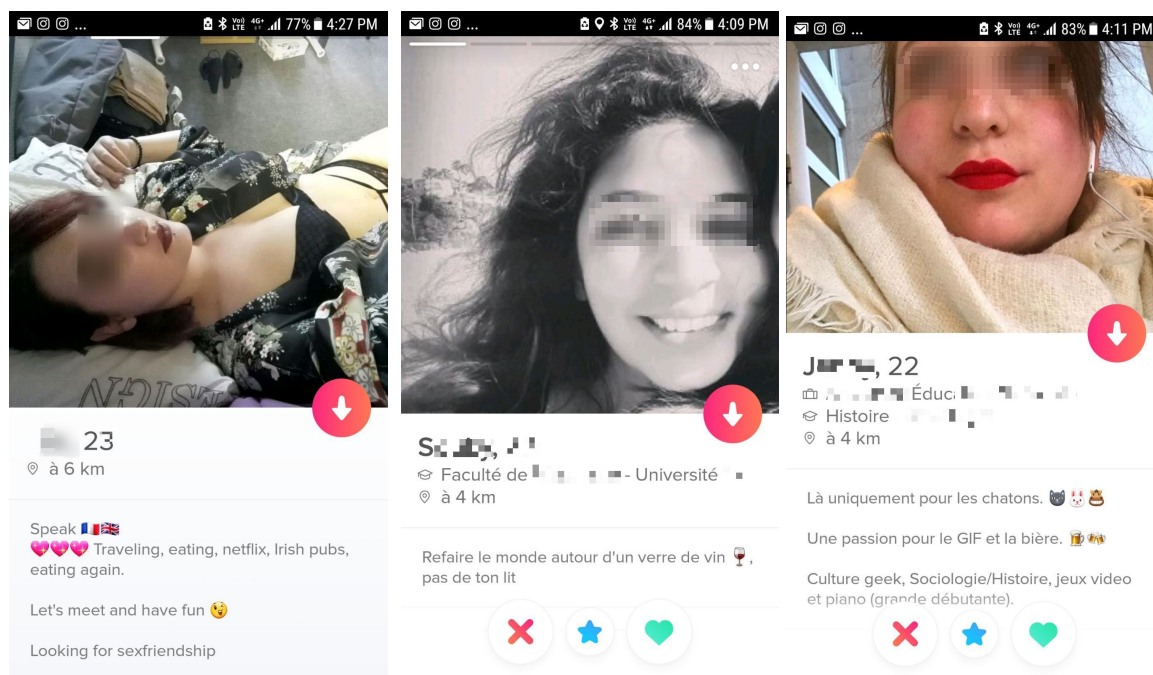
Les précisions apportées par cette personne sont autant d'éléments qui incarnent son profil et facilitent les « matchs », ce qu'expliquera d'ailleurs Sébastien au cours de son entretien.

« Sur Tinder, quand on matche, on a toujours la petite étoile, ça sera pas sa meilleure amie, on se dit : "Beh elle est jolie quand même." On matche pas par hasard. Mais j'aime pas du coup matcher que pour le physique. Il y a des très jolies filles, ça c'est sûr, mais il y a des physiques atypiques ou des photos très très drôles, je me dis tiens si ça se trouve elle est délirante, et je me dis c'est pareil pour moi, où j'ai mis d'ailleurs une photo délirante. Et donc quand je les rencontrais, oui il y a des fois où on se rendait compte qu'on avait des passions en commun. » (Sébastien, 21 ans.)

Sur Tinder, comme sur les autres applications utilisées par les jeunes, il convient d'exposer des photos de soi : il s'agit le plus souvent de *selfies* mettant en scène des individus seuls (parfois en groupe). Les photos de « portraits » ne doivent pas explicitement mettre en scène la sexualité, pour ne pas être censurées par l'application, ou que le compte soit bloqué, mais aussi pour ne pas se faire insulter par les autres utilisateurs sur les autres médias sociaux. C'est sur les comptes de messagerie que se dérouleront ensuite les échanges à dimension plus sexuelle comme les sextos.

Sur les photos, un des enjeux pour les jeunes réside dans le fait de savoir comment suggérer suffisamment la sexualité sans la dire ni la montrer afin d'optimiser ses chances d'« avoir un match » pour reprendre le vocabulaire propre à Tinder passé dans les conversations quotidiennes⁴².

IMAGE 13. CAPTURES D'ECRAN DES PROFILS TINDER



Source : Extraits de l'application Tinder, mai 2018.

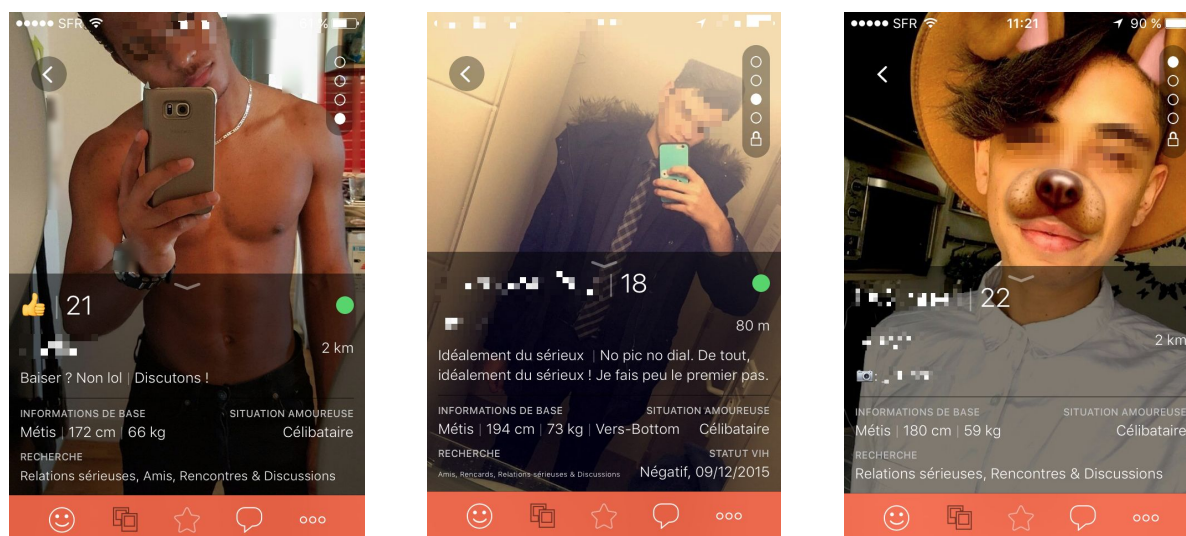
⁴² Sur le fonctionnement de base de Tinder voir l'explication du site *Commentçamarche* : « L'application est un réseau de rencontres fonctionnant avec Facebook, et qui permet de faire défiler les profil d'utilisateurs en fonction de critères que vous aurez définis vous-même (sexe, position géographique, âge). Une fois ces derniers renseignés, des profils d'utilisateurs défilent sur votre écran, et vous devez indiquer si vous aimez ou non chacun des profils avec un "swipe right" (glissement à droite = j'aime) ou un "swipe left" (glissement à gauche = je n'aime pas). Comme Tinder est relié à votre Facebook, les centres d'intérêts réciproques des utilisateurs sont affichés. Si vous aimez le profil d'un utilisateur, et que celui-ci aime votre profil en retour, vous pourrez alors communiquer avec cette personne. »

Si l'opportunité d'avoir des rapports sexuels est au cœur des échanges, contrairement aux représentations adultes la plus grande partie des profils de jeunes femmes que nous avons observés (n=92) ne choisissent pas d'y faire référence sur les photos (tout au plus, il s'agira de photos comme celle de Léa, encore qu'elle soit relativement rare), tandis que cela peut être le cas dans les commentaires sous les photos.

« Moi ce qui m'embêtait le plus, justement c'est les gens qui sont limite là genre : Ah ouais, t'es la femme de ma vie, blablabla, genre, tu m'as vue une fois en photo sur Internet, bon, voilà quoi. Et limite ça me dérangeait plus ça que les gens qui assumaient carrément, genre justement leur objectif sur Tinder de viens on tire un coup tu vois. Limite moi je préfère ça que des gens qui se cachent derrière un truc genre : "Ah ouais, j'ai trouvé la femme de ma vie sur Tinder." » (Hélène, 22 ans.)

Les applications de rencontres utilisées par les garçons dans le cadre de relations homosexuelles (Grindr, Hornet pour ne citer que les principales évoquées dans les entretiens) laissent aussi une place très importante à l'apparence physique. La mise en scène du corps dénudé est plus fréquente et l'intention de relations sexuelles plus explicite (sur ce point, voir la thèse en cours d'Anthony Fouet (à paraître)). La mise en récit de leurs biographies sexuelles met en évidence qu'ils ont recours un peu plus tôt que les autres jeunes à ces applications de rencontre, afin de pouvoir vivre pleinement leur sexualité dans un contexte hétéronormatif. Il s'agit pour eux de pouvoir faire des rencontres ciblées à défaut de pouvoir draguer directement dans leur groupe de pairs, comme Antoine (23 ans), qui a quitté son milieu rural à 18 ans pour une ville universitaire. En difficulté quant à la possibilité de vivre son homosexualité dans son groupe de pairs du lycée comme dans sa famille, il profite de l'anonymat qu'offre une grande ville, couplé à l'existence de lieux de sociabilités homosexuelles et à l'utilisation de Grindr. Il se décrit comme étant aujourd'hui « très connecté » et insiste sur l'importance des applications de rencontres pour des jeunes qui, comme dans sa situation, sont éloignés des sphères de sociabilité et socialisation LGBT. Enfin, se comparant aux autres jeunes de sa génération, Antoine considère qu'il « a eu du retard au début » dans ses rencontres et sa sexualité : il a eu son premier rapport sexuel en classe de terminale, et l'explique par le contexte familial et amical et l'interconnaissance contrainte par le territoire rural dans lequel il a grandi. Il affirmera en rigolant qu'il s'est depuis rattrapé : il est en couple « libre » depuis deux ans et demi.

IMAGE 14. CAPTURES D'ECRAN DE L'APPLICATION HORNET



Sources : Hornet, novembre 2017 (banque de captures d'A. Fouet).

L'examen des profils que se créent les jeunes sur les applications de rencontre met en lumière un usage limité des descriptions de soi initiales, qui servent essentiellement pour la mise en contact. Le plus rapidement possible, les jeunes (filles et garçons) basculeront sur des applications dédiées à la discussion comme Whatsapp, considérées comme davantage sécurisées et surtout moins censurées et où ils pourront à loisir échanger des contenus mettant en scène leur corps et des parties intimes, des « photos sexuelles ».

Indépendamment de leur sexualité, la plupart des jeunes rencontrés décrivent un usage ponctuel de ces applications : « par curiosité », « pour passer le temps » ou « pour vraiment rencontrer des gens ». Ce sont les plus âgés qui décrivent un usage routinisé de ces applications au gré de leur vie sexuelle et amoureuse. Ce sont d'ailleurs eux qui expliciteront le mieux la diversité des applications de rencontre et les spécificités des profils sociaux qui y sont attachés. Ainsi, Franck 28 ans, titulaire d'un master de géographie et issu d'un milieu social aisé est un habitué des applications de rencontre. Il porte un regard cynique sur les applications et les distinctions sociales des populations qu'elles drainent. C'est en connaisseur qu'il va donc utiliser telle ou telle application.

« Sur Tinder, c'est plutôt des filles genre cadre sup' ou qui vont l'être, des Parisiennes un peu chic ou qui se font passer pour ça. Elles sont distinguées et veulent qu'on leur parle avec distinction. C'est pas du tout pareil sur Badoo. Là c'est des filles de classe pop, y'a des grosses et tout. Des profils que tu ne verrais pas du tout sur Tinder. Ça n'implique pas du tout la même chose, tu vas pas mettre les mêmes arguments pour rencontrer les filles. Badoo, t'as pas à faire d'effort, je vais être trash, mais c'est le réseau un peu des cas soc' entre eux, et de ceux qui ne veulent pas se faire chier à draguer longtemps ! [...] Meetic, ça c'est plutôt pour les MILF [*Mother I'd Like to Fuck*] [rires] moi c'est pas trop ce que je cherche, alors je vais plutôt sur Tinder et Badoo, selon les moments. » (Franck, 28 ans.)

Sur ces applications, l'extériorisation des signes identitaires passe par la mise en visibilité de certains traits : au-delà des traits physiques visuellement accessible sur les photos (qui laissent entrevoir en second plan les intérieurs, parfois les groupes d'amis...) se jouent aussi l'ensemble des informations sociodémographiques (âge, sexe, ville, orientation sexuelle) statuts, articles « likés », amitiés et relations en ligne (« amis »), ou encore culturelles (playlists de musique, concerts, lieux de fréquentation, lieux de sortie et de soirées) que les jeunes remplissent. L'interconnexion des médias sociaux facilitant par ailleurs les possibilités de « voir qui c'est » : pour exemple les comptes Tinder reliés aux comptes Instagram et Facebook rendent possible de mieux connaître les loisirs, le groupe de pairs, voire la sortie de la veille. Plus souvent homogènes qu'hétérogènes, ces contenus donnent à lire et à voir la personne, à deviner ses centres d'intérêt et plus finement son milieu social, son capital culturel, capitaux qui constituent autant d'éléments pour sélectionner et choisir avec qui entrer en contact.

Néanmoins, ces sites ou applications spécifiques dédiés aux rencontres restent absents d'une partie des entretiens. Les récits des jeunes rencontrés mettent davantage en avant un usage « détourné » des médias sociaux plus classiques (Facebook, Snap, etc.) à des fins de rencontre. Ces médias, plus largement utilisés à l'adolescence et dans l'entrée dans l'âge adulte, sont une manière d'entrer en contact et de faire des rencontres plus fines, car n'affichant pas immédiatement le fait que l'on est à la recherche d'un ou d'une partenaire.

... aux autres applications qui peuvent servir à se rencontrer

Snapchat, Instagram ou encore Facebook via Messenger : les comptes des jeunes sur les réseaux sociaux sont bien souvent reliés entre eux et permettent aisément de basculer de l'un à l'autre pour discuter « plus en privé » ou « pour apprendre des choses sur l'autre ». Il est parfois difficile de draguer directement au sein de son groupe de pairs, les interactions en ligne permettent alors de contourner la pression et de « prendre le temps » sur un mode « privé ». C'est ce qu'explique Victor à propos de ses premières tentatives de rencontre avec des copines du lycée sur Facebook. Le réseau social offre, d'après lui, la possibilité de dialoguer autrement que dans la situation en face à face, qui le met mal à l'aise (il se dit très timide à l'époque), et hors du contrôle du groupe de pairs. Ces derniers ne peuvent assister directement aux interactions et y intervenir.

« Souvent, il y avait un pote qui me disait : "Tiens, je vais te filer le MSN d'une de mes potes." On discutait ensemble, bon ça marchait ou ça marchait pas. Après sur Facebook j'ai jamais vraiment dragué ou je suis jamais vraiment sorti avec une fille grâce à Facebook. Ça m'est arrivé d'ajouter une fille au lycée avec qui il y avait un bon feeling sur Facebook pour pouvoir lui parler, et là on se parlait pour améliorer la relation encore plus, se reparler après les cours et draguer quoi. Donc ça m'est arrivé de draguer oui au lycée sur Facebook. »
(Victor, 24 ans.)

Dans le récit de Victor, on comprend que les médias sociaux sont pour lui l'occasion de prolonger les interactions de la vie quotidienne sur un registre plus intime et personnel.

« J'ai jamais abordé une fille par Facebook, jamais, c'était forcément quelqu'un que j'avais déjà vu ou que je connaissais [...] Avec cette fille au lycée justement c'était ça : genre il y avait une petite ambiguïté, on rigolait bien en cours, mais on était toujours avec d'autres potes, et ça s'arrêtait là. Et par messages, le soir, on se parlait et ça se voyait qu'il y avait un truc justement. Mais le problème que ça a eu, c'est que c'était que par messages qu'on était intimes, et en face, j'arrivais pas. Et une fois où on aurait pu être ensemble, beh j'ai pas osé, j'étais complètement bloqué, et finalement on s'est jamais mis ensemble. » (Victor, 24 ans.)

Bien qu'il « ne se soit rien passé » de sexuel à proprement parler (c'est-à-dire qu'ils n'ont pas eu de rapport sexuel) cette relation sur Facebook a compté pour Victor. Dans l'entretien, il l'inclut d'ailleurs dans sa vie sexuelle au même titre que d'autres relations. Mélanie précise que pendant ses années lycée, c'est davantage de la messagerie (Messenger) que de Facebook lui-même qu'il se servait pour prolonger les relations hors ligne : l'échange y était plus rapide et plus direct. Elle ajoutera par ailleurs que l'envoi de photos était plus aisé et qu'elle avait l'impression de mieux pouvoir contrôler le nombre de destinataires.

« Je réfléchis à mes précédentes relations, il y avait quand même un moment d'échanges. Ouais, il y a eu ça, pas pour mon conjoint actuel, mais celui d'avant où on était ensemble à la Fac et on s'est rapidement ajoutés sur Facebook, et au début voilà, on parlait tous ensemble, et rapidement il y a eu plus que lui. (...) Voilà. Bon après, ça a été assez rapide, donc il y a pas eu longtemps de communication, de drague comme ça, mais ouais ouais, ça a eu... Mais ça, bizarrement je dirais plus sur MSN en fait, j'ai plus un souvenir d'échanges... mais peut-être parce qu'il y avait ce moyen de communication plus rapide en fait, où là vraiment le truc... [...] c'est pas anodin, je pense ouais. Après j'ai pas forcément... ça s'est pas concrétisé. Mais par contre... alors c'était au lycée, pratiquement au début que j'avais Facebook, donc en terminale, quand j'ajoutais plein, plein, plein de monde. Enfin au tout début voilà, j'avais ajouté le frère de mon ancienne meilleure amie que je connaissais un peu, mais qui était plus âgé et que... enfin c'était juste le frère de ma copine, et on était sortis ensemble. Là clairement, il y a eu de la drague par Facebook. Là par contre ça s'est vraiment... parce que je crois qu'à la fin de la première fois où on s'est vus, on était ensemble en fait.

– *Il y avait déjà eu un travail de préparation avant.*

– Par Facebook ouais. Et par textos aussi peut-être. » (Mélanie, 26 ans.)

L'utilisation des réseaux sociaux pour rencontrer des gens, telle que décrite par Jonas, va dans le même sens. Pour ce garçon il s'agit de prolonger des rencontres hors ligne :

« C'est souvent les discussions stupides avec les potes, de parler de cul tout simplement. Et forcément la recherche de partenaires aussi un peu sur Facebook, sur Messenger et autre, discuter ouvertement de ça, oui, ça dérange pas. [...] C'est des meufs que je connais déjà, que j'ai déjà rencontrées en vrai. J'aime pas du tout aller voir... ajouter quelqu'un juste parce qu'elle me plaît physiquement, non. Oui, c'est souvent des gens que j'ai déjà rencontrés une ou deux fois en soirée, on a déjà rigolé ensemble, donc je l'ajoute sur Facebook et je continue à discuter et à essayer de me rapprocher en fait tout simplement. [...] ça marche de temps en temps. » (Jonas, 22 ans.)

L'expérience de Jonas montre que les canaux de communication dominants peuvent être détournés de leurs objectifs premiers et servir aux rencontres affectives ou sexuelles. Reliés au groupe de pairs, ces canaux sont l'occasion de pouvoir soit prolonger des relations, soit rencontrer des « amis d'amis », via les suggestions proposées, et étendre son réseau. Pour les plus âgés des enquêtés, Facebook a pu servir à retrouver des amis d'enfance ou de collègue, des premiers amours ou des amours non avoués.

Mais l'imbrication des médias sociaux et leurs interconnexions sont parfois redoutées. C'est le cas d'Antoine que nous évoquons plus haut, et qui a clairement construit deux mondes : celui de sa socialisation adolescente « chez ses parents avec ses copains du lycée » et celui d'aujourd'hui « ma vie d'étudiant, où je suis totalement libre et où je parle de sexualité avec mes potes ». L'homophobie observée de son milieu social d'origine l'amène à être particulièrement vigilant sur ses échanges sur les médias sociaux. C'est pour cela qu'il refuse de mêler sa vie sexuelle sur Facebook : « c'est pour discuter, mais pas pour rencontrer ou draguer » insistera-t-il.

D'autres entretiens mettent en évidence la difficulté de la gestion des imbrications des différents médias sociaux utilisés et leurs limites. Ces récits émergent surtout chez des jeunes ayant vécu dans des villes de petite ou moyenne taille ou sur des territoires aux périmètres restreints, qui forcent les possibilités d'interconnaissance pour des usages, la plupart du temps pourtant, assez différents. C'est ce qu'explique par exemple Lola, qui a utilisé au cours de la même période Tinder et Facebook, tout en vivant dans une ville d'environ 15 000 habitants.

« Le premier, Candyshop, et après, il y a eu Tinder, enfin c'était quasiment dans les mêmes temps. [...] Il y en avait un que j'avais retrouvé en boîte sans le savoir, et je lui avais parlé vraiment pas beaucoup. Il était de la ville d'à côté au final. Genre je suis tombée dessus, je fais : Mais on dirait que c'est lui quoi ?... Et du coup, je sors mon téléphone, je prends la photo, je regarde un peu, je fais : C'est Thomas ?... Eh beh ouais. Et j'ai été le voir du coup, et il y a rien eu finalement [...] Mais les gens sont pas censés non plus savoir que j'y suis... Ils me retrouvaient sur Facebook, ils venaient me parler en Messenger. Et ça me saoulait ! Pour moi, Tinder, c'était un peu l'inconnu, enfin personne se connaît vraiment, alors que sur Facebook, t'étales... enfin ta vie est là, et je trouvais ça intrusif. Et du coup, ça m'a saoulée, j'ai tout supprimé. Mais ouais, jamais abouti. Mais pourtant c'est bien, mais... Beh c'est vraiment très sexuel en fait je trouve Tinder. » (Lola, 22 ans.)

Une socialisation à la conformité : genre, classe, sexualité

Les usages sexuels d'Internet ont cela d'exploratoire qu'ils semblent ouvrir la voie à un élargissement du domaine des possibles sexuels. Cela passe par l'expérimentation d'identités alternatives permise par l'anonymat ou par le visionnage d'images ouvrant à d'autres pratiques sexuelles. Pour autant, les partages d'images sexuelles entre pairs tendent au contraire à renforcer la conformité aux normes sociales (de sexualité et de genre, de classe sociale, même si c'est revenu plus secondairement dans les entretiens réalisés).

Une évolution des pratiques de mise en scène de soi, expérience et avancée en âge

On l'a vu, à l'adolescence le partage de l'intimité et l'exposition de soi semblent aller de pair avec une forme de conformité sexuelle : ce que l'on partage est ce qui est conforme aux attentes du groupe de pairs. C'est avec l'avancée en âge et l'expérience sexuelle, et avec la diversification du groupe de pairs (premiers jobs, études post-bac) que ceux qui n'ont pas une expérience « conforme » ou qui souhaitent s'en détacher peuvent davantage s'exprimer. Parmi les plus âgés des jeunes rencontrés, on observe que c'est dans la période d'entrée dans l'âge adulte qu'ils et elles peuvent s'autoriser à divulguer de « nouvelles » informations personnelles sur les médias sociaux – y compris en lien avec leur sexualité – dans le but de se créer de nouveaux contacts, d'élargir leurs réseaux d'interconnaissances. C'est le cas par exemple des jeunes LGBT qui, malgré une plus grande acceptation sociale (Rault, 2011), sont contraints de composer dans un contexte social hétéronormatif, ou encore, dans un tout autre registre, des jeunes s'adonnant au BDSM ou à d'autres pratiques sexuelles minoritaires.

Le risque de diffuser des images ou informations personnelles en lien avec la sexualité qui porteraient atteinte à la réputation se modère avec le temps, parmi les indicateurs on retrouve l'avancée en âge et l'expérience, le milieu social et le niveau de diplôme pour expliquer la « meilleure maîtrise » des codes et des normes. Sur les médias sociaux, la réputation est véhiculée par des likes, flammes et autres commentaires qui sont un moyen de connaître l'autre indirectement, mais aussi et surtout de savoir quelles sont les conduites prescrites et les conduites proscrites. En tant que synthèse des évaluations individuelles produites à propos d'une personne, la réputation, qu'elle soit positive ou négative, échappe au seul média social dans laquelle elle est émise, au même titre que l'image diffusée qui sera transférée dans d'autres sphères. Autrement dit, on observe dans cette enquête que même si la réputation est socialement et temporellement localisée, les frontières du virtuel au réel ne sont pas opérantes tant les activités des jeunes sont poreuses et les enjeux du « en ligne » débordent sur le « hors-ligne », c'est-à-dire « dans la vie réelle ».

Résister ou faire plaisir : rapports de pouvoir dans l'envoi de photos sexuelles

Les photos intimes de soi sont particulièrement prisées parmi les plus jeunes à l'adolescence (durant les années « collègue »), les usages se diversifient au cours des années lycée avec la recherche d'une plus grande maîtrise des contenus diffusés. Ceci laisse à penser que, du point de vue des jeunes,

certaines actes d'exhibition de soi et d'échanges par l'image photographique perdent quelque peu en attractivité ou « se méritent » davantage au sein de relations de couple où le niveau de confiance et de confidentialité est plus important.

L'avancée en âge et surtout l'expérience vécue par soi ou par d'autres participant à une meilleure appréhension du risque et de ses éventuelles conséquences, dans une période de la vie où le groupe de pairs a toujours une place importante, mais se restreint autour de « piliers », c'est-à-dire de relations qui dureront dans le temps. Néanmoins, malgré l'expérience, on observe dans le cadre des relations de couple une grande difficulté pour les filles lorsqu'il s'agit de « résister » aux demandes fréquentes d'envoi de photos intimes de la part de leurs partenaires. Bien qu'une partie des filles rencontrées se revendiquent « féministes », il semblerait qu'une fois dans l'intimité du cadre conjugal elles se contraignent toujours à accepter des pratiques « pour faire plaisir » à leur partenaire, « pour être mieux que la copine d'avant », « faire comme les autres ». Comme si le refus d'envoyer des contenus sexuels ou intimes mettait en péril le cadre amoureux et relationnel qu'elles avaient réussi à construire avec leur partenaire : remise en question du niveau de confiance entre les partenaires, interrogation sur la sincérité de la relation et sur la confidentialité des échanges sont alors des arguments avancés par les garçons pour insister face aux résistances de leur copine. Ces résistances, s'exprimant plus souvent par le délai d'attente (« j'ai beaucoup attendu avant d'accepter de le faire ») que lors de discussions ouvertes entre partenaires, laissent à penser aux garçons que ces échanges se font de manière consentie.

Comme l'avait montré une enquête sur le consentement et l'entrée dans la sexualité à l'adolescence (Amsellem-Mainguy *et al.*, 2015) on trouve ici un enchevêtrement de rapports de pouvoir qui dépasse les enjeux propres au couple : l'âge, l'expérience, la popularité du partenaire, mais également son milieu social ou encore son orientation scolaire sont autant d'éléments qui seront pris en compte pour envoyer ou refuser de diffuser à son partenaire des photos ou vidéos sexuelles de soi. Claire Balleys a montré qu'il est plus évident pour une fille de refuser d'envoyer une photo dénudée à un garçon qui est collectivement refusé ou simplement invisible dans l'espace scolaire, qu'à d'un garçon très populaire (Balleys, 2015) ; il en va de même si le garçon est plus âgé, plus expérimenté, mais aussi s'il vient d'une famille réputée ou ayant un capital économique plus élevé que celui de la fille, ou encore s'il suit des études socialement valorisées (filière « S », études supérieures en droit ou en médecine ou encore en école de commerce...). La « chance » d'être avec tel ou tel partenaire fait accepter aux filles des pratiques qui vont à l'encontre de leurs principes.

Pour autant, ces différents exemples ne doivent pas laisser penser que les jeunes maîtrisent toujours la situation et les images d'eux qui circulent sur Internet. Toutes les formes d'exposition de soi sur les médias sociaux ne sont pas volontaires, loin de là : comme dans le cas de celles et ceux (plus souvent les filles) qui à la suite de l'initiative d'un tiers retrouvent leur intimité exposée en ligne. La confiance et la confidentialité des échanges sont trahies puisqu'elles (et plus rarement ils) n'avaient pas souhaité dévoiler cela au plus grand nombre.

C'est par exemple le cas de plusieurs filles rencontrées dans des focus groupes qui, si elles avaient accepté d'envoyer une photo d'elle en sous-vêtements ou dénudée à leur petit ami, n'avaient cependant pas anticipé que cette photo puisse être transférée à tous les élèves de leur classe puis au

reste de l'établissement scolaire. Loin du « *revenge porn*⁴³ », catégorie qui ne fait pas sens pour les jeunes rencontrés, il s'agit pourtant de diffusion de contenus (souvent de photos) sans le consentement de la personne. L'enquête montre à ce propos que l'âge, l'expérience sexuelle, la situation affective, les pratiques du groupe de pairs et la légitimité de la sexualité dans l'entourage (notamment familial, mais aussi dans le groupe de pairs) sont autant d'indicateurs qui rendent possible ou viennent freiner la discussion autour des pratiques en ligne et des éventuels problèmes et violences auxquels doivent faire face les jeunes (Amsellem-Mainguy, 2011).

Le fait par exemple que les photos et vidéos soient le plus souvent envoyées « à sens unique » (des filles vers les garçons, et à l'exception des *dickpics*, renvoie aux normes hétérosexuelles dominantes. Comme d'autres travaux antérieurs (Balleys, 2017a), cette enquête met en évidence combien la socialisation sexuelle des femmes et des filles reste toujours marquée par le fait qu'elles doivent être sexuellement passives, et s'adapter aux besoins sexuels masculins (Bajos, Bozon, 2008) pensés comme étant *a priori* « sans frein » et donc incontrôlables par ces derniers (Bozon, 2012). C'est sur les filles que continue de reposer la respectabilité sexuelle, puisqu'en cas de diffusions de photos intimes au-delà du cadre du couple, ce sont elles qui seront insultées et considérées comme responsables en raison de l'envoi initial de photos intimes. Ces situations, rapportées à la fois par les filles et les garçons dans le cadre de cette recherche, mettent en évidence les rapports de pouvoir et de domination qui perdurent entre les femmes et les hommes.

Se construire dans des rapports sociaux inégalitaires passe par le choix d'avoir recours à des médias sociaux plus restreints qui, par effet de communauté de pratiques, permettent aux jeunes de jouer des différentes facettes identitaires en matière de sexualité. En effet, si une partie des filles rencontrées dans le cadre de cette enquête déclarent avoir « découvert le féminisme sur Internet », « chercher à lutter contre les inégalités entre les femmes et les hommes » ou encore « demander à ce que les femmes puissent aussi avoir droit à la sexualité », c'est par le biais de sites et médias sociaux spécifiques qu'elles y trouvent une place et peuvent s'y exposer à moindre risque, sans voir leur respectabilité remise en cause ni être insultées ou traitées de « pute ». Mais cela montre à quel point les rapports de pouvoirs sont ancrés dans les usages des médias sociaux. Les filles, les plus jeunes et celles des milieux les plus précaires comptent parmi celles qui disposent le moins de ressources pour faire face à ces rapports de pouvoirs, qui se traduisent bien souvent par des formes de contraintes et de violences sur Internet. Ce sont elles qui auront le moins de capacités de résistance quant aux demandes d'envois de photos d'elles nues (*nudes*) ou de conformation de leur corps aux attendus exprimés par leur entourage en ligne ou hors-ligne et non à ce qu'elles souhaiteraient (choix de la lingerie, maquillage, épilation...). L'analyse des usages sexuels d'Internet à l'adolescence met en évidence la diversité des contraintes que subissent les jeunes (et plus particulièrement les filles) à l'intersection des rapports d'âge, de sexe, d'âge et de classe. De la même manière, le fait qu'il soit difficile pendant l'adolescence pour des jeunes aux sexualités non hétérosexuelles de s'exposer, ou alors seulement sur des réseaux communautaires, tend à valider l'hypothèse d'une hétérosexualité obligatoire relayée par les médias sociaux. C'est bien le continuum des rapports de pouvoirs de la société que l'on retrouve sur les médias sociaux utilisés par les jeunes.

⁴³ Voir la définition du revenge porn : https://fr.wikipedia.org/wiki/Revenge_porn

Conclusion générale sur les frontières de l'intime à l'adolescence

Cette enquête a porté sur des usages multiples, ayant pour point commun la mobilisation par les jeunes d'Internet, comme dispositif participant de leur sexualité. De la recherche d'informations en ligne sur la sexualité aux usages des réseaux sociaux à des fins de rencontre sexuelle et/ou amoureuse, en passant par la pornographie produite ou visionnée, par les échanges de photos, vidéos sexuelles.

Mais au-delà de la multiplicité des usages, qu'il n'est pas question ici de synthétiser ou de rationaliser (d'autant que ces usages, liés aux technologies qui les rendent possibles, évoluent rapidement), une question a suscité une attention particulière, constituant le fil rouge de ce rapport : celle des frontières de l'intime à l'adolescence et au début de la vie adulte. En effet, les jeunes rencontrés font référence à des usages sexuels d'Internet qui, pour certains, demeurent personnels, non partagés, ou partagés au sein d'un cercle très restreint (au sein du couple, avec un ami, etc.). Ils font également référence à des usages sexuels d'Internet impliquant le partage, la rencontre, le dévoilement de sa sexualité⁴⁴. Il était donc pour nous pertinent de chercher à comprendre à quelles conditions les jeunes partagent leur intimité en ligne, mais également ce qui explique le choix de ne pas partager certaines dimensions de sa sexualité.

Il ressort de cette enquête que l'entrée dans la sexualité cristallise des usages intimes d'Internet renvoyant à l'exploration de sa sexualité, à un apprentissage de techniques sexuelles au double sens d'un savoir-faire / savoir gérer sa sexualité, et d'une appropriation de son corps. Ces techniques s'élaborent, pour ce qui concerne Internet, par le biais d'informations acquises en lignes et par le biais de la pornographie, qui sont en mesure d'apporter des réponses à des questions que se posent les jeunes, des représentations de la sexualité là où les réponses institutionnelles ou familiales ne sont pas satisfaisantes ou suffisantes, de livrer des ressources dans un contexte de stigmatisation pour celles et ceux qui entre dans la sexualité par ses formes minoritaires.

On peut alors appuyer l'hypothèse de « techniques de soi » qui, via Internet, construisent un espace de l'intimité sexuelle à l'adolescence, techniques qui ne sont pas dénuées de morale : même si Internet fournit un cadre plus ou moins anonyme, associé à la liberté d'expression, à l'absence de regard extérieur, à l'autonomie d'usage, l'expérience que font les jeunes de leur sexualité par le biais d'Internet demeure influencée par des normes sexuelles et genrées. On a par exemple montré que l'association pornographie – masturbation pouvait rendre raison de la très faible divulgation par les jeunes de leurs pratiques pornographiques, y compris au sein du groupe de pairs. La pornographie, pour beaucoup, peut être exprimée avec l'avancée en âge, au sein du couple notamment, où elle devient ou bien une pratique mise à distance (renvoyant à l'adolescence, à la découverte de la sexualité), ou bien une pratique relationnelle (partagée dans le couple, non pas forcément directement, mais indirectement en en parlant et en l'intégrant ainsi à une sexualité partagée).

⁴⁴ Dans le cadre de cette recherche, les filles et garçons rencontrés n'ont pas évoqué d'activités sexuelles rémunérées en ligne. Il ne s'agit donc pas de faire croire que cela n'existe pas (nous avons eu l'occasion d'aborder rapidement cette question dans une recherche antérieure portant sur l'intimité et la sexualité des mineur·e·s incarcéré·e·s), mais plutôt d'entendre que les jeunes ne codent pas ces pratiques dans leurs usages d'Internet en lien avec leur sexualité/la sexualité. Le fait est qu'ils et elles n'ont pas saisi l'opportunité de l'entretien pour parler d'éventuelles pratiques sexuelles tarifées en ligne.

Ainsi, une frontière de l'intime se dessine avec, d'un côté, des usages non partageables, renvoyant à l'exploration de sa sexualité, et d'un autre côté, des usages partagés au sein des couples et des groupes de pairs.

Les usages partagés ou partageables, on l'a vu, sont liés à la rencontre sexuelle et amoureuse, autrement dit, à la construction d'une sexualité relationnelle – dont on sait qu'elle est sans doute plus légitime socialement qu'une sexualité solitaire, pour soi. Ces usages partagés s'inscrivent dans la dynamique des échanges à l'adolescence, où Internet autorise le partage d'une grande quantité de textes, photos ou vidéos permettant ou bien se servir aux rencontres (via les applications de rencontre en ligne, par exemple), ou bien d'entretenir une relation (par l'échange de contenus sexuels). À travers ces usages, on saisit le fait qu'Internet est un lieu de production située d'interactions d'où émergent de nombreux interdits et des conventions de politesse fortement ritualisées. Et si on souligne que l'exposition de soi implique le risque de commentaires négatifs (les corps des filles sont les principaux concernés), elle implique également des commentaires positifs participant à renforcer le sentiment d'appartenance de genre, de génération, de milieu social ou de groupe de pairs.

Ces usages partagés, qui sont aussi, comme on l'a vu, autant de manières de s'exposer, d'exposer son intimité, sa sexualité, impliquent de réfléchir à des questions générales (au sens où elles ne concernent pas que les jeunes, et encore moins les seuls usages sexuels d'Internet), comme celle du respect d'un espace privé ou celle du consentement. Les demandes insistantes de photos de soi dénudé (essentiellement des garçons vers les filles), les envois de photos intempestifs, la mise en circulation d'échanges et de photos intimes dans le groupe de pairs sans consentement, etc. : Internet porte en lui de nouvelles questions. Cela ne signifie pas que les usages sexuels d'Internet soient néfastes du point de vue des droits sexuels, mais plutôt que, comme dans le reste de la sexualité et des échanges sexuels, la question du consentement doit se poser.

Les discours sur les usages d'Internet des jeunes rencontrés sont marqués par l'importance accordée à la protection de la vie privée au fil des années, avec l'avancée en âge. Autrement dit, cette enquête montre l'absence d'une certaine naïveté parfois postulée à propos des jeunes et de leur exposition sur les médias sociaux. Les adultes agissant auprès des jeunes sont parfois à l'origine de cette vigilance (parents, enseignant-e-s, éducateur-trice-s, animateur-trice-s...), mais c'est surtout l'expérience (de mésaventures ou de violences) qui semble être davantage prescriptrice de prudence.

Aussi, cette enquête permet de montrer que si les usages « exploratoires » et non partagés d'Internet dans le cadre sexuel peuvent donner lieu à du « jeu » dans les normes de genre et de sexualité, à un élargissement des possibles sexuels ou à un soutien communautaire pour les sexualités minoritaires, les usages partagés, dits « sociaux », ont plutôt tendance à renforcer ces normes. Ces normes étant au principe de formes d'oppression ou d'émancipation des individus (le sexisme, ou à l'inverse les manières d'en sortir, par exemple en s'acculturant au féminisme via Internet), elles doivent amener à réfléchir sur les discours parfois tenus sur l'influence d'Internet sur la sexualité des jeunes. En effet, l'enquête montre que la question si souvent posée de l'influence d'Internet sur la sexualité ne peut amener à des réponses simplistes : *oui*, Internet peut véhiculer du sexisme, de l'homophobie, de la transphobie, de la violence de genre ou sexuelle, *et oui*, Internet peut permettre de développer sa sexualité et d'y trouver des clés pour se construire/construire son intimité, autoriser des espaces d'échanges minoritaires sur la sexualité, permettre un élargissement des réseaux sexuels et amoureux. Pour l'illustrer par des exemples issus de cette enquête : *oui* Internet peut, via la pornographie, inciter

des adolescentes à s'épiler les parties génitales intégralement parce que c'est ainsi dans ces films et qu'elles imaginent que cette pratique est une condition du désir de leurs potentiels partenaires, *et oui* Internet constitue le lieu de communautés critiques qui permettent de sortir d'une injonction à l'épilation véhiculée dans la société. De même, Internet peut à la fois désinformer sur la sexualité et amener des adolescents à acquérir de fausses représentations de leur corps et de leur sexualité, tout en étant le lieu d'informations fiables qu'ils ou elles ne parviennent pas à acquérir ailleurs, du fait des manques dans l'éducation à la sexualité.

Au delà, cette recherche montre également que la possibilité de se créer des identités variées qu'offrent les médias sociaux ne concerne qu'une infime partie des enquêtés, qui tout au plus jouent avec deux profils différents. La complexité de gérer des identités différentes et d'en cloisonner hermétiquement les univers paraît difficile, tout comme la prise de risque avec les liens « par défaut » entre les applications de voir émerger une photo ou une vidéo sur un compte qui n'était pas celui envisagé. Se rejouent ici les inégalités sociales à travers les écarts dans les compétences d'usages du net (Pasquier, 2018) : les jeunes les plus diplômés, bénéficiant des capitaux scolaires et sociaux les plus élevés sont ceux qui ont le plus de dispositions pour cloisonner et jouer des différentes identités sur les médias sociaux. À l'inverse, les jeunes les moins dotés en capitaux scolaires et sociaux, construisent plus rarement des frontières entre leurs sphères relationnelles en ligne. Filles et garçons ont plus de difficultés à cloisonner les données personnelles qu'ils et elles diffusent sur médias sociaux.

Autrement dit, cette recherche invite avant tout à considérer Internet comme un élément parmi d'autres des rapports de genre et de sexualité, lequel produit les normes de la sexualité et oriente les expériences des individus, via des représentations partagées, des injonctions véhiculées par les parents, l'école, les groupes de pairs. Internet ne constitue ainsi en rien un « monde à part », mais une partie des mondes sexuels et intimes adolescents, à analyser comme tel, et à prendre en compte de cette manière dans une optique d'éducation à la sexualité.

Bibliographie

- Akrich M., 2006, « Les utilisateurs, acteurs de l'innovation », in Akrich *et al.* (dir.), *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*, Paris, Presses des Mines, p. 253-265 (<https://books.openedition.org/pressesmines/1200>).
- Amey P., Salerno S., 2015, « Les adolescents sur Internet : expériences relationnelles et espace d'initiation », *Revue française des sciences de l'information et de la communication* [en ligne], n° 6 (<https://journals.openedition.org/rfsic/1283>).
- Amsellem-Mainguy Y., 2011, « Contraception et grossesses à l'adolescence : vers une reconnaissance du droit à l'intimité des jeunes », *Informations sociales*, n° 165-166, p. 156-163 (www.cairn.info/revue-informations-sociales-2011-3-page-156.htm).
- Amsellem-Mainguy Y., 2015, « À la fin tu penses que tu vas mourir, mais tu y retournes ! » *Jeunes et recherche d'information sur la santé sur internet*, Paris, INJEP Rapport d'étude (www.injep.fr/sites/default/files/documents/2015_04_sante_internet_ok.pdf).
- Amsellem-Mainguy Y., Cheynel C., Fouet A., 2015, *Entrée dans la sexualité des adolescent·e·s : la question du consentement. Enquête auprès des jeunes et des intervenant·e·s en éducation à la sexualité*, Paris, INJEP Rapport d'étude (www.injep.fr/sites/default/files/documents/rapport_sivs_def.pdf).
- Amsellem-Mainguy Y., Coquard B., Vuattoux A., 2017, *Sexualité, amour et normes de genre. Enquête sur la jeunesse incarcérée et son encadrement*, Paris, INJEP Rapport d'étude (www.injep.fr/sites/default/files/documents/rapport-2017-06-prison.pdf).
- Amsellem-Mainguy Y., Vuattoux A., 2018, *Enquêter sur la jeunesse. Outils, pratiques d'enquête, analyses*, Paris, Armand Colin.
- Attwood F., 2005, « What do people do with porn ? Qualitative research into the consumption, use, and experience of pornography and other sexually explicit media », *Sexuality and Culture*, n° 2, vol. 9, p. 65-86.
- Bajos, N., Bozon, M. (dir.), 2008, *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte.
- Balleys C., 2015, *Grandir entre adolescents, à l'école et sur Internet*, Lausanne (Suisse), Presses polytechniques et universitaire romandes.
- Balleys C., 2016, « Gestion de l'intimité et affichage d'un territoire sentimental entre adolescents sur Internet », *Agora débats/jeunesses*, n° 72, p. 7-19.
- Balleys C., 2017, *Socialisation adolescente et usages du numérique. Revue de littérature*, Paris, INJEP Rapport d'étude (www.injep.fr/boutique/rapport-detude-en-ligne/socialisation-adolescente-et-usages-du-numerique-revue-de-litterature/475.html).

- Bastard I., 2018, « Quand un réseau confirme une place sociale. L'usage de Facebook par des adolescents de milieu populaire », *Réseaux*, n° 208, p. 121-145.
- Beck F., Nguyen-Thanh V., Richard J.-B., Renahy É., 2013, « Usage d'internet : les jeunes, acteurs de leur santé ? », *Agora débats/jeunesses*, n° 63, p. 102-112 (www.cairn.info/revue-agora-debats-jeunesses-2013-1-page-102.htm).
- Béjin A., 1993, « La masturbation féminine. Un exemple d'estimation de la sous-déclaration d'une pratique », *Population*, n° 5, p. 1437-1450 (www.persee.fr/doc/pop_0032-4663_1993_num_48_5_4109).
- Bereni L., Chauvin S., Jaunait A., Revillard A., 2012, *Introduction aux études sur le genre*, 2^e édition, Bruxelles (Belgique), De Boeck.
- Bergström M., 2015, « L'âge et ses usages sexués sur les sites de rencontres en France (années 2000) », *Clio*, n° 42, p. 125-146.
- Bergström M., 2016, « (Se) correspondre en ligne. L'homogamie à l'épreuve des sites de rencontres », *Sociétés contemporaines*, n° 104, p. 13-40.
- Bidart C., 2008, « Dynamiques des réseaux personnels et processus de socialisation : évolutions et influences des entourages lors des transitions vers la vie adulte », *Revue française de sociologie*, n° 3, vol. 49, p. 559-583 (www.cairn.info/revue-francaise-de-sociologie-1-2008-3-page-559.htm).
- Blaya C., 2011, « Cyberviolence et cyberharcèlement : approches sociologiques », *La nouvelle revue de l'adaptation et de la scolarisation*, no 53, p. 47-65 (www.cairn.info/revue-la-nouvelle-revue-de-l-adaptation-et-de-la-scolarisation-2011-1-p-47.htm).
- Blaya C., 2013, « Nature et prévalence de la cyberviolence et du cyberharcèlement », in *Les ados dans le cyberspace. Prises de risque et cyberviolence*, Louvain-la-Neuve (Belgique), De Boeck Supérieur, p. 48-137.
- Boyd D., 2016, *C'est compliqué : les vies numériques des adolescents*, Caen, C&F éditions.
- Bozon M., 1999, « Les significations sociales des actes sexuels », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 128, p. 3-23 (www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1999_num_128_1_3288).
- Bozon M., 2012, « Autonomie sexuelle des jeunes et panique morale des adultes : le garçon sans frein et la fille responsable », *Agora débats/jeunesses*, n° 60, p. 121-134 (www.cairn.info/revue-agora-debats-jeunesses-2012-1-page-121.htm).
- Bozon M., Rault W., 2012, « De la sexualité au couple. L'espace des rencontres amoureuses pendant la jeunesse », *Population*, n° 67, p. 453-490.
- Buckingham D., Bragg S., 2004, *Young People, Sex and the Media. The Facts of Life ?*, London (Royaume-Uni), Palgrave Macmillan.
- Burawoy M., 2003, « L'étude de cas élargie. Une approche réflexive, historique et comparée de l'enquête de terrain », in Céfaï D. (dir.), *L'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, p. 425-464.

- Butler J., 2006, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte.
- Chauvin S., Lerch A., 2013, « Modes de vie et sexualité », in Chauvin S., Lerch A. (dir.), *Sociologie de l'homosexualité*, Paris, La Découverte, p. 39-64.
- Chen A., 2014, « The laborers who keep Dick pics and beheadings out of your Facebook feed », (<https://www.wired.com/2014/10/content-moderation/>).
- Cheynel C., 2014, *Les jeunes filles et la pratique de la masturbation : quels apprentissages genrés du corps et de la sexualité ? Une étude des scripts du plaisir sexuel*, Mémoire de master 2, EHESS.
- Clair I., 2008, *Les jeunes et l'amour dans les cités*, Paris, Armand Colin.
- Clair I., 2016, « Faire du terrain en féministe », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 213, p. 66-83.
- Couchot-Siex S., Moignard B. (dir), Richard G., 2016, *Cybersexisme. Une étude dans les établissements scolaires franciliens*, Rapport de l'OUIEP et de l'université Paris Est Créteil pour le Centre Hubertine-Auclert, (www.centre-hubertine-auclert.fr/sites/default/files/fichiers/etude-cybersexisme-web.pdf).
- CREDOC, 2017, *Baromètre du numérique 2017*, Paris, CREDOC (www.credoc.fr/pdf/Rapp/R337.pdf).
- Dagorn J., Alessandrin A., 2018, « Nos fantasmes, leurs réalités », *L'école des parents*, n° 626, p. 42-43.
- Déage M., 2018, « S'exposer sur un réseau fantôme. Snapchat et la réputation des collégiens en milieu populaire », *Réseaux*, n° 208, p. 147-172.
- Debauche A., Lebugle A., Brown E., Lejbowicz T., Mazuy M., Charruault A. et al., 2017, *Présentation de l'enquête Virage et premiers résultats sur les violences sexuelles*, Paris, INED Documents de travail n° 229 (www.ined.fr/fichier/s_rubrique/26153/document_travail_2017_229_violences.sexuelles_enquete.fr.pdf).
- Détrez C., 2017, « Les pratiques culturelles des adolescents à l'ère du numérique : évolution ou révolution ? », *Revue des politiques sociales et familiales*, n° 125, p. 23-32 (www.persee.fr/doc/caf_2431-4501_2017_num_125_1_3240).
- Dijck J. van, 2013, *The culture of connectivity. A critical history of social media*, Oxford (Royaume-Uni), Oxford Univ. Press.
- Duru-Bellat M., 2017, *La tyrannie du genre*, Paris, Presses de Sciences Po.
- Dworkin A., 2018, *Souvenez-vous, résistez, ne cédez pas. Anthologie*, Paris, Syllepse.
- Elias N., 1973, *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy.
- Espineira K., Thomas M.-Y., Alessandrin A. (dir.), 2012, *La transyclopédie. Tout savoir sur les transidentités*, Paris, Éditions des Ailes sur un tracteur.
- Estienne Y., 2011, « Un monde de verre : Facebook ou les paradoxes de la vie privée (sur)exposée », *Terminal*, n° 108-109, p. 65-84 (<https://journals.openedition.org/terminal/1320>).
- Fassin E., 2009, *Le sexe politique. Genre et sexualité au miroir transatlantique*, Paris, Éditions de l'EHESS.

- Fassin É., Feher M., 2003, « Une éthique de la sexualité : harcèlement, pornographie, prostitution », *Vacarme*, n° 22, p. 44-51 (www.cairn.info/revue-vacarme-2003-1-page-44.htm).
- FIG, FaberNovel, Orangelab, 2008, « Sociogeek, première enquête sociologique sur l'exposition de soi sur le web 2.0 en France » (www.bienetremag.com/developpement_personnel/enquete_sociologique_web_20-382-1.html).
- Foucault M., 1976, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard.
- Fouet A., [à paraître], *Le choix de partenaire(s) sexuel(s) ou amoureux. Analyse des processus de sélection de partenaire(s) au sein des applications de rencontres géolocalisées à destination des HSH (Hommes ayant des relations sexuelles avec des hommes)*, Thèse de doctorat de sociologie, Université de Nanterre.
- Fraisse G., 2017, *Du consentement*, Paris, Le Seuil.
- Gagnon J., 2008, *Les scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*, Paris, Payot.
- Gerschick T.J., 2005, « Masculinity and degrees of bodily normativity in western culture », in Kimmel M., et al., *Handbook of Studies on Men and Masculinities*, New York (États-Unis), Sage.
- Giddens A., 2004, *La transformation de l'intimité. Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*, Paris, Éditions du Rouergue.
- Godelier M., 1982, *La production des grands hommes: pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, Paris, Fayard
- Goffman E., 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne. T. 2, Les relations en public*, Paris, Minuit.
- Gourarier M., 2017, *Alpha mâle. Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes*, Paris, Le Seuil.
- Granjon F., Denouël J., 2010, « Exposition de soi et reconnaissance de singularités subjectives sur les sites de réseaux sociaux », *Sociologie*, n° 1, p. 25-43.
- IFOP, 2017, « Les adolescents et le porno : vers une "génération YouPorn" ? Étude sur la consommation de pornographie chez les adolescents et son influence sur leurs comportements sexuels », Enquête IFOP pour l'Observatoire de la parentalité et de l'éducation numérique (www.yumpu.com/fr/document/view/57974721/les-adolescents-et-le-porno-vers-une-generation-youporn-).
- Jaspard M., 2017, « Les comportements sexuels contemporains », in Jaspard M., *Sociologie des comportements sexuels*, Paris, La Découverte, p. 89-114.
- Jaspard M., Équipe ENVEFF, 2001, « Nommer et compter les violences envers les femmes : une première enquête nationale en France », *Populations et sociétés*, n° 364 (www.ined.fr/fichier/s_rubrique/18735/pop_et_soc_francais_364.fr.pdf).
- Jouët J., Niemeyer K., Pavard B., 2017, « Faire des vagues », *Réseaux*, n° 201, p. 21-57.

- Kipnis L., 2015, « Comment se saisir de la pornographie ? », in Vörös F. (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, p. 27-44.
- Lachance J., 2013, *Photos d'ados. À l'ère du numérique*, Laval (Canada), Presses de l'Université Laval.
- Lachance J., 2016, « Le corps en images des adolescents hypermodernes », *Corps*, n° 14, p. 41-47.
- Lagrange H., Lhomond B., 1997, *L'entrée dans la sexualité. Le comportement des jeunes dans le contexte du sida*, Paris, La Découverte.
- Le Van C., Le Gall D., 2010, « La "première fois" : l'influence des parents », *Ethnologie française*, n° 1, vol. 40, p. 85-92 (www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2010-1-page-85.htm).
- Livingstone S., 2007, « From family television to bedroom culture : young people's media at home », in Devreux E., *Media Studies: Key Issues and Debates*, Sage publications, Londres (Royaume-Uni), p. 302-321.
- Machiels C., Niget D., 2012, *Protection de l'enfance et paniques morales*, Bruxelles (Belgique), Yapaka.
- Maillochon F., Ehlinger V., Godeau E., 2016, « L'âge "normal" au premier rapport sexuel. Perceptions et pratiques des adolescents en 2014 », *Agora débats/jeunesses, Hors série*, p. 37-56 (www.cairn.info/revue-agora-debats-jeunesses-2016-4-page-37.htm).
- Martin O., Dagiral E., 2016, *L'ordinaire d'internet. Le web dans nos pratiques et relations sociales*, Paris, Armand Colin.
- Marwick A., 2013, « Gender, sexuality and social media », in Senft T., Hunsinger J., *The Social Media Handbook*, New York (États-Unis), Routledge, p. 59-75.
- Mercier É., 2016, « Sexualité et respectabilité des femmes : la SlutWalk et autres (re)configurations morales, éthiques et politiques », *Nouvelles questions féministes*, n° 1, vol. 35, p. 16-31.
- Metton-Gayon C., 2009, *Les adolescents, leur téléphone et Internet. « Tu viens sur MSN ? »*, Paris, L'Harmattan.
- Ministère des affaires sociales et de la santé, 2017, *Stratégie nationale de santé sexuelle. Agenda 2017-2030*, Paris, MASS (https://solidarites-sante.gouv.fr/IMG/pdf/strategie_nationale_sante_sexuelle.pdf).
- Pailler F., Vörös F., 2017, « Des effets aux affects : médiations, pouvoir et navigation sexuelle en ligne », *Revue française des sciences de l'information et de la communication* [en ligne], n° 11 (<https://journals.openedition.org/rfsic/2873>).
- Pasquier D., 2005, *Cultures lycéennes : la tyrannie de la majorité*, Paris, Autrement.
- Pasquier D., 2010, « Culture sentimentale et jeux vidéo : le renforcement des identités de sexe », *Ethnologie française*, n° 1, vol. 40, p. 93-100 (www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2010-1-page-93.htm).
- Pasquier D., 2018, « Classes populaires en ligne : des "oubliés" de la recherche ? », *Réseaux*, n° 208, p. 9-13.

- Pharabod A.-S., 2004, « Territoires et seuils de l'intimité familiale. Un regard ethnographique sur les objets multimédias et leurs usages dans quelques foyers franciliens », *Réseaux*, n° 123, p. 85-117 (www.cairn.info/revue-reseaux1-2004-1-p-85.htm).
- Pollack M., 1982, « L'homosexualité masculine, ou le bonheur dans le ghetto ? », *Communications*, n° 35, p. 37-55 (www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1982_num_35_1_1521).
- Pound P., Langford R., Campbell R., 2016, « What do young people think about their school-based sex and relationship education ? A qualitative synthesis of young people's views and experiences », *BMJ Open*, n° 9, vol. 6 (<https://bmjopen.bmj.com/content/bmjopen/6/9/e011329.full.pdf>).
- Proulx S., Poissant L., Sénécal M. (dir.), 2006, *Communautés virtuelles. Penser et agir en réseau*, Québec (Canada), Presses de l'Université Laval.
- Quénart A., Imbeault J.-S., 2003, « La construction d'espaces d'intimité chez les jeunes pères », *Sociologie et sociétés*, n° 2, vol. 35, p. 183-201 (www.erudit.org/fr/revues/socsoc/2003-v35-n2-socsoc711/008530ar/).
- Rahib D., Le Guen M., Lydié N., 2017, « Baromètre santé 2016. Contraception. Quatre ans après la crise de la pilule, les évolutions se poursuivent. », Saint Maurice, Santé Publique France (<http://inpes.santepubliquefrance.fr/CFESBases/catalogue/pdf/1806.pdf>).
- Rambukkana N., Gauthier M., 2017, « L'adultère à l'ère numérique : Une discussion sur la non/monogamie et le développement des technologies numériques à partir du cas Ashley Madison », *Genre, sexualité et société* [en ligne], n° 17 (<https://journals.openedition.org/gss/3981>).
- Ramos E., 2018, « La chambre à l'adolescence à l'ère des écrans connectés », *Les chantiers de recherche Leroy Marlin source*, n° 4 (http://leroymerlinsource.fr/wp-content/uploads/2018/04/rapport_chambre_ados_V5.pdf).
- Rault W., 2011, « Parcours de jeunes gays dans un contexte de reconnaissance : Banalisation des expériences ou maintien des singularités ? », *Agora débats/jeunesses*, n° 57, p. 7-22 (www.cairn.info/revue-agora-debats-jeunesses-2011-1-page-7.htm).
- Renahy É., Parizot I., Lesieur S., Chauvin P., 2007, *WHIST : enquête web sur les habitudes de recherche d'informations liées à la santé sur Internet*, Rapport de recherche, Paris, INSERM (<https://hal-lara.archives-ouvertes.fr/hal-01571748/document>).
- Robitaille-Froidure A., 2014, « Sexting : les adolescents victimes (consentantes ?) de la révolution numérique », *Revue des droits de l'homme* [en ligne], n° 5 (<https://journals.openedition.org/revdh/786>).
- Scarcelli C.M., 2015, « "It is disgusting, but..." : adolescent girls' relationship to internet pornography as gender performance », *Porn Studies*, n° 2-3, vol. 2, p. 237-249.
- Seux C., 2018, « Les disparités sociales des usages d'internet en santé. Effets combinés des socialisations familiales et des sources informationnelles », *Réseaux*, n° 208-209, p. 63-93.
- Simmel G., 1998, *Secret et sociétés secrètes*, Paris, Circé.

- Singly F. de, 2003, « Intimité conjugale et intimité personnelle: À la recherche d'un équilibre entre deux exigences dans les sociétés modernes avancées », *Sociologie et sociétés*, n° 2, vol. 35, p. 79-96 (www.erudit.org/fr/revues/socsoc/2003-v35-n2-socsoc711/008524ar/).
- Skeggs B., 2015, *Des femmes respectables. Classe et genre en milieu populaire*, Marseille, Agone.
- Smith C., Barker M., Attwood F., 2015, « Les motifs de la consommation de pornographie », in Vörös F. (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam, p. 249-276.
- Thoër C., Lévy J. J. (dir), 2012, *Internet et santé. Acteurs, usages et appropriations*, Québec (Canada), Presses de l'Université de Québec.
- Vörös F., 2015a, *Les usages sociaux de la pornographie en ligne et les constructions de la masculinité. Une sociologie matérialiste de la réception des médias*, Thèse de doctorat de sociologie, Paris, EHESS (<http://www.theses.fr/2015EHES0139>).
- Vörös F. (dir.), 2015b, *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Éditions Amsterdam.
- Vuattoux A., 2016, *Genre et rapports de pouvoir au tribunal pour enfants. Enquête sur le traitement institutionnel des déviances adolescentes par la justice civile et pénale dans la France contemporaine*, Thèse de doctorat de sociologie, Université Paris 13 - Sorbonne Paris Cité (<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01397402v2/document>).
- Weil A., 2017, « Vers un militantisme virtuel ? Pratiques et engagement féministe sur Internet », *Nouvelles questions féministes*, n° 2, vol. 36, p. 66-84.
- West C., Zimmerman D. H., 2009, « Faire le genre », *Nouvelles questions féministes*, n° 3, vol. 28, p. 34-61.
- Willie T.C., Khondkaryan E., Callands T., Kershaw T., 2018, « "Think like a man": How sexual cultural scripting and masculinity influence changes in men's use of intimate partner violence », *American Journal of Community Psychology*, n° 1-2, vol. 61, p. 240-250.

Annexe. Présentation des jeunes rencontrés

Pseudo	Age	Sexe	Conditions de logement	Professions des parents	Fratrie	Dernier diplôme ou dernière classe fréquentée	Situation actuelle	Situation conjugale	Internet comme ressource sur la sexualité	A déjà discuté de sexualité sur Internet	A déjà échangé des photos/vidéos/messages sexuels sur Internet	A déjà utilisé un site/une appli de rencontre en ligne	Age au 1 ^{er} baiser	Age au 1 ^{er} rapport sexuel	Principale source d'information sur la sexualité
Alban	22	M	Vit dans une petite ville. Chez ses parents	Mère assistante hospitalière, père chauffeur de déchets commerciaux	1 sœur (17 ans)	Terminale (filière pro)	Insertion (mission locale)	En couple avec une femme depuis 6 mois	Oui	Oui	Oui	Oui	14	17	Amis (hommes et femmes)
Anna	24	F	Vit dans une grande métropole. Appartement personnel.	Mère monitrice éducatrice, père intermittent du spectacle	2 demi-frères (15, 16 ans)	Licence (Arts)	Étudiante	En couple avec un homme depuis 1 an et demi	Oui	Oui	Oui	Non	15	15	Internet
Antoine	23	H	Vit dans une grande métropole. Résidence universitaire.	Mère gérante d'un commerce, père cadre (ex ouvrier)	1 sœur (23 ans), 1 demi-sœur (2 ans)	Master	Étudiant	En couple avec un homme depuis 2 ans et demi	Oui	Oui	Oui	Oui	8	18	Internet
Camille	26	F	Vit dans une ville de taille moyenne. Appartement (en couple).	Mère professeure des écoles, père ingénieur (sans emploi)	1 frère (27 ans)	Diplôme d'art (bac+5)	Indépendante	En couple avec un homme depuis 10 ans	Oui	Non	Oui	Non	15	17	Internet
Céline	23	F	Vit dans une grande ville. Appartement avec son copain.	Mère militaire en retraite, père cuisinier scolaire	1 sœur (20 ans)	Licence (Langues)	Service civique	En couple avec un homme depuis 1 an	Oui	Oui	Oui (photos et sextos)	Oui	8	15,5	Amies

Damien	23	M	Vit dans une grande métropole. Appartement personnel	Mère fonctionnaire au palais de justice, père architecte	1 sœur, (19 ans), 2 demi-frères	Licence (Droit)	Étudiant	Célibataire	Oui	Oui	Oui	Oui	13	14	Internet
Flavie	29	F	Vit dans une grande métropole. Seule dans une résidence universitaire	Mère profession libérale, père chef d'entreprise	1 frère (38 ans), 1 sœur (27 ans)	Doctorat (SHS)	Étudiante et salariée	En couple avec un homme depuis 1 mois	Oui	Oui	Oui	Oui	15	16	Internet
Franck	28	M	Vit dans une grande métropole. En colocation	Mère pharmacienne, père pharmacien	1 sœur (30 ans), 1 frère (12 ans)	Master 2 (SHS)	Étudiant	En couple avec une femme depuis 2 ans	Oui (pornographie, masturbation et découverte des possibles en matière de pratiques sexuelles)	Oui	Oui (en reçoit, mais n'en envoie pas)	Oui	13	15	Internet
Gaëlle	25	F	Vit dans une grande métropole. Chez sa mère	Mère universitaire, père haut fonctionnaire à la retraite	1 sœur (21 ans)	Master 2 (SHS)	Étudiante	Célibataire	Oui (notamment recherche d'informations sur la sexualité lesbienne)	Oui	Non	Oui	14	18	Internet
Georges	24	M	Vit en périphérie d'une grande métropole. Hébergement chez des amis ou à l'hôtel	Père architecte, mère gérante de restaurant	2 sœurs (26, 29 ans)	Diplôme professionnel (type BTS) électricité	Demandeur d'emploi	Célibataire	Oui (notamment pour la recherche d'information)	Non	Non	Non	/	/	Internet
Gustave	21	M	Vit en périphérie d'une ville moyenne. Chez sa mère	Mère aide soignante, père ouvrier	1 frère (31 ans)	Licence pro	Étudiant	Célibataire	Oui	Non	Oui	Oui	12	15	Internet
Halim	24	M	Vit en périphérie d'une grande métropole. Logement étudiant	Parents décédés (issu de la classe moyenne d'un pays étranger)	1 sœur (47 ans), 3 frères	Master (SHS)	Étudiant	En couple avec un homme depuis 7 mois	Oui	Oui	Oui (via les applis de rencontres gays)	Oui	12	22	Internet
Hélène	22	F	Vit dans une grande métropole. Appartement personnel.	Mère cadre dans une banque, père non renseigné	1 frère (18 ans)	Licence	Étudiante	En couple avec un homme depuis 1 an et demi	Oui (en complément de l'avis de médecin sur la santé sexuelle)	Oui	Oui	Oui	Ne sait pas	16	Planning familial

Pseudo	Age	Sexe	Conditions de logement	Professions des parents	Fratrie	Dernier diplôme ou dernière classe fréquentée	Situation actuelle	Situation conjugale	Internet comme ressource sur la sexualité	A déjà discuté de sexualité sur Internet	A déjà échangé des photos/vidéos/messages sexuels sur Internet	A déjà utilisé un site/une appli de rencontre en ligne	Age au 1 ^{er} baiser	Age au 1 ^{er} rapport sexuel	Principale source d'information sur la sexualité
Jeanne	21	F	Vit dans une grande métropole. En colocation.	Mère chercheur, père cadre	1 sœur (23 ans)	Licence (SHS)	Étudiante	Célibataire	Oui (pornographie essentiellement)	Oui, rarement	Non	Non	12	12	Ses amies, sa mère
Jonas	22	M	Vit chez ses parents	Père commercial, mère non renseignée	1 frère (28 ans), 1 sœur (25 ans)	BTS	Étudiant	Célibataire	Oui (suite à un événement de santé)	Oui	Oui	Oui	11	15	Internet et ses amis
Julie	30	F	Vit dans une petite ville loin d'une métropole. Appartement personnel.	Mère thérapeute (paramédical), père ingénieur	3 sœurs, 1 frère	Doctorat (SHS)	Indépendante	En couple avec un homme depuis 5 ans	Oui (féminisme et sexualité)	Oui	Oui	Non	15	23	Pairs
Julien	27	M	Vit dans une grande métropole. Colocation	Mère assistante de direction, père cadre	1 frère (32 ans)	M2 Marketing Communication	Salarié	Célibataire	Oui (recherches sur la santé sexuelle et les performances sexuelles)	Oui, mais préfère malgré tout parler de sexualité en face à face	Oui	Oui	15/16	17	Internet
Justine	18	F	Vit en milieu rural. Chez ses parents	Mère sans emploi, père au chômage (ancien maçon)	2 frères (21, 28 ans)	2de (Filière pro)	Élève	En couple avec un homme depuis 3 mois	Non (dit ne pas être intéressé par la sexualité)	Non	Oui (photo qui a tourné au lycée)	Jamais	13	/	Médecin, infirmière scolaire, amies et sa mère
Laetitia	22	F	Vit dans une ville de taille moyenne. Colocation.	Père salarié d'une banque, mère cadre (culture)	2 frères, (30, 36 ans)	L3 (SHS)	Service civique	Célibataire	Oui	Oui	Oui	Non	12	14	Médecin
Léa	25	F	Vit dans une petite ville. Appartement personnel	Mère employée de banque, père sans emploi	2 sœurs (19, 23 ans)	Diplôme d'animation	En formation (alternance)	Célibataire	Oui (est déjà allée visiter un site spécialisé en santé sexuelle)	Oui	Oui	Oui	15	17	Mère

Lisa	25	F	Vit dans l'agglomération d'une grande métropole. Chez ses parents	Mère ingénieure, père cadre	1 frère (28 ans)	Master (SHS)	Service civique	Célibataire	Oui (orientation sexuelle)	Oui	Non	Oui			Ne sait pas
Lola	22	F	Vit dans une ville de taille moyenne. Seule dans un appartement	Mère artisan, père responsable de vente	2 sœurs (2 et 26 ans)	Licence	Salariée	Célibataire	Oui (aspects techniques de la sexualité)	Oui	Oui	Oui	14	16	Internet
Lucie	21	F	Vit dans une grande métropole.	Mère responsable de vente, père sans emploi	1 frère (26 ans)	Master (SHS)	Étudiante et salariée	Célibataire	Oui (sexualités minoritaires et féminisme)	Oui	Oui	Oui	15	18	Internet
Marina	23	F	Vit dans une grande métropole. Colocation	Mère documentaliste, père informaticien	2 sœurs (21, 25 ans)	Master (Droit)	Étudiante	Célibataire	Oui (recherches sur l'anatomie et la contraception)	Non	Oui	Non	12	16	Amies
Martin	23	M	Vit dans une grande métropole. Appartement personnel.	Père et mère cadres	1 sœur (18 ans), 1 frère (28 ans)	Diplôme d'ingénieur	Salarié	Célibataire	Oui (notamment recherches sur l'orientation sexuelle)	Oui	Oui	Oui	12	17	Internet
Mathieu	20	M	Vit dans une ville de taille moyenne. Seul dans un appartement	Père agriculteur, mère conseillère sociale	1 sœur (37 ans) 3 frères (25, 33, 40 ans)	Licence (gestion)	Étudiant	Célibataire	Non	Non	Non	Non	9	17	Internet, ses amis, les cours d'éducation à la sexualité
Mélanie	26	F	Vit dans une ville de taille moyenne. Appartement personnel	Mère bibliothécaire, père enseignant	1 frère (24 ans)	Master (SHS)	Salariée	En couple avec un homme depuis 1 an et demi	Oui (Forums, discussions sur la sexualité)	Oui (discussions avec une amie sur leurs premiers rapports sexuels)	Non (mais a déjà eu une demande à laquelle elle n'a pas répondu)	Oui	11	14	Internet
Sarah	19	F	Vit en périphérie d'une grande métropole. Chez ses parents (alternance père/mère)	Mère directrice d'école, père enseignant	1 frère (8 ans)	Bac (filière générale)	Service civique	Célibataire	Non	Oui	Oui	Oui	14	16	Amis (hommes et femmes)

Pseudo	Age	Sexe	Conditions de logement	Professions des parents	Fratrie	Dernier diplôme ou dernière classe fréquentée	Situation actuelle	Situation conjugale	Internet comme ressource sur la sexualité	A déjà discuté de sexualité sur Internet	A déjà échangé des photos/vidéos/messages sexuels sur Internet	A déjà utilisé un site/une appli de rencontre en ligne	Age au 1 ^{er} baiser	Age au 1 ^{er} rapport sexuel	Principale source d'information sur la sexualité
Sébastien	21	H	Vit dans une ville de taille moyenne. en colocation	Père artisan, mère femme de ménage	1 sœur (18 ans)	Licence pro	Service civique	Célibataire	Oui (contraception pratiques sexuelles)	Oui	Oui	Oui	14	17	Professionnels de santé
Tom	22	M	Vit dans une ville de taille moyenne. Seul dans un appartement	Mère enseignante, père agriculteur à la retraite	2 frères (26, 28 ans), 1 sœur (20 ans)	Master (SHS)	Service civique	Célibataire	Oui (positions, actes sexuels)	Oui	Oui, une fois (pour rigoler avec ses amis)	oui	12	17	Internet et amis garçons
Victor	24	M	Vit dans une ville de taille moyenne. Chez sa copine	Père et mère aide-soignants	/	Licence (SHS)	Service civique	En couple avec une femme depuis 3 ans	Oui (recherche d'informations et pornographie)	Oui	Oui (avec sa copine)	Non	13	16,5	Internet
Yohann	21	M	Vit en périphérie d'une grande métropole. Chez ses parents (alternance père/mère)	Mère assistante de direction collectivité, père commercial	1 frère et 1 sœur (14 ans)	Licence (en cours)	En formation	Célibataire	Oui (notamment via le porno, mais aussi par les forums de jeux vidéo)	Oui (conseils entre amis)	Non	Non	non renseigné	Non renseigné	Non renseigné
Zoé	18	F	Vit en milieu rural. Chez sa mère avec son copain	Mère ouvrière, père agent de maîtrise (malade).	/	Bac (filière pro)	Service civique	En couple avec un homme depuis 1 an	Oui (échanges en ligne sur un forum de jeux vidéo)	Oui (avec ses potes, surtout pour rigoler)	Non (très vigilante à propos de ce qui circule sur Internet)	Non	13	16	Sa mère et l'école

■ Octobre 2018

■ INJEPR-2018/14

CONSTRUIRE, EXPLORER ET PARTAGER SA SEXUALITÉ EN LIGNE

USAGES D'INTERNET DANS LA SOCIALISATION À LA SEXUALITÉ À L'ADOLESCENCE

Le recours à Internet dans la socialisation à la sexualité à l'adolescence reste peu travaillé en sciences sociales. Dans cette enquête, nous cherchons à comprendre ce que font les jeunes sur Internet en matière de sexualité, la manière dont ils et elles pensent leurs pratiques, ainsi que le lien qu'ils et elles établissent entre ces pratiques et leur expérience globale de la sexualité (incluant les pratiques « hors ligne »). On s'intéresse à la manière dont ils et elles perçoivent le rapport de leur génération à ces pratiques : importance d'Internet et de la pornographie comme lieu d'information et d'échange sur la sexualité, possibilités ou contraintes liées à la mise en scène des corps induite par les échanges de textes, photos et vidéos à dimension sexuelle, place des applications de rencontres dans leurs parcours sexuels et amoureux. En partant d'un répertoire de pratiques en ligne défini par les jeunes eux-mêmes, l'enquête vise à faire émerger de nouveaux usages et à envisager la permanence (parfois sous des formes nouvelles) d'usages plus anciens et déjà bien documentés.

Il ressort de cette enquête que l'entrée dans la sexualité cristallise des usages intimes d'Internet renvoyant à l'exploration de sa sexualité, à un apprentissage de techniques sexuelles – au double sens d'un savoir-faire/ savoir gérer sa sexualité – et d'une appropriation de son corps. Ces techniques s'élaborent, sur Internet, par le biais d'informations acquises en ligne et de contenus pornographiques qui sont en mesure d'apporter des réponses aux questions que se posent les jeunes ; elles mettent en image des représentations de la sexualité là où les réponses institutionnelles ou familiales ne sont pas satisfaisantes ou suffisantes, et livrent des ressources dans un contexte de stigmatisation pour celles et ceux qui entrent dans la sexualité.

Cette recherche invite avant tout à considérer Internet comme un élément parmi d'autres d'expression des rapports de genre, de classe, d'âge... Les usages d'Internet participent à la diffusion des normes sociales notamment en matière de sexualité et orientent les expériences des individus via des représentations partagées, des injonctions véhiculées par les parents, l'école, les groupes de pairs. Internet ne constitue ainsi en rien un « monde à part », mais une partie des mondes sexuels et intimes adolescents, à analyser et à prendre en compte de cette manière, dans une optique d'éducation à la sexualité.

